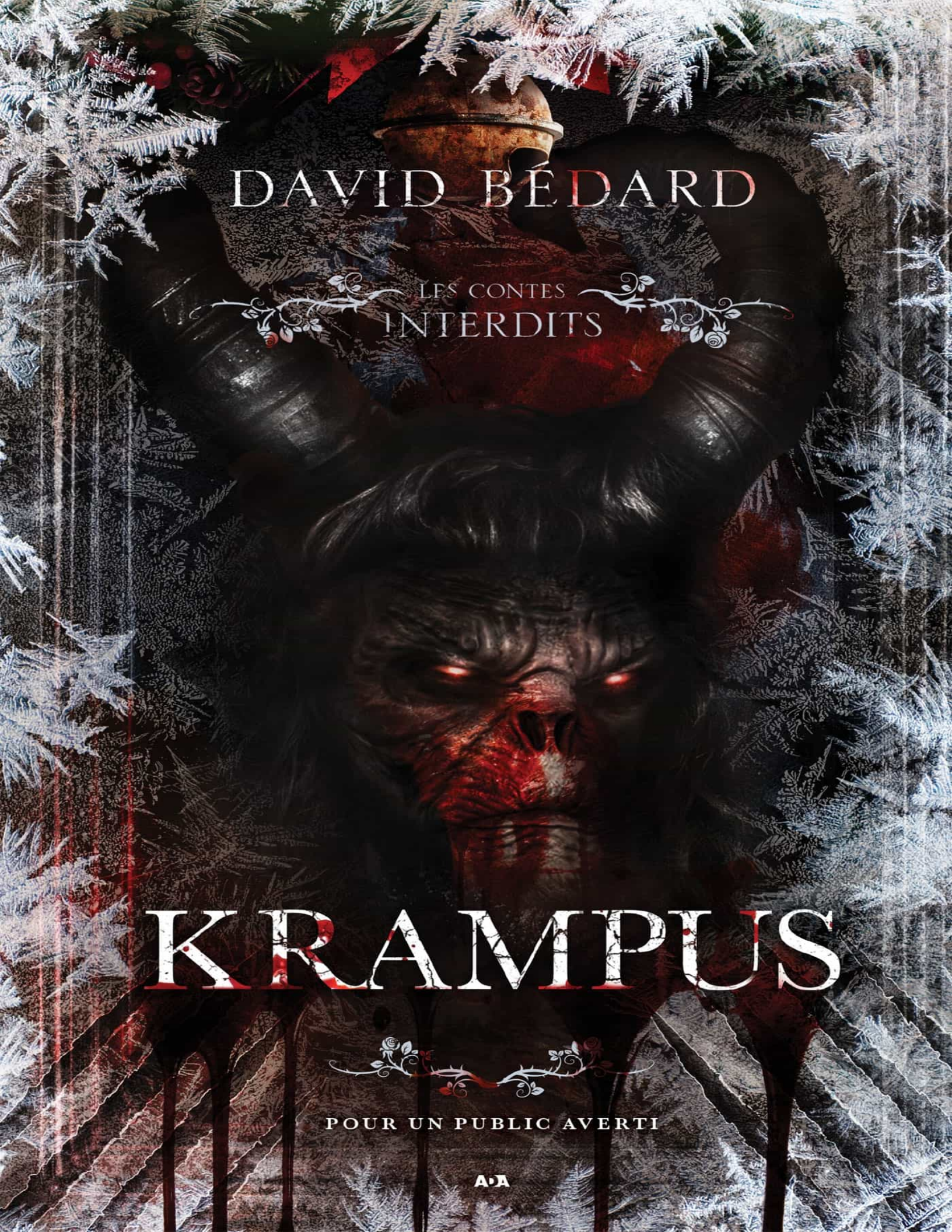




DAVID BEDARD

LES CONTES
INTERDITS

KRAMPIUS

POUR UN PUBLIC AVERTI

A.A



KRAMPUS



OceanofPDF.com



KRAMPUS



DAVID BÉDARD



OceanofPDF.com

Avertissement :

Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens,
des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2022 David Bédard

Copyright © 2022 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit
sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision éditoriale : Simon Rousseau

Révision linguistique : Mélanie Boily

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photos de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Catherine Bélisle

ISBN papier : 978-2-89808-072-2

ISBN PDF numérique : 978-2-89808-073-9

ISBN ePub : 978-2-89808-074-6

Première impression : 2022

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Éditions AdA Inc.

1471, boul. Lionel-Boulet, suite 29

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque
et Archives Canada**

Titre : Krampus / David Bédard.

Noms : Bédard, David, 1982- auteur.

Collections : Contes interdits.

Description : Mention de collection : Les contes interdits

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220023395 | Canadiana (livre numérique) 20220023409 |

ISBN 9782898080722 | ISBN 9782898080739 (PDF) | ISBN 9782898080746 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.E424155 K73 2022 | CDD C843/.6—dc23

OceanofPDF.com

*À mon chum Simon Rousseau,
a.k.a. le tueur aux agrumes*

OceanofPDF.com

*On raconte que le Krampus et St-Nicholas se manifestent
chaque année, le 5 décembre (Krampusnacht ; « Krampus Night »).
Alors que St-Nicholas récompense les enfants sages avec des présents,
le Krampus bat ceux qui ont été vilains avec son bâton,
les mange, ou les ramène avec lui en enfer...*

— Mythes et légendes germaniques du XI^e siècle

OceanofPDF.com

Prologue

1^{er} juillet, Lavaltrie

Sans jamais quitter des yeux l'écran de sa tablette, Carole porte à ses lèvres son verre de daiquiri et en avale la dernière gorgée d'un trait. Bien que le liquide soit tiède – l'intensité du soleil s'étant depuis longtemps chargé d'en faire fondre les glaçons –, cette lampée parvient à soutirer à la quadragénaire un long soupir de satisfaction. Au moment où elle se dit que la journée ne pourrait être plus parfaite, une bouteille de bière fraîchement pêchée de la glacière lui apparaît sous le nez.

— Ohhh ! Merci, mon chéri !

Carole s'en empare et tourne la tête pour embrasser son mari qui vient tout juste de la rejoindre.

— J'aurais pu te faire un autre daiquiri, t'sais. Ça m'aurait pas dérangé pantoute !

— Une bière, c'est parfait, lui répond sa femme avant d'embrasser à nouveau son gros visage barbu. Surtout si t'es toujours d'accord pour qu'on aille faire une promenade dans le bois. J'ai beaucoup moins de chances de renverser ma bière que mon *drink*. Moins de chances de me ramasser avec des bestioles qui pataugent dans le fond, aussi.

— Deux maudites bonnes raisons, ça, confirme Jacques. Je propose donc qu'on trinque ! À nos vacances !

— À nos vacances ! approuve Carole avec enthousiasme.

Leurs bouteilles s'entrechoquent dans un tintement de verre.

— Tu me diras quand tu vas avoir fini d'écornifler sur Facebook. En ce qui me concerne, j'me suis déjà badigeonné le corps de *stuff* à bibittes ; je suis prêt pour la guerre !

Carole passe près de s'étouffer avec sa gorgée.

— Ça fait longtemps que j'ai fait le tour de mon fil d'actualité, Sergent Mouche-Noire ! J'attendais après vous !

Jacques attrape la main de sa conjointe et l'aide à soulever ses fesses de sa chaise longue. Immédiatement accueillis par la surface brûlante du patio, les pieds nus de Carole trouvent rapidement refuge au creux des sandales reposant tout près. Le couple descend ensuite les quelques marches le séparant de la cour, en l'occurrence trois acres de terrain, situés en pleine forêt dans le secteur de Lanaudière.

Après avoir contourné la piscine hors terre, ils déambulent amoureusement sur une vingtaine de mètres avant d'atteindre les premiers arbres, et du même coup, le sentier principal.

— C'est vraiment une bonne idée que t'as eue de venir passer du temps ici, mon chéri ! Ça me fait un bien fou à chaque fois.

— Moi aussi ! Y'a rien comme une bonne dose de soleil pis manger des guimauves sur le bord d'un p'tit feu pour décompresser un peu pis recharger ses batteries !

— Dieu sait que j'en avais besoin. Si seulement l'air frais de la campagne pouvait parvenir à aérer le cerveau d'Alex et lui insuffler un peu de joie de vivre..., déclare Carole avant de pousser un long soupir.

Son mari lui caresse tendrement l'épaule.

— Il a seize ans, Carole. C'est normal de se chercher à cet âge-là ! T'es dure avec lui.

— C'est toi qui l'es pas assez...

C'est au tour de Jacques de soupirer.

— Je suis pas son père. Je suis pas à l'aise de faire d'la discipline. En plus de ça, j'étais pas tellement mieux que lui à son âge ; j'me vois ben mal

lui faire la morale.

— Tu vas me faire croire qu'ado, t'es entré par effraction chez tes voisins pour voler des bijoux ? Ou que tu passais ton temps à te faire suspendre par l'école parce que tu te battais à chaque semaine ? Ou que tu vandalisais les mu...

— C'est correct, je connais le C.V. d'Alex. J'endosse pas toutes ses actions, je dis juste qu'il est dans une phase qui est difficile pour la plupart des jeunes. Elle est un peu plus *rough* que la moyenne dans son cas, mais ça va finir par se placer. C'est un bon p'tit gars.

Carole secoue la tête, tandis que d'une main, elle écarte une longue branche feuillue qui s'étire à la hauteur de son visage.

— J'sais pas trop, Jacques. J'ai l'impression que son comportement empire. Plus il vieillit, plus j'ai l'impression que je le vois, *lui* !

— Hey, hey, hey... va pas là, ma belle, lui répond doucement son mari en la ramenant vers lui pour l'enlacer dans ses bras. Alex sera jamais comme *lui*, pis tu le sais très bien. Suffit qu'on l'encadre comme il faut, qu'on soit là pour lui pis qu'on essaie de pas trop être sur son cas. Les spécialistes l'ont dit : ses mauvais coups, c'est une façon d'attirer l'attention. C'est pas un méchant p'tit gars.

Carole lève les yeux vers son mari et lui offre un sourire à demi forcé. Elle apprécie ses paroles rassurantes, sans toutefois y croire. Du moins, pas totalement. À son tour, elle enroule ses bras autour de sa douce moitié et vient blottir sa tête dans le creux de son cou. Les rayons du soleil – filtrés par les arbres – viennent lui réchauffer la nuque, dont la peau est simultanément attiédie par le vent frais qui souffle. Pendant ces quelques instants, Carole se sent bien. Ses tourments la quittent. Ses craintes s'apaisent. Elle se permet même d'éclater de rire à l'une des blagues douteuses de son partenaire.

Jusqu'à ce que...

— Ah ben, tabarnak ! rugit soudainement Jacques. Encore lui !

Avec délicatesse, il repousse sa femme et s'enfonce entre les arbres, à sa gauche, visiblement contrarié.

— On t'a déjà dit de pas traîner sur notre terrain, c'est quoi que tu comprends pas ? ! Dégage avant qu'on appelle la police ! J'suis sérieux !

Carole comprend aussitôt de quoi il s'agit.

À une trentaine d'enjambées, à travers la densité des arbres, elle parvient à apercevoir une masse échouée, recouverte d'un vieux manteau noir décrépit. Aucun doute possible : il s'agit bel et bien du sans-abri que le couple passe son temps à chasser de son terrain. Il aura mis peu de temps à revenir, cette fois.

De peur de voir les choses dégénérer si elle n'intervient pas, Carole emboîte le pas à son mari.

Plus elle avance, plus elle arrive à distinguer les bouteilles de bière vides qui entourent le corps inerte de l'indésirable. Près de la tête de ce dernier reposent un sac à dos ainsi qu'un matelas portatif toujours enroulé d'une ficelle.

Trop saoul pour même penser à le dérouler..., le juge Carole.

— Envoie, le comique ! J'te donne trente secondes pour ramasser tes cochonneries pis sacrer ton camp ! C'est la dernière fois qu'on t'avertit !

Comme à chacune des fois, le miséreux ignore totalement la mise en garde et refuse de bouger.

— Attends, mon vieux tout croche..., grogne Jacques entre ses dents serrées.

À quelques mètres du clochard, le couple remarque la présence d'un second individu leur faisant dos, et dont la tête est enveloppée du capuchon de son coton ouaté vert forêt. Même s'ils ne peuvent voir son visage, ils reconnaissent immédiatement Alex, debout, penché au-dessus du mendiant.

— Alex ! Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce qui s'passe ? s'écrie sa mère, gagnée par un affolement soudain.

— Ah ben, mon estie d’vieux cochon ! T’es ben mieux de pas l’avoir touché !

Le propriétaire du terrain passe en flèche le fils de sa femme et se rue sur l’intrus, qu’il empoigne avec vigueur. Dès que ses doigts se resserrent sur ses loques, une substance chaude et poisseuse – dont elles sont imbibées – s’en échappe. Jacques lâche aussitôt prise et regarde l’intérieur de ses mains.

Son visage blêmit.

Du sang...

Sous le choc, il se tourne vers Carole et exhibe ses paumes maculées d’hémoglobine. Le cœur de sa douce manque un battement.

— Alex ? Alex, qu’est-ce qui est arrivé ? s’inquiète-t-elle en lui secouant l’épaule.

Mais son fils ne réagit pas. L’expression sur son visage demeure imperturbable. Son regard de plomb, insensible.

Pendant ce temps, Jacques, plus affolé que jamais, soulève nerveusement les couches de vêtements que revêt le clochard. Il souhaite plus que tout se tromper sur ce qu’il s’attend à découvrir sous celles-ci.

— Ah tab... tabarnak, c’est pas vrai ? jure-t-il en apercevant les profondes entailles dont est criblé le corps.

Certaines d’entre elles devaient saigner encore, il y a quelques instants à peine. Jacques approche ses doigts du cou du pauvre homme afin de vérifier son pouls, mais n’en fait finalement rien : la gorge est tranchée d’une joue à l’autre.

— Qui a fait ça, Alex ? As-tu vu qui a fait ça ? s’énerve Jacques, qui, désorienté, passe près de trébucher en se redressant.

Pendant que son mari en panique scrute nerveusement les environs, Carole se retient d’éclater en sanglots.

Son propre fils. La chair de sa chair.

— Où tu l’as mis ? parvient-elle à formuler d’une voix brisée.

Sans attendre de réponse, Carole se met à fouiller les vêtements d’Alex, qui se laisse faire, sans broncher ni protester. Ses mains examinent d’abord le coton ouaté de son fils, d’où elles ressortent bredouilles. Cependant, elles s’arrêtent peu de temps après s’être glissées dans les poches de ses pantalons cargo.

Elles ont trouvé quelque chose.

— Carole ?

Mais Carole n’entend plus la voix de son mari. Son fils est la seule chose qui existe pour elle à ce moment. Son fils... et le couteau papillon qu’elle vient tout juste de lui confisquer. À son tour, Carole se retrouve avec les paumes barbouillées du sang de l’itinérant, dont le manche de l’arme est toujours enduit.

— C’était juste un pauvre clochard, déclare soudainement Alex d’une voix neutre. Y va manquer à personne. On l’a averti cent fois de dégager de notre terrain. Asteure, on va avoir la paix pour vrai.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

5 décembre, Mont-Laurier

La poitrine dénudée de Christine ballote au rythme saccadé des spasmes qui lui parcourent le corps. À deux mains, la femme caresse, empoigne et agrippe la chevelure bouclée de son amant, dont les lèvres et la langue s'en donnent à cœur joie entre ses cuisses.

— Ohhhh ! Ohhhh ! Jorge !

En entendant sa partenaire gémir ainsi, Jorge Delgado prend une seconde pour lever les yeux et admirer le spectacle avant de se remettre au travail. Il a l'impression que le mince tissu dont est constitué son pantalon va fendre d'un instant à l'autre tellement l'érection qu'il maintient est intense.

Étendue sur le dos, transportée par un léger nuage d'ivresse, Christine reprend momentanément possession de ses sens et incline la tête.

L'horloge sur le mur à sa droite indique onze heures et demie.

— OK, c'est assez les minouches ! Matante a besoin de s'faire planter comme y faut, fait que baisse tes pantalons pis sors ta mailloche !

Jorge est immédiatement allumé par les directives reçues. À la vitesse de l'éclair, il se débarrasse de ses vêtements et enfile un préservatif. Dès qu'elle sent le sexe gonflé se glisser en elle, Christine se mord les lèvres de plaisir. Elle ferme les yeux et en profite un bref instant avant de retourner à l'horloge.

— Plus vite, Jorge ! On va manquer de temps !

Christine ne peut plus se permettre d'attendre. Elle introduit l'index et le majeur de sa main droite dans sa bouche et les enduit de salive. Dès que son partenaire l'aperçoit stimuler son clitoris à l'aide de ses doigts fraîchement lubrifiés, il écarquille les yeux et augmente l'intensité de ses coups de bassin. Incapable de contrôler l'excitation qui croît en lui, il jouit dans la minute qui suit.

— Attends, non ! Jorge, non ! proteste Christine en voyant son partenaire grimacer comme s'il venait de mordre dans un citron.

Trop tard.

Ses chances d'atteindre l'orgasme flétrissent à la même vitesse que le sexe de Jorge entre ses jambes.

— Désolé, *Blondie*. Ç'a été plus fort que moi, explique son amant en retirant le préservatif d'une main et en remontant son pantalon de l'autre.

Christine redresse ses épaules et s'assied en grommelant.

— Tu veux bien bouger tes fesses de sur ma table, s'te plaît ? Je dois passer un linge dessus avant de commencer ma *prep* pour le dîner d'aujourd'hui.

— Je suis pas mal certaine que ta table a vu plus dégueulasse que mon cul, réplique-t-elle en boutonnant son uniforme.

Pour toute réponse, il lui souffle un baiser avant de disparaître dans le frigo de sa cuisine. Christine s'apprête à s'éclipser à son tour, lorsqu'elle remarque qu'elle a oublié de remettre sa ceinture.

Eh boy ! J'ai encore failli l'oublier ici...

Sans difficulté, elle parvient à localiser l'objet de cuir sous la table. Pendant qu'elle la replace autour de sa taille, elle s'assure que rien n'y manque. Quelle piètre gardienne elle ferait s'il fallait que ce soit le cas.

• • •

Assis sur sa couchette, adossé au mur de sa chambre, Alex tient entre ses mains une feuille de papier blanc. Les nombreuses rides qui la strient indiquent qu'elle a été chiffonnée à plusieurs reprises. L'adolescent connaît par cœur chacun des mots qui y sont inscrits. Malgré tout, il ne peut s'empêcher de les lire une fois de plus.

Ses yeux n'ont parcouru que la moitié des lignes qu'elle contient qu'un cliquetis se fait entendre en provenance de la porte ; quelqu'un déverrouille celle-ci de l'extérieur. D'après l'heure qu'il est, Alex déduit qu'il doit s'agir de Bélanger.

Bélanger...

Combien de fois s'est-il imaginé lui effacer son air suffisant à coups de barre de fer dans les dents ? Il ne les compte même plus. Dès son arrivée au centre de détention juvénile C.J. Jutras, Alex s'est rapidement retrouvé sur le radar du gardien véreux, qui prend un malin plaisir à lui pourrir l'existence depuis. Pour cette raison, le jeune détenu replie son morceau de papier et le glisse sous son oreiller. Pas question que Bélanger mette la main dessus.

Lorsque la porte s'ouvre, l'exécrable geôlier n'entre pas dans la chambre, mais s'en éloigne plutôt, son trousseau de clefs à la main. Trois individus du même âge qu'Alex s'immiscent dans la chambre, alors qu'un quatrième referme la porte et demeure à l'extérieur. Tous sont vêtus du même uniforme orangé, porté par tous les détenus du centre.

— Déjà couché dans ton lit ? On dirait bien que tu nous attendais, le nargue celui qui se tient au centre du petit groupe.

La mâchoire d'Alex se crispe. Il reconnaît immédiatement Kassian Qadir, dont le père est l'un des chefs de gang les plus craints de toute la province, flanqué de deux de ses fiers-à-bras.

— Tu veux quoi, au juste ? lui demande froidement Alex, nullement intimidé par leur présence. J'ai un rendez-vous dans pas long ; Melançon va être ici d'une minute à l'autre.

— Bel essai, p'tit con. Tu penses que je vois pas que t'es en train de chier dans tes culottes ? Personne va venir à ton secours, déclare Kassian en faisant craquer ses jointures. Si jamais Melançon se pointe, je vais lui suggérer d'aller voir ailleurs, comme j'ai fait avec Bélanger.

— Bélanger a peur de se retrouver dans un boisé avec six balles dans le dos. C'est de ton père qu'il a peur, pas de toi ! T'arriveras jamais à intimider Melançon. Même avec tes lopettes de service.

Pendant qu'il termine sa phrase, Alex se dresse devant eux. Les sourires qu'affichent les deux taupins qui accompagnent Kassian s'affaissent d'un seul coup. Celui de leur leader, par contre, ne s'étire que davantage.

— Tes allures de p'tit dur à cuire, ça marche pas avec moi. C'est pour ça que je sais déjà que tu vas bien saisir le message que je viens te livrer aujourd'hui, explique Kassian en dardant le sternum d'Alex de son index tendu.

Mais ce dernier ne se laisse pas impressionner. Il refuse de broncher et continue de soutenir le regard insolent de son ennemi.

— Figure-toi donc que des rumeurs circulent. Des rumeurs comme quoi on t'aurait vu flâner avec Tania. J'imagine que tu sais de qui je parle. J'imagine que tu sais aussi que cette fille-là, ça s'appelle « pas touche » !

— C'est strictement défendu d'aller dans l'aile des filles, Ti-Kass ! Je suis convaincu que je t'apprends rien. Y'a personne d'assez stupide pour s'y risquer, voyons ! Tu devrais revérifier tes sourc...

Au moment où Alex termine sa phrase, il reçoit une solide droite au menton qui le fait chuter sur son lit.

— Ça, c'est mon seul avertissement, le met en garde Kassian en frottant ses jointures endolories. Si jamais j'ai à revenir ici pour la même raison, ça sera pas beau à voir !

Alex se rassoit et crache une petite quantité de sang par terre. L'intérieur de sa joue a subi une légère déchirure.

— Mais on va quand même te laisser un petit aide-mémoire, pour être certains que t’as tout enregistré comme y faut.

Kassian désigne Alex d’un mouvement de tête à ses subalternes, qui se jettent aussitôt sur lui. L’adolescent parvient à protéger son visage de la plupart des coups en utilisant ses avant-bras comme bouclier, mais une bonne partie de ceux portés au corps fait mouche. Ce que ses assaillants ignorent, c’est qu’il n’en est pas à sa première bagarre, et qu’avec les années, sa tolérance à la douleur est devenue dangereusement élevée. Au moment où les deux taupins, déjà à bout de souffle, commencent à ralentir la cadence, Alex étire le bras jusque sous son oreiller et s’empare de l’un des objets qui s’y trouvent.

— Que ça te serve de leçon, p’tit con ! La prochaine fois, c’est sûr qu’on sera pas aussi gent... AAAAARGH !

Le fier-à-bras interrompt sa propre phrase d’un horrible cri, alors qu’il sent un objet pointu lui perforer le muscle de la cuisse, tout près du genou. Décontenancé par le hurlement inattendu, son comparse est mis K.-O. par un violent uppercut dès l’instant où il cesse de frapper. Sans exprimer la moindre émotion, Alex retire l’arme artisanale de la jambe de l’autre agresseur et fond sur Kassian.

Le fils du criminel veut appeler à l’aide, mais il ne réagit pas assez vite. Avant d’avoir pu pousser un seul cri, il est plaqué contre le mur avec une force surprenante, la pointe affûtée d’un manche de brosse à cheveux brisée d’appliquée contre sa gorge.

— Comme ça, y paraît que t’entends tout, hein, Ti-Kass ? Si c’est vrai, tu dois savoir pourquoi je suis enfermé ici, *right* ? C’est drôle parce que moi aussi, j’ai entendu parler de c’que t’as fait pour faire partie du club sélect des jaquettes oranges. « Voies de fait graves ». On dirait que quelqu’un cherche à impressionner papa ! J’avoue que ça sonne *badass* pis que ça peut aider à te bâtir une solide réputation en d’dans. En tout cas, jusqu’à ce qu’on apprenne que toutes les victimes sont des vieillards.

J’pense sincèrement que ce détail-là en dit long sur la couille molle que t’es vraiment !

Kassian voudrait répliquer quelque chose, mais la pointe de l’arme artisanale qui lui chatouille la pomme d’Adam l’en dissuade.

— Je suis convaincu que je ferais une fleur à l’humanité en te perçant la carotide. Ici. Maintenant.

La porte de la chambre s’ouvre si brusquement qu’elle vient frapper le mur. Un des gardiens du centre de détention fait irruption dans la chambre. Ou plutôt, *une* gardienne.

— La récréation est finie, Alex ! Lâche ton jouet pis laisse Kassian partir !

D’une main, elle retient les poignets ligotés derrière le dos du complice qui devait surveiller la porte. De l’autre, elle brandit un bâton télescopique dont elle n’hésitera pas à se servir si elle s’y croit forcée. Alex a plusieurs fois été témoin d’une telle scène.

— Prends ça cool, Melançon. Y’a pas de raison de s’énervé.

— C’est pas ça que le *shiv* que t’as entre les mains me laisse croire. Tu tiens vraiment à moisir ici une couple d’années de plus ? lui demande Christine.

Alex hésite avant de répondre.

— Quoi ? Ça ? C’est pas à moi, voyons. Kassian l’avait avec lui quand y’est entré dans ma chambre pour me menacer. J’ai réussi à le désarmer pis à neutraliser ses deux tantouses. C’est rien d’autre que d’la légitime défense. Pas vrai, Ti-Kass ?

En posant la question, Alex accentue légèrement la pression qu’il applique sur l’arme. Kassian se garde de déglutir.

Il opine du chef.

Sans briser le contact visuel qu’il entretient avec son « otage », Alex se débarrasse du manche de plastique, qui roule jusqu’aux pieds de Christine. Peu de temps après, d’autres agents correctionnels, appelés plus tôt par

Melançon, arrivent en renfort. Suite aux directives de la gardienne, ils procèdent à l'appréhension de Kassian et de ses trois complices, alors qu'Alex regagne nonchalamment son lit.

Une fois les indésirables escortés hors de la chambre, Christine demeure un moment seul avec Alex et l'observe, habitée par un mélange de crainte et d'empathie.

— Ta famille va être là dans une dizaine de minutes. Je commencerais à me préparer si j'étais à ta place.

Pour toute réponse, elle n'obtient qu'un geignement désintéressé. Résignée, elle extirpe son paquet de du Maurier de l'une de ses poches, puis en retire deux cigarettes, qu'elle lance au jeune détenu.

— C'est bon, tu fais comme tu veux. Bonne fête, Alex.

Chapitre 2

— M'man, j'ai faim ! Est-ce qu'on peut arrêter au McDo ?

— Oui ! McDo ! S'te plaît, maman ! S'te plaît !

Perdue dans un océan de pensées, c'est à peine si Carole entend ses propres enfants s'adresser à elle. Ses yeux, qui suivent les lignes pointillées qui défilent au centre de la route, sont tout ce qui la rattache à la réalité. Plus que quelques minutes ne la séparent du moment qu'elle appréhendait tant : celui où elle reverrait son fils Alexandre pour la première fois depuis son arrestation. Condamné à dix ans d'incarcération pour meurtre au premier degré, la peine maximale que peut imposer le système de justice pénale pour adolescents au Canada, Alex n'a pas reçu la moindre visite depuis son arrivée au centre. Ni de sa famille ni de ses rares amis.

— On arrêtera en revenant, c'est bon ça ? Des croquettes et des McFlurry pour tout l'monde ! propose Jacques, au volant de son Grand Cherokee, dans le but de calmer la marmaille et de permettre à sa femme de gérer son anxiété.

Sur la banquette arrière, Geneviève et Nicolas, âgés respectivement de quatorze et treize ans, se taisent et affichent un sourire satisfait. Ils imitent ensuite leur mère et plongent leur regard à l'extérieur, à travers leur vitre respective. Dehors, même s'il n'est pas bien tard, la lumière se fait de plus en plus discrète. Les températures de décembre sont si froides ; le soleil ne daigne se montrer plus de quelques heures par jour.

Dans l'habitacle, la radio est éteinte. Du bout des doigts, Carole frotte nerveusement le cadeau d'anniversaire de son fils, qu'elle retient entre ses jambes. Jusqu'à leur arrivée au centre, le silence est seul maître à bord.

• • •

Marjorie doit se mettre sur le bout des orteils pour atteindre la bouche d'aération qui traverse le mur de la buanderie. À l'aide d'un mouvement qu'elle a exécuté des centaines de fois déjà, elle en fait pivoter la grille métallique qui la recouvre, elle qui n'est plus maintenue en place que par une unique vis au centre. Comme le conduit est condamné, il s'avère être la planque parfaite pour la jeune détenue, qui y cache son paquet de cigarettes et son vieux lecteur MP3.

Elle s'empare justement des deux objets en question.

Travailler à la buanderie du centre fait partie de son programme de réinsertion sociale. Elle y bosse depuis un peu plus d'un an. C'est beaucoup plus physique qu'elle se l'était imaginé au départ, mais la découverte de la trappe a eu tôt fait de la convaincre de rester.

D'ordinaire, le fait d'être en équipe aurait dû rendre sa tâche plus facile, seulement Li Mei, avec qui elle est habituellement jumelée, ne compte pas parmi les travailleuses les plus assidues. Dès que l'occasion se présente, la jeune asiatique – à qui aucune serrure ne résiste – s'éclipse pour aller faire quelques longueurs à la piscine lorsque personne ne s'y trouve.

Ce qui est justement le cas aujourd'hui.

Son absence a fait en sorte que Marjorie a dû travailler un peu plus fort, mais elle juge que cela est bien peu cher payé pour avoir droit au moment de détente qu'elle s'apprête à s'accorder. D'un pas rapide, elle se dirige à l'endroit le plus reculé de la pièce et s'assied sur le sol, le dos appuyé contre le mur, entre deux monstrueuses sécheuses industrielles hors d'usage. Elle se glisse ensuite les restes d'une cigarette entamée la veille au bec, gratte une allumette, puis en allume l'extrémité. Une longue et satisfaisante bouffée plus tard, Marjorie insère les écouteurs du MP3 au creux de ses oreilles et presse la touche *play*.

Enivrée par la précieuse nicotine qui se répand dans son organisme, ainsi que par la chanson *The Space in Between* de la formation How to Destroy Angels, Marjorie sent tous les muscles de son corps se détendre. En l'espace d'un claquement de doigts, elle s' imagine aussi légère qu'une feuille au vent. Plus que jamais, elle apprécie l'absence de Li Mei et de ses perpétuels jacassements.

All our blood, lying on the floor

Sense the crowd expecting something more...

Marjorie fume et rêve. Elle se sent bien. Évidemment, elle aurait préféré avoir un peu d'herbe, mais vu les circonstances, du tabac c'était déjà très bien.

Quelques bouffées plus tard, la cigarette est entièrement consumée. Au lieu de se débarrasser du mégot, Marjorie le conserve. Elle ira le jeter au fond du conduit condamné, comme elle le fait chaque fois afin de ne laisser aucune trace.

— Bon..., fait-elle tout bas. J'en grille une petite dernière et j'y retourne.

En prononçant cette phrase, Marjorie remarque qu'une mince fumée s'échappe de sa bouche. Au début, elle se dit qu'il doit s'agir d'un léger surplus dont ses poumons se débarrassent. Pourtant, un doute subsiste.

Elle souffle à nouveau.

— *What the...*

Cette fois encore, sa bouche expulse un fin nuage. Un frisson parcourt alors tout le corps de la détenue. C'est à ce moment qu'elle comprend que la température autour d'elle vient de considérablement chuter en peu de temps. Comme si on avait ouvert une fenêtre, tout près, et que l'air glacé de dehors s'était faufilé à l'intérieur. Or, la buanderie ne compte pas la moindre fenêtre ; il y fait chaud en permanence.

Marjorie n'a pas le temps de réfléchir qu'une sensation étrange, comme une sorte d'engourdissement soudain, se déclare au bas de son dos et la fait

tressaillir. Elle se redresse aussitôt en se retournant.

Sur le mur de briques, là où elle était adossée voilà deux secondes à peine, point un curieux cercle, gris perle et lisse, qui ne cesse de croître.

Arms entwined in a final pose

Narrative drawing to a close...

Plus l'étrange cercle s'élargit, plus le craquement qu'il émet devient prononcé, semblable à un liquide qui se cristallise. Pour Marjorie, aucun doute possible : ce cercle en question ne peut qu'être la source du fameux froid ayant pris d'assaut la pièce. La fine vapeur qui s'échappait de sa bouche à chaque souffle est maintenant remplacée par un épais nuage albâtre.

Lorsqu'elle se fige pour de bon, la substance insolite atteint presque le plafond. Durcie, elle se donne les propriétés d'une vitre, dans laquelle miroitent par milliers de longs reflets, bleus et hypnotiques.

Marjorie écarquille les yeux. Elle ne peut plus en détourner le regard, ne serait-ce que pour battre des cils. La surface glacée lui renvoie sa propre image, tout en lui permettant d'entrevoir des ombres se mouvoir de l'autre côté.

Sans jamais se soulever du sol, ses pieds l'y traînent, jusqu'à ce que son nez l'effleure. Un long vrombissement se fait alors entendre, en provenance de l'autre côté. Afin de mieux y voir, Marjorie balaie le givre qui s'y est formé à l'aide de sa main droite. C'est froid, mais beaucoup moins qu'elle s'imaginait.

Les yeux plissés, elle cherche à percer la noirceur qui règne par-delà la fenêtre et à découvrir ce qu'elle abrite.

Puis, le bruit retentit à nouveau, cette fois avec bien plus de clarté. Marjorie comprend qu'il s'agit d'un grognement. Elle s' imagine un dragon que l'on aurait prématurément tiré de son sommeil.

Blinding lights illuminates the scene.

Son cœur fait dix tours dans sa poitrine, lorsque de l'autre côté, une main gigantesque et griffue vient s'écraser contre la vitre, à l'endroit exact où est appuyée la sienne.

Try to fill the spaces in between...

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Lorsque Carole et sa famille arrivent au centre de détention, ils doivent d'abord subir une fouille rigoureuse. On doit s'assurer qu'ils n'ont rien sur eux qui pourrait faire office d'arme, d'outil ou encore alimenter une contrebande déjà bien établie à l'intérieur de l'établissement. Le cadeau que Carole a apporté pour son fils est méticuleusement examiné.

— C'est juste un portrait, déclare Jacques. Je sais que vous avez une job à faire, mais je vous garantis que vous trouverez rien d'autre qu'une photo encadrée dans c'te boîte-là !

Il ne faut que quelques instants aux gardiens afin de juger de la véracité de ses dires.

— C'est bon, vous pouvez y aller. La directrice vous attend tout au bout de ce couloir. Bonne journée.

Jacques le remercie. Il se positionne en retrait en attendant le reste de sa famille, d'où il en profite pour scruter les alentours.

— T'as l'air nerveux, lui lance-t-on. Première fois que tu viens au centre ?

Jacques tourne la tête en direction de la voix. L'homme qui s'adresse à lui a les cheveux courts, foncés, et porte un t-shirt du groupe Pink Floyd. Malgré ses cinquante ans bien sonnés, on peut aisément lire sur ses traits un côté espiègle qui met aussitôt Jacques à l'aise.

— Ça paraît-tu tant que ça ? Hé ! Hé ! Ouais, peut-être un peu. Mais bon, j'imagine que je m'en fais pour rien.

— C'est là que tu te trompes, mon cher ! Laisse-toi pas berner par leur âge ; y'en a dans le lot qui sont sérieusement surnois ! Fais attention à ces

petites vipères là, le met en garde l'homme en lui adressant un clin d'œil.

Jacques sourit.

— Merci du conseil ! J'vais surveiller mes arrières.

— Ça fait plaisir. Et en passant, moi, c'est Jocelyn.

— Jacques. Enchanté.

Les deux hommes s'échangent une poignée de main.

— Tu viens pour une visite, toi aussi ?

— Exact, lui répond Jocelyn. Comme à chaque semaine. C'est rendu que le personnel me connaît par mon nom. Ils sont à la veille de me louer une chambre ! Ha ! Ha ! Ha !

Jacques s'esclaffe de bon cœur. Il aurait bien aimé pouvoir continuer de converser avec lui, mais sa femme et ses beaux-enfants le rejoignent à ce moment. Tous ensemble, ils longent le corridor que leur a indiqué le garde, plus tôt. Mais au bout de quelques mètres seulement, Jocelyn les salue et prend à gauche au premier carrefour.

— Tu venais pas pour une visite, me semble ?

— Ben oui ! Sauf que ma tannante, elle, se trouve dans l'aile des femmes !

Jacques se sent idiot, mais Jocelyn ne semble pas s'en formaliser. Il le salue à son tour et les deux hommes partent chacun de leur côté.

— Quelqu'un que tu connais ? demande sa femme.

— Non, non. On s'est rencontrés tout à l'heure après la fouille pis on a fait connaissance.

— Quelle surprise, ironise Carole, elle dont le mari a la réputation de socialiser avec les gens partout où il se trouve.

Une fois arrivés au bout du couloir, ils aperçoivent une dame qui ne peut qu'être la directrice de l'établissement. C'est elle qui les conduira à Alex. Cheveux blancs, courts, soigneusement coiffés, elle porte un ensemble tailleur ardoise et de discrètes boucles d'oreilles ornées de saphirs. Elle se trouve avec l'un des responsables de l'entretien ménager de

la place, d'une dizaine d'années plus âgé, qu'elle invective sans gêne dans la langue de Shakespeare. Au bout d'une quinzaine de secondes, elle remarque la présence de la famille et se tait subitement, embarrassée.

— Mon Dieu, pardonnez-moi ! J'étais en pleine discussion avec monsieur McKenzie, du département sanitaire. Vous devez être Carole, n'est-ce pas ? Très heureuse de vous rencontrer, votre famille et vous. Mon nom est Julie St-Laurent, je suis la directrice du centre. C'est à moi que vous avez parlé au téléphone.

Carole force un sourire.

— C'est bien moi, lui confirme-t-elle. Je vous présente mon mari Jacques ainsi que mes deux autres enfants, Geneviève et Nicolas.

Le sourire que lui rend madame St-Laurent est tout aussi factice que le sien. Carole devine que la directrice est toujours préoccupée par ce qui l'a poussée à réprimander son employé.

— Enchantée, répond-elle avec peu de conviction. Oh ! Avant de continuer, accordez-moi une petite minute, vous voulez bien ?

Sans attendre de réponse, elle se tourne vers le concierge.

— *As we were saying, mister McKenzie, you are way behind your schedule. You still have until the end of the day to catch up. Now hurry up and move your ass before I shove my foot in it !*

— *Yes, m'mam !*

— *Thank you. That will be all.*

Après avoir souhaité *a good day* à Carole et sa famille, le concierge s'éloigne, poussant sa chaudière d'eau à roulettes à l'aide du manche de sa vadrouille.

— Par ici, leur indique madame St-Laurent.

• • •

Après avoir traversé une partie du centre, tous les cinq arrivent à un large carrefour. La directrice les entraîne à droite, jusque dans un couloir qui ne fait que quelques mètres. En tout, sept pièces y sont accessibles : trois de chaque côté, et une dernière tout au fond. Les rideaux de chaque pièce sont tirés, et les portes, toutes closes. Devant l'une d'entre elles, un gardien fait le guet, l'échine droite et le menton bien haut. Comme le corridor semble être un cul-de-sac, Carole devine que c'est dans cette pièce gardée que les attend son fils.

— La visite est d'une durée de trente minutes. Pas plus. Durant ce temps, aucun contact physique ne sera permis. J'en suis navrée, mais c'est strictement pour votre propre sécurité.

Les parents acquiescent.

— Je resterai avec vous pour toute la durée de la visite, poursuit madame St-Laurent. Je serai accompagnée d'un second gardien, l'agent Bolduc, qui patiente déjà à l'intérieur. Aussi, je comprends qu'il s'agit de votre enfant, mais si jamais vous deviez vous sentir menacés, et ce, de quelque façon que ce soit, alertez le gardien sans hésiter.

— Dites-moi pas qu'ils ont des *guns*, toujours ? s'inquiète Jacques.

— Toutes les armes à feu sont entreposées dans un endroit sécuritaire. Nous ne les utilisons que pour les cas de force majeure. Soyez sans crainte ; je peux compter ceux-ci sur les doigts d'une main depuis l'ouverture du centre. Lorsqu'ils sont en service, nos gardiens ne peuvent être armés que de bâtons télescopiques, de poivre de Cayenne, ou encore de pistolets Taser.

Cet éclaircissement semble apaiser les appréhensions de Jacques.

Dès que madame St-Laurent apparaît dans son champ de vision, l'agent correctionnel pivote sur lui-même et déverrouille la porte qu'il surveille. Son trousseau doit compter une vingtaine de clefs. Il fait ensuite signe aux invités d'entrer.

Carole hésite à y aller la première. Elle ignore comment elle réagira lorsqu'elle reverra son fils après tout ce temps.

D'abord, elle se sent honteuse. Honteuse de l'avoir dénoncé à la police en sachant très bien quel genre de sort l'attendrait. Quelle mère indigne parviendrait à se regarder dans une glace après avoir abandonné son propre fils dans un endroit tel que celui-ci, des mois durant, sans lui rendre visite ou lui communiquer la moindre nouvelle ? Comment était-elle arrivée à trouver le sommeil en sachant son enfant constamment entouré de voleurs, de batteurs de femmes, d'agresseurs d'enfants, de trafiquants de drogue et de meurtriers en devenir ? Puis, la réalité qu'elle s'efforce par tous les moyens d'éluder depuis des mois la happe de plein fouet : un meurtrier... voilà exactement ce qu'il est.

Carole a beau l'avoir mis au monde, l'avoir élevé, elle comprend que désormais, elle ne pourra plus voir autre chose lorsqu'elle posera les yeux sur son fils. Même si elle essaie de toutes ses forces. Comme elle a essayé, des années plus tôt, avec le père biologique d'Alex. C'est donc le cœur retourné par toutes ces émotions qui y livrent combat qu'elle pénètre dans la salle. Au beau milieu de celle-ci, elle aperçoit son fils, menotté à la table où il est assis. Il semble égaré dans un rêve, tandis que ses yeux fixent le morceau de papier qu'il tient entre ses doigts. L'ecchymose violacée sous son œil gauche, la bosse sur le front et le sac de glace qui repose sur la table révèlent une bagarre récente.

Puis, leurs regards se croisent enfin. Le cœur de Carole fait un énorme bond dans sa poitrine. Elle ignore toujours si elle voudrait le prendre dans ses bras ou lui hurler sa colère au visage. De son côté, si Alex ressent la moindre émotion, il ne laisse rien paraître. C'est à peine s'il bouge, exception faite de ses doigts qui chiffonnent la feuille de papier et la cachent au creux de sa main.

Pendant ce temps, le reste de la famille entre à son tour. Les visiteurs retirent leurs manteaux, accrochent ceux-ci sur l'un des crochets prévus à cet effet près de la porte, puis prennent place sur l'un des quatre sièges qu'on a alignés à leur attention à l'autre extrémité de la table, face au jeune

détenu. À tour de rôle, Alex les observe. À défaut de déceler la moindre trace de haine ou de rancœur dans son non-verbal, Julie St-Laurent, qui analyse la scène en retrait, y remarque plutôt de la déception. Comme un enfant dont les parents auraient omis de venir voir une de ses pièces de théâtre.

— Bonne fête, mon grand, formule finalement sa mère en étirant les lèvres. Comment ça se passe ? Tu tiens le coup ?

Alex, dont le regard erre à présent sur la surface de la table, hausse les épaules en silence. Un malaise s'incruste. Carole semble déjà à court de sujets de conversation. Par réflexe, elle dépose sur la table le cadeau d'anniversaire d'Alex.

— On... on t'a apporté un petit quelque chose. C'est... c'est un jour spécial, après tout.

— C'est-tu censé me faire oublier que ça fait six mois que vous me laissez pourrir ici sans me donner aucune nouvelle ? C'est ça, le plan ?

Alex n'a pas haussé le ton, mais celui-ci est clairement noirci de rancœur. Sa mère agit comme si elle n'avait rien entendu.

— C'est Jacques qui a eu l'idée, enchaîne-t-elle en déballant le paquet.

Ses mains tremblantes plongent dans la boîte dès qu'elle est ouverte. Elles en ressortent avec une photographie encadrée sur laquelle ils figurent tous les cinq, cliché ayant été pris en mai dernier, à l'anniversaire de Geneviève.

C'est à peine si Alex accorde plus d'une seconde d'intérêt au présent.

— Vous pensez vraiment que ça va me remonter le moral de recevoir une photo des personnes responsables de mon emprisonnement ?

— Alex... tu sais très bien qu'on... qu'on avait pas le choix d'appeler la police ! se défend Carole. T'aurais voulu qu'on fasse quoi, au juste ? Qu'on t'aide à enterrer le corps pis qu'on aille souper en famille comme s'il s'était rien passé ?

Alex se contente de hocher la tête, comme s'il lui concédait le point.

— On se racontera pas d’histoires ; ça va être *tough* comme épreuve, déclare Jacques, qui prend la parole pour la première fois. En fait, ce l’est déjà depuis plusieurs mois. Pour toi, mais aussi pour nous. Tiens, regarde !

Le beau-père d’Alex fouille dans son portefeuille. Du bout de ses doigts boudinés, il en ressort une vieille photo sur laquelle pose une femme dans la quarantaine, accompagnée de cinq garçons.

— Ça, c’est ma mère, Gabrielle, explique-t-il. Une sainte femme qui a réussi à élever cinq mongoles à batteries toute seule. On lui en a donné, du fil à retordre. Ça, j’peux t’le jurer ! Mais jamais elle nous a laissés tomber. Pis peu importe tous les mauvais coups qu’on pouvait faire, elle a jamais cessé de nous aimer. L’idée du cadeau, c’est justement pour que tu saches que malgré tout c’qui arrive, on te laisse pas tomber. On est une famille, pis on va passer à travers, tous ensemble.

— La famille, mon Jaco, c’est nous, rétorque Alex en décrivant un cercle avec l’index, qui n’englobe que sa mère, son frère, sa sœur et lui-même. Toi, t’es personne. Va donc vivre avec tes quatre mongoles de frères si vous êtes une si belle gang.

Encore une fois, les mots tranchants de l’adolescent sont formulés avec un calme et un détachement désarmant.

— Ouin... on devrait plutôt parler de deux frères, le corrige Jacques qui, au grand étonnement de tous, demeure tout aussi posé que son interlocuteur. Comme Michel a coupé les ponts avec tout l’monde et que Alain est porté disparu depuis deux ans, y m’reste pas mal juste Normand pis Robert.

— Ça sert à rien de parler d’eux, mon chéri. C’est *nous* ta famille à présent, déclare Carole, un trémolo dans la voix, en apposant une main réconfortante sur l’épaule de son mari.

— Inquiète-toi pas, ma belle. Pas question pour moi d’aller où que ce soit.

— C'est vrai, approuve Alex. Habituellement, les hommes ont l'habitude de faire un enfant à ma mère avant d'la crisser là. Trois chums, trois enfants.

Cette fois, Carole n'en peut plus. Elle enfouit son visage au creux de ses paumes puis éclate en sanglots.

Ce détail n'empêche toutefois pas son fils de continuer de déverser son fiel.

— Depuis le temps que t'es avec elle, je commence à penser que tes p'tits soldats dorment au gaz, mon Jaco. À moins que ce soit carrément la pâte qui lève juste pu ?

Chapitre 4

— J’ai gagné ! s’écrie Li Mei, un poing victorieux dans les airs.

Elle sollicite ensuite les muscles de ses jambes pour nager sur place, tandis qu’elle essuie grossièrement l’eau qui lui dégouline le long du visage et s’est accumulée dans ses yeux. Mauvaise gagnante, elle arrose Mélissa, qui franchit les derniers mètres la séparant du rebord de la piscine.

— Estie de tricheuse ! Tu m’as poussée dans l’eau pendant qu’on faisait le décompte ! proteste la perdante à bout de souffle.

Li Mei éclate de rire.

— Pauvre tite chouette, se moque-t-elle. Tu veux qu’on demande à un arbitre de trancher ? Ça tombe bien, on en a un !

— Ce serait pour moi un honneur que de camper ce rôle, déclare solennellement un troisième baigneur, pataugeant tout au centre de la piscine.

Mélissa ne fait qu’entendre le son de sa voix que déjà, son attitude maussade se mue en excitation en un temps record.

— Et... est-ce que c’est possible d’acheter l’arbitre ? demande-t-elle sur un ton langoureux.

— Tout est possible, ma belle, lui répond le principal intéressé.

— Ohhhhh ! s’exclament à l’unisson les deux filles, tandis qu’elles échangent un regard gourmand.

— Justement, la période de corruption commence officiellement... maintenant ! Qu’est-ce que vous proposez ?

— Une pipe ! s’écrie Li Mei.

Stupéfaite par autant d'audace, Mélissa écarquille les yeux et ouvre la bouche.

— Et la grande gagnante : Li Mei ! annonce fièrement Andrew.

— Ben là ! s'objecte encore une fois Mélissa. J'ai même pas eu le temps de parler !

— Comme si t'aurais eu la moindre chance de m'égaler.

— Tu penses ça ? se défend son amie avec un brin d'arrogance.

— Prouve que j'ai tort... Qu'est-ce que tu penses de ça, Andrew ? Je propose que la perdante enlève son top.

— *Yeah* ! J'aime où ça s'en va, répond le garçon.

De son côté, Mélissa hésite, puis sourit. Sans cesser de nager sur place, elle dirige ses mains derrière son dos et délasse les cordons de son haut de bikini. Une à une, elle retire ensuite les bretelles de ses épaules et les fait glisser le long de ses bras. Son corps s'enfonce dans l'eau de quelques centimètres, juste assez pour submerger sa poitrine. Quelques frémissements plus tard, une de ses mains jaillit et fait tournoyer au-dessus de sa tête le vêtement détrempé qu'elle vient de retirer.

— Woaaaaah ! s'écrie Mélissa avec excitation.

— Là, tu parles !

— C'est pas tout de l'avoir enlevé. Asteure, y faut que tu t'en débarrasses !

— Pfff ! Pousse pas ta *luck*, Andrew Gagné. Je pense que t... Hey ! HEY ! proteste Mélissa en tentant de récupérer la moitié de bikini que l'on vient de lui subtiliser.

Mais Li Mei est trop agile. Même hilare, cette dernière parvient sans difficulté à éluder toutes les charges de son amie.

— Li ! Envoie ici !

— Attrape !

Li Mei fait une boule avec le maillot qui atterrit directement dans les mains du garçon.

— Vous êtes *fucking* laids ! Donne-moi mon top, Andrew ! exige Mélissa, moitié agacée, moitié amusée.

— Viens le chercher, si tu le veux tant que ça !

— Parfait ! Tu l’auras voulu !

Mélissa plonge sous l’eau et nage vers son ami, au centre de la piscine. Derrière elle, Li Mei patauge à sa suite.

Leur euphorie s’estompe d’un seul coup, alors que l’écho d’un sinistre grondement se fait soudainement entendre et rebondit contre chacun des murs. Lorsqu’elle remonte à la surface, Mélissa semble elle aussi terrifiée.

— C’était quoi, ça ? ! s’énerve Andrew en regardant partout autour d’eux.

— Calme-toi, lui ordonne Li Mei, tout aussi craintive que lui. C’était... c’était sûrement le moteur du filtreur, ou quelque chose du genre.

— Moteur du filtreur, mon cul ! Ça avait plus l’air d’un grizzly ! Ou encore d’un m...

Un courant glacial vient lécher les pieds d’Andrew. L’intense frisson qui en résulte lui électrifie le corps, des orteils aux muscles de sa mâchoire, lui clouant aussitôt le bec.

— Hey ! Ça va, Andrew ? Qu’est-ce qu... *What the fuck ? !*

Li Mei le ressent elle aussi. Le temps que les adolescents comprennent ce qui se passe, la température de l’eau a chuté de façon si drastique que tous expulsent une fine fumée blanche à chacun de leur souffle. Rapidement, le froid intense leur gruge l’épiderme et engourdit leurs corps. Pris de panique, tous les trois cherchent à gagner le rebord de la piscine au plus vite.

— Mon Dieu, qu... qu’est-ce qui se p... passe ? peine à formuler Mélissa.

Leur énervement engendre une multitude d’éclaboussures qui mitraillent la surface de l’eau. Il ne faut cependant qu’un instant pour que celles-ci ne se transforment en faibles clapotis. Les baigneurs sentent leurs

membres se frigorifier. Ils n'arrivent plus à maintenir leur cadence endiablée. Leurs doigts et leurs orteils finissent même par racler des glaçons de différentes tailles, qui ont commencé à se former sur et sous l'eau. Leurs muscles transis luttent afin de seulement maintenir leurs têtes à la surface.

D'intenses craquements se mettent à retentir dans toutes les directions. L'eau atteint des températures si basses qu'elle commence à se figer.

— An... Andrew...

Li Mei n'arrive plus du tout à bouger. Son corps est prisonnier d'un massif étau de glace, dont seuls sa tête et quelques doigts dépassent. Comprimées, ses côtes peinent à se soulever, ce qui n'octroie à ses poumons qu'une infime quantité d'air à chaque inspiration.

— Li... L... Li. Tu... tu m'entends ?

La voix de Mélissa est à peine audible.

Li Mei cherche en vain à redresser sa tête, qui s'est retrouvée figée alors qu'elle était inclinée vers l'avant, le menton entièrement avalé par la glace. La pauvre doit donc lever les yeux au maximum pour pouvoir apercevoir son amie, soumise à un sort identique, quelques mètres seulement devant elle.

Comment se sont-elles retrouvées face à face ? Elles ne sauraient dire. Il y a fort à parier que l'affolement leur a fait perdre tout sens de l'orientation.

Puis, c'est ensuite au tour d'Andrew d'émettre de lamentables plaintes.

— Mel... Méliss... ssaaaa...

Li Mei comprend qu'Andrew se situe quelque part à sa gauche, bien au-delà de son champ de vision. À l'instar de ses amis, Li est incapable de comprendre ce qui lui arrive. Elle est dépassée par ces événements aussi soudains qu'irréels. À défaut de pouvoir extérioriser sa détresse autrement, elle se met à pleurer.

Après le terrifiant grondement, des bruits de pas se manifestent ensuite. Lourds et lents. Chacun de ces pas est accompagné d'un sinistre tintement métallique, comme si on laissait traîner une énorme chaîne sur le sol.

Quelque chose de monstrueux approche.

— Mélissa..., souffle Li à son tour. Qu... qu'est-ce qui s' passe ?

Mais les pleurs et les gémissements que pousse son amie l'empêchent d'entendre sa voix.

De longs craquements, en provenance de derrière elle, indiquent à Li Mei que la chose qui est apparue vient d'atteindre la piscine et se déplace à présent sur la glace, qui se fissure sous chacun de ses pas. Impossible pour Li de faire pivoter sa tête pour voir de quoi il s'agit, mais elle comprend que le danger est bien réel lorsque Mélissa se met à hurler de terreur. Andrew, sur qui la chose semble avoir jeté son sombre dévolu, en fait autant.

— Tabarn... nak ! Qu'est-ce que tu veux ? ! Laisse-moi t... tranquille !

— C'T'UN MONSTRE ! UN *FUCKING* MONSTRE ! s'époumone Mélissa, en pleine crise de délire.

— L... lâche-moi ! Non ! Nooon ! Esti d'mala...

Li Mei sent la glace trembler en même temps qu'un dégoûtant craquement parvient jusqu'à ses oreilles.

Les cris hystériques de Mélissa reprennent de plus belle.

Ceux d'Andrew se taisent à jamais.

— OH, MON DIEU, IL L'A TUÉ ! IL A TUÉ ANDREW !

On va tous crever...

Cette réflexion de Li est suivie par un insoutenable silence, qui n'est brisé que par les battements de son propre cœur, qui s'endort petit à petit sous l'influence de l'étreinte glaciale et des sanglots de Mélissa.

— Est-ce qu'il est... part...

Tel un tambour infernal annonçant la fin des temps, les pas monstrueux se remettent en marche. Le froid intense a beau avoir rendu le corps de Li Mei insensible, cette dernière ressent tout de même la glace vibrer dès qu'un pied s'y écrase.

— Non ! continue d'implorer Mélissa. Je ne v... veux pas m... mourir. P... pitié...

Même si elle est terrifiée, Li Mei tente désespérément d'apercevoir la chose qui se rapproche. Sa tête refuse toujours de bouger, mais la baigneuse n'a pas à attendre longtemps avant que son inexplicable curiosité ne soit assouvie.

C'est sûr que je rêve... ça peut pas être vrai..., désespère-t-elle mentalement.

La terrifiante créature, dont les proportions sont de loin supérieures à celles d'un humain normal, a rejoint Mélissa. Du moins, d'après ce Li Mei arrive à voir. L'angle incliné de sa tête ne lui permet de discerner la chose qu'à demi, soit de sa taille au bout de ses pieds. C'est d'ailleurs en s'attardant à ces membres qu'elle remarque un détail déroutant.

Des... des sabots ?

Mélissa ferme ses yeux de toutes ses forces dans le but de libérer l'eau à demi gelée qui s'y est accumulée. Dès l'instant où ils s'ouvrent à nouveau, ils s'imprègnent d'une image si horridique que Mélissa regrette de ne pas les avoir gardés clos à jamais.

Avec une lenteur calculée, la chose soulève l'une de ses jambes. Une fois suspendu, l'énorme sabot projette au sol une ombre circulaire qui enveloppe parfaitement la tête immobile de Mélissa.

— Pi... pitié... Je...

D'un furieux élan, la chose abat son pied sur sa cible. Le crâne de Mélissa est instantanément pulvérisé. La force déployée est telle que le coup fait voler une purée de cervelle et d'os dans toutes les directions. Malgré la distance qui la sépare du carnage, Li Mei en a le visage barbouillé.

La créature, quant à elle, grogne de satisfaction.

Loin d'être en reste, elle détourne son attention vers l'unique personne qu'elle n'a toujours pas dépossédée de son âme. Les pas lourds et les tintements de chaîne reprennent une fois de plus leur mortelle symphonie.

La chose se rapproche.

La mort également.

Toute force, physique ou mentale, a abandonné Li Mei. Se défendre est impossible.

— P... pourquoi ? Pourquoi ? souffle-t-elle à son bourreau.

Mais elle n'obtient aucune réponse.

À quelques centimètres de son visage, le sabot, toujours maculé des restes du visage de Mélissa, s'élève. À cet instant, l'adolescente remarque que l'autre pied de la créature n'est pas celui d'un ongulé, mais qu'il a plutôt cinq monstrueux orteils, difformes et griffus.

Pour la première fois depuis elle ne sait quand, Li Mei prie. Elle prie pour que l'on vienne à son secours, ou mieux encore, pour que tout ceci ne soit qu'un affreux cauchemar. Mais lorsque le sabot de la chose vient se déposer sur le dessus de sa tête, Li comprend qu'aucun de ces dénouements ne se produira. Tout comme elle comprend qu'elle n'aura pas droit à une mort expéditive, et que le sort qu'on lui réserve ressemblera davantage à celui d'une coquerelle que l'on cerne dans un coin avant de l'écraser lentement sous sa semelle.

Ainsi, les premiers os à se rompre sous la pression sont ceux de la mâchoire, près du menton, de chaque côté du visage, dont ils trouent aussitôt la chair. La douleur est partiellement anesthésiée par le froid, mais Li Mei parvient à ressentir la chaleur de son propre sang qui se déverse le long de son cou. Cèdent ensuite les dents du haut, qui éclatent comme si elles étaient faites de porcelaine, et dont les fragments vont rebondir au fond de sa gorge. La pauvre pousse un râlement de détresse qui est étouffé dès l'instant où les os des joues et celui du nez se brisent, alors qu'une large crevasse vient creuser son crâne, à l'endroit où le sabot applique la pression.

Avant de quitter définitivement ce monde, Li Mei parvient à entendre un rire sinistre et sépulcral, qui s'élève au-delà des bruits atroces que produit son visage en s'émiettant.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

— Viens-t'en, Jacques. T'as essayé. T'as pas à endurer ça plus longtemps.

— C'est nous autres qui avons pas à l'endurer, *lui*, réplique Alex.

Mais Carole, à bout de nerfs, ne l'entend pas ainsi.

— Jacques a toujours été correct avec toi ! Veux-tu ben me dire ce qu'il t'a fait pour que tu le détestes aut...

Leur querelle est interrompue par le message que reçoit le gardien sur son émetteur portatif. L'homme s'éloigne de quelques pas et tend l'oreille vers son appareil, accroché à son épaule.

— ... angway ! Je répète, ici Tanguay ! J'ai... assistance de... rgence... prend... max... renfort... afétéria ! J... izaine de mor...

Le signal coupe.

Pris de panique, l'agent Bolduc essaie à plusieurs reprises de renouer contact avec son collègue, sans y parvenir. Il a beau rouer son appareil de coups, le silence perdure. Même chose lorsqu'il tente de contacter un autre collègue. Un bref coup d'œil par-dessus son épaule lui confirme que l'anxiété qui le gagne se lit également sur le visage des autres occupants de la pièce, qui ont tous entendu l'appel à l'aide.

— Bougez pas d'ici, leur ordonne-t-il en s'emparant du bâton télescopique accroché à sa ceinture. Je reviens dans pas long !

— Pis quoi encore ? ! intervient Jacques. Une dizaine de morts ! On a tous entendu ! Si y'a un malade en liberté, c'est ton devoir de nous protéger ! On a rien pour nous défendre ; on va être ben plus en sécurité avec toi !

— Jacques, ça fait aucun sens, voyons ! Y s'en va tout droit où y'a le danger, oppose Carole.

— Votre femme a raison. Vous allez être beaucoup plus en sécurité ici, confirme le gardien.

En se dirigeant vers la porte, son regard croise celui de la directrice, qui, même si elle ne l'exprime pas de vive voix, ne semble pas du tout endosser sa décision. Elle le dévisage sans vergogne. Le gardien, pris de doute, ralentit le pas, les sourcils froncés. Heureusement pour elle, il saisit rapidement la raison de son agacement.

Alex.

D'être confinée avec un détenu aussi dangereux et imprévisible sans aucune supervision ne l'enchant guère. Peu lui importe qu'il soit menotté ou accompagné de sa famille. Madame St-Laurent est responsable du centre depuis suffisamment d'années pour savoir que parmi tous les jeunes qu'il abrite, il s'en trouve certains pour qui se libérer d'une paire de menottes est un jeu d'enfant.

— Archambault va rester avec vous, tranche Bolduc, qui peine à garder son calme. Dès que je serai sur place, je lui ferai un compte rendu de la situation.

— Pis tu vas faire ça comment avec ton CB qui marche pu, le *smatt* ? le nargue Alex.

Bolduc l'ignore et ouvre la porte. De l'autre côté, Archambault n'est plus à son poste. Le corridor est complètement désert. L'agent correctionnel est aussitôt pris d'un léger vertige.

— Si tu nous laisses icitte pis qu'on se fait tuer, c'est sur toi que ça retombe. Tu l'sais, ça, hein ? entend-il Alex l'informer derrière lui.

Madame St-Laurent saute sur l'occasion pour se sortir de son embarrassante situation.

— Le jeune a raison ; le mieux serait qu'on reste tous ensemble.

Bolduc ferme les yeux et soupire. La situation est grave. Le temps presse. La langue coincée entre ses molaires, il fait demi-tour et retire la chaîne qui lie la table aux menottes d'Alex.

— Tu vas marcher devant moi, grogne-t-il. Pas besoin de te dire de rien tenter de stupide ; j'veais t'avoir à l'œil. Tous les autres, vous allez rester derrière moi.

Dès qu'ils sortent de la salle, Bolduc les entraîne à droite, vers un escalier de secours que ni Carole ni Jacques n'ont aperçu à leur arrivée. Alex remarque alors un curieux symbole, juste au-dessus du cadrage de la porte menant à la cage d'escalier. Manifestement peinturé à la main, celui-ci représente un curieux « S ». Ou peut-être bien un éclair.

Probablement un ti-coune de pronazi qui a pas eu le temps de terminer son pitoyable hommage au Schutzstaffel, raisonne l'adolescent.

Au moment où il pousse la porte, celle-ci offre une considérable résistance. Il ne lui faut que peu de temps pour en saisir la cause.

— *What the fuck*, d'la glace ? s'étonne-t-il à voix haute.

Derrière lui, Bolduc partage sa stupeur. Incrédule, il passe sa main sur l'intérieur du cadrage pour en avoir le cœur net. Il s'agit bel et bien de glace. À en juger par l'eau qui s'égoutte et s'accumule au sol, elle a commencé à fondre depuis quelque temps, déjà.

Même si cette découverte insolite le déstabilise, il décide rapidement de passer outre et de maintenir son attention sur l'appel d'urgence.

— Rien d'autre qu'un jeune qui a voulu faire un mauvais coup, déclare-t-il sans conviction. Allez, on continue ! La cafétéria se trouve deux étages plus bas, au rez-de-chaussée.

Alex obtempère et amorce sa descente. En chemin, il ne peut s'empêcher de se repasser en boucle les récents événements, aussi étranges que soudains. Peuvent-ils avoir un lien entre eux ?

Le groupe atteint finalement le rez-de-chaussée. Après avoir fait quelques pas, une flaque identique à la précédente continue d'être alimentée

en eau glacée, juste au bas de la porte donnant accès à l'étage. Alex devine que celle-ci sera elle aussi obstruée par une croûte de glace fondante.

— Encore d'la glace ? ! s'exclame Jacques, qui a de plus en plus de difficulté à garder son calme légendaire. Voyons, qu'est-ce qui s' passe dans votre maudit centre ?

Mais Bolduc est bien trop dépassé pour trouver quoi que ce soit à lui répondre. De sa main libre, il tire la porte, qui ne cède que partiellement. Ce n'est qu'à sa troisième tentative qu'il parvient à l'ouvrir. Cette fois, en plus des nombreuses gouttelettes d'eau, des fragments de glace concassée se détachent également du cadrage gelé. L'agent de sécurité s'apprête à traverser, mais se souvient qu'en aucun cas, il ne devrait circuler avec un détenu derrière lui. D'un autre côté, si le moindre danger devait les attendre de l'autre côté, c'est la vie d'un mineur qu'il mettrait en danger en le faisant traverser en premier. Cette dernière option est aussitôt rayée.

— Je passe devant, explique-t-il à Alex. Si on rencontre la moindre menace, c'est ma job de vous protéger, tu comprends ça ? Si t'aimes ta famille autant que tu le prétends, pose surtout pas de geste que tu pourrais regretter.

— Pourquoi, j'ai-tu l'air de quelqu'un qui a déjà posé des gestes regrettables ?

Bolduc serre les dents.

— Arrête de niaiser pis bouge tes fesses. De c'que j'ai compris, on n'est pas les seuls qui dépendent de toi, lui rappelle Alex.

Le gardien ne répond rien, mais envoie au jeune un regard lui indiquant clairement qu'il a l'intention de le garder constamment à l'œil.

Pendant que Jacques lui prête main-forte et maintient la porte ouverte, l'agent correctionnel risque quelques pas de l'autre côté, son bâton télescopique prêt à sévir. À nouveau, il tente d'entrer en contact avec son collègue, mais sa radio semble bel et bien avoir rendu l'âme.

— La cafétéria est pas très loin d’ici, explique Bolduc. On prend le couloir de droite jusqu’à la première porte au fond. Après, c’est encore à droite, pis on est rendus.

— OK, mais pourquoi on entend rien ? s’inquiète Carole tendant l’oreille. On dirait qu’il y a pas un chat, c’est-tu normal ?

— Pas vraiment, confirme madame St-Laurent. Il y a toujours des gens qui circulent ici, d’ordinaire.

— Faudrait peut-être penser à s’armer, déclare Jacques.

— Pour l’instant, y’a aucune menace. Tout va bien, tente de se convaincre Bolduc. Je vous garantis qu’on va croiser d’autres agents en chemin. On va sécuriser la place et vous faire sortir en un rien de temps.

Ainsi qu’annoncé, le gardien s’enfonce dans le corridor de droite. Dès qu’Alex passe la porte, quelque chose le chicote. Avec autant de discrétion que possible, il fait pivoter sa tête. Au même endroit, au-dessus du cadrage, un symbole identique au précédent a été peinturé à la main. Par qui ? Pour quelle raison ? Il songe immédiatement à un code secret entre membres des nombreux gangs de la place. Ceux-ci ont pris l’habitude de taguer certains lieux spécifiques, soit pour marquer leurs territoires, soit pour identifier un lieu d’échange.

— M’man, j’aime pas ça ici, sanglote Geneviève. J’veux rentrer à la maison.

— Moi aussi, ajoute Nicolas.

— Je sais, mes amours, leur répond leur mère, une main fermement agrippée à l’une de leurs épaules. Monsieur Bolduc va nous escorter jusqu’à la sortie, soyez sans crainte.

Les deux enfants ne répondent rien, et bien que lui-même ne puisse voir leur réaction en étant devant eux, Alex sait très bien que ni son frère ni sa sœur ne sont rassurés.

— Vous savez pourquoi on croise personne sur notre chemin ? leur demande-t-il sans se retourner. C’est parce qu’ils ont tous peur de moi !

Personne va vous faire de mal, tant que j'vais être avec vous !

Du coin de l'œil, Alex regarde dans la vitre à sa droite et y voit les reflets souriants de Geneviève et Nicolas. Il lui faut d'ailleurs quelques secondes avant qu'il ne s'aperçoive que quelque chose ne va pas non plus avec la vitre en question. En fait, avec toutes les fenêtres qu'il croise depuis leur arrivée au rez-de-chaussée.

Alex plisse les yeux.

Chacune des fenêtres est recouverte d'une couche de glace si épaisse qu'elles donnent à présent l'impression d'être à l'épreuve des balles.

J'pourrais jurer que la glace était pas là quand j'me dirigeais vers la salle, v'là moins d'une heure. Qu'est-ce qui s'passe ici ?

Suspicieux, il laisse glisser ses doigts sur la surface translucide. C'est gelé. Au touché seulement, Alex comprend que la glace en question ne s'est pas formée qu'à l'extérieur, mais qu'elle enveloppe entièrement la vitre.

Quelques pas seulement après avoir dépassé l'ascenseur principal, Bolduc s'immobilise. D'un geste de la main, il ordonne à tous d'en faire autant. Sa tête pivote rapidement dans toutes les directions, comme s'il avait la certitude que l'on s'apprêtait à leur tomber dessus. Tous l'imitent sans dire un mot. Or, rien ne bouge ni ne se manifeste. Dès qu'il le peut, Bolduc redirige son regard droit devant lui, là où, au cœur d'un carrefour en « T », une épaisse porte les attend.

— D'ordinaire, la place est gardée par au moins trois agents, explique-t-il. C'est pas normal qu'il n'y ait personne. Encore moins que la porte soit grande ouverte.

Visiblement dépassé par les événements, le gardien tente à nouveau d'entrer en contact avec son collègue.

— Tanguay ! Tanguay, tu me reçois ?

— Tu vois ben que ta radio est morte, estie d'raisin !

Bolduc utilise la manche de sa chemise pour éponger la sueur qui s'accumule sur son front. Non seulement ne réplique-t-il rien à Alex, mais il

n'a pas entendu un seul des mots qui viennent de lui être adressés, tellement la situation l'angoisse.

Mais qu'est-ce qui se passe ? Ne peut-il s'empêcher de se demander à lui-même.

Déchiré entre l'idée d'accourir au secours des agents disparus et celle d'assurer sa propre sécurité, Bolduc se remet tranquillement en marche.

— C'est l'une des portes qui donnent accès à la cafétéria, explique-t-il aux civils. Elle est verrouillée de façon magnétique. On peut seulement l'ouvrir en appuyant sur un bouton, ou encore en *by-passant* le signal avec une clef spéciale. Elle est conçue pour se refermer d'elle-même, je comprends pas qu'elle puisse être ouverte...

Les yeux du gardien s'écarquillent et sa mâchoire se décroche. Cette fois encore, tout le cadrage et le dessus de la porte sont cimentés d'une épaisse couche de glace. Contrairement aux précédentes, celle-ci n'a pas encore commencé à fondre. Avant d'atteindre l'ouverture, Bolduc prend le temps d'étudier les deux côtés du corridor perpendiculaire qui croise le leur.

Rien.

Personne.

— Hey, c'est pas des farces ; la porte est jammée solide ! commente Jacques en essayant de la mouvoir.

— Pas de clefs, pas de radios, pas d'armes, affirme la directrice en inspectant le poste de garde. Ils ont tout amené avec eux.

— Et si on veut refermer la porte ? demande Carole. Pour être certains que personne ne nous tombe dessus par derrière...

— On peut oublier ça tout de suite, ma belle, lui répond son mari, les yeux toujours rivés sur la solide croûte glacée. On arriverait pas à la faire bouger même si on avait un bélier avec nous. Mais veux-tu ben m'dire c'qui a pu faire ça ? Une fuite dans la tuyauterie ?

— Peut-être, estime Bolduc. Sauf que l'eau aurait jamais pu geler aussi vite.

Un bruit lointain attire leur attention. Celui d'une canne de conserve qui rebondit sur le sol, ou quelque chose qui s'y apparente. Bien entendu, tous les regards se tournent vers le gardien armé.

— Ça provient de la cafétéria, leur confirme-t-il. On n'a plus de temps à perdre.

Tous traversent l'ouverture et prennent à droite. Quelques pas plus loin, ils aboutissent dans un couloir lugubre, lequel n'est éclairé que par une poignée d'ampoules éparpillées. Comme si la plupart avaient grillé.

La vitre qui craque sous leurs semelles leur indique qu'elles ont plutôt éclaté. Même si l'obscurité les empêche de bien détailler le plafond, Alex, pour avoir circulé à cet endroit chaque jour depuis le début de son incarcération, en connaît bien la hauteur.

Impossible qu'elles aient toutes été brisées accidentellement, songe-t-il. On a voulu plonger le corridor dans une noirceur partielle.

Une cinquantaine de mètres plus loin, le groupe atteint enfin l'entrée de la cafétéria. À l'intérieur, quelques rares néons suspendus s'allument faiblement et s'éteignent à intervalles irréguliers, éclairant aléatoirement quelques-unes des vingt-cinq tables disposées dans la moitié droite de la salle.

La scène leur fiche à tous une trouille terrible, et il n'en faut pas plus à Bolduc pour qu'il ne s'empare de son pistolet Taser. Tandis que le groupe continue d'avancer, Alex jette un regard sur sa gauche. Il ne détecte aucun mouvement ni aucun son en provenance du long comptoir où leur sont habituellement distribués leurs repas, ni en provenance des cuisines, dont les portes demeurent fermées. Même chose en ce qui concerne la passerelle qui en longe le mur, là où d'ordinaire, durant chaque repas, se perche et circule une équipe de gardiens aux aguets. L'escalier pour y accéder n'est pas non plus gardé.

— Tanguay..., murmure Bolduc en se penchant sous la première table qu'ils croisent. Hey, Tanguay !

— Vous seriez pas mieux de prendre votre *flashlight* pis de garder une seule arme dans vos mains ? demande Jacques.

L'agent prend une seconde pour réfléchir, au bout de laquelle il finit par acquiescer.

— C'est absolument pas réglementaire de faire ça, mais dans ce cas-ci, la situation est particulière, explique Bolduc en offrant à Jacques son bâton télescopique, qui ne se fait pas prier pour en prendre possession. Pas besoin de vous dire de vous en servir juste si c'est absolument nécessaire.

— Oh, mon Dieu, Jacques ! J'ai vu quelqu'un ! s'affole Carole en agrippant violemment le bras de son mari. Là ! Juste là !

De lui-même, le groupe se resserre. Pour l'instant, l'endroit que pointe la femme est complètement englouti par la noirceur. Impossible d'y déceler quoi que ce soit. D'une main dépourvue de toute assurance, Bolduc y pointe la lampe de poche qu'il vient tout juste d'allumer.

Le faisceau lumineux traverse une partie de la salle, partiellement obstruée par un étrange voile ; comme si l'air était empli de millions de minuscules cristaux scintillants. À travers ces particules, le jet de lumière révèle la présence de trois individus, inconscients en apparence, assis face contre table. À cette distance, par contre, impossible de dire s'ils respirent toujours.

— J'aime pas ça, Jacques ! On s'en va d'ici, OK ?

— Calme-toi, ma belle. C'est probablement ben plus dangereux pour nous de partir tout seuls de notre bord, tente de la convaincre son époux. Au moins, ici, tout a l'air sous contrôle. On va trouver ceux qui ont appelé pis on va sortir d'ici tout l'monde ensemble.

Carole déglutit et approuve de la tête en serrant contre elle ses deux plus jeunes.

— Tanguay..., se remet à chuchoter Bolduc en suivant le rayon lumineux qu'émet sa lampe-torche.

Aucune réponse.

— Hey, Tang...

À leur droite, un horrible grésillement précède la résurrection de l'un des néons au-dessus de la table qu'ils longent. Sur celle-ci, le corps d'un adolescent gît sur le dos, les bras et les jambes en étoile. Le trou qu'il a au beau milieu du ventre est si large qu'il scinde presque le corps en deux. La vision d'horreur dont ils sont témoins arrache aux membres du groupe cris d'effroi et jurons. Le visage du pauvre garçon est figé dans une expression recelant autant de douleur que de terreur. Alex reconnaît tout de suite l'un des deux fiers-à-bras de Kassian. Carole, elle, a depuis longtemps forcé Geneviève et Nicolas à détourner le regard de la scène, alors que celui de Jacques et de l'agent correctionnel s'y attarde plutôt.

— Qu'est-ce qui a pu faire un trou gros d'même ? demande Jacques. Ça a passé de bord en bord du corps.

— Je sais pas, admet Bolduc, complètement dépassé. Calvaire, regarde un peu ça...

Les deux hommes se penchent. Avec sa lampe-torche, Bolduc éclaire le dessous de la table, que la force du coup a fait craquer, et même renfoncer.

— Bâtard, as-tu vu l'épaisseur d'la table ? ! C'est comme si le jeune avait reçu un boulet de canon en plein dans le ventre !

Le gardien est sur le point de répondre quelque chose, quand soudain, une voix, aussi faible qu'un soupir, souffle son nom.

— *Richard...*

Le gardien sent son cœur lui remonter le long de la gorge. Médusé, il regarde ceux qui l'entourent. À l'exception d'Alex, personne ne semble comprendre sa réaction.

— Je l'ai entendu moi aussi, lui confie le jeune détenu. J pense que ça venait du fond.

— J'ignore ce que vous croyez avoir entendu, mais pas question d'aller voir, oppose madame St-Laurent à voix basse. Un de mes jeunes a été tué,

déjà ! Pas question de risquer la vie de tout le monde. Escortez-nous jusqu'à la sortie, c'est un ordre !

— *Richard...*

La voix, presque effacée, se manifeste à nouveau. Cette fois, elle est entendue de tous.

— Tanguay ? C'est toi, Tanguay ?

— On sort d'ici, réitère la directrice avec beaucoup plus d'autorité.

— Il est peut-être blessé, argumente Bolduc. Il a besoin de notre aide. Vous voulez sacrer votre camp ? La sortie est par là-bas !

Le cœur de la directrice, nourri autant de colère que de peur, bat à tout rompre sous ses côtes. Elle consent finalement à suivre le groupe et garde pour elle les protestations qu'elle s'appêtait à émettre.

En silence, ils entreprennent leur périple entre les tables, toujours guidés par le peu de lumière à leur disposition. Un des néons derrière eux, qui s'allume pour la première fois, pend à la verticale au bout de l'une de ses chaînettes et les fait tressaillir.

— Attendez ! Je crois que madame St-Laurent a raison. On se dirige vers l'endroit où j'ai aperçu les corps, clame Carole, soudainement moins encline à suivre la bande.

Malheureusement pour elle, non seulement ce détail ne refroidit personne d'autre, il ravive même l'espoir qu'entretient Bolduc de retrouver son collègue disparu.

— Tanguay... Tanguay ! continue-t-il d'appeler tout en se déplaçant, accroupi.

Lorsque la voix mystérieuse se fait entendre pour la troisième fois, celle-ci lui communique une consigne bien particulière :

— *Richard... Arrêtez-vous. Faites les morts...*

Bolduc et les autres s'arrêtent net. Ils se regardent entre eux, incertains d'avoir bien entendu.

— T'es où, Tanguay ? Arrête de faire le cave, répond Bolduc en agitant nerveusement sa lampe de poche.

— *Faites les morts, j'vous dis. Il est encore ici...*

— Quoi ? Qui est encore ici ?

Comme s'ils n'attendaient que cette question précise en guise de signal, plus d'une dizaine de néons reviennent simultanément à la vie.

Corps sauvagement mutilés, membres arrachés et dispersés, os fracturés saillant de la chair, mares vermeilles qui s'étendent à perte de vue ; ce n'est ni plus ni moins que sur l'enfer que s'allument les projecteurs. Cette fois, il ne se trouve nul endroit où Carole peut diriger le regard de ses enfants afin de les soustraire à la boucherie. À quelques mètres d'eux, le sapin de Noël que l'on a érigé en vue du temps des Fêtes revêt la peau d'une pauvre fille que l'on a écorchée vive.

Pour la directrice, tout se met à tourbillonner autour d'elle, tandis qu'elle patauge dans le sang des jeunes qu'elle abrite et de ses employés. Sur l'une des tables à sa gauche, la tête tranchée d'un jeune portoricain fraîchement débarqué au centre la fixe d'un regard suppliant. Plus que jamais, Julie regrette de ne pas s'être écoutée et de ne pas avoir fui.

C'est à cet instant que Bolduc repère les corps qu'a aperçus Carole plus tôt ; trois individus assis, inertes, leurs visages baignant dans l'hémoglobine dont est recouverte leur table. Il reconnaît l'uniforme dont est vêtu l'un d'entre eux, tout comme il reconnaît celui qui le porte.

— Tanguay ! Pourquoi tu me répon... Hey ! Hey ! T'es blessé !

Sous le bras pendant de son collègue s'étire en effet une large entaille d'où s'échappe beaucoup de sang. Bolduc approche ses mains pour lui venir en aide, mais le blessé, sans sortir de son immobilité totale, s'y oppose en remuant à peine les lèvres.

— Ta gueule, gros criss d'innocent. Je t'ai dit de faire comme nous. Y va revenir d'une seconde à l'autre.

— Mais qui, ça ? s'impatiente Bolduc.

Un horrible tintement, semblable à des centaines de clochettes dissonantes, vient écorcher le silence qui règne dans la salle. Aucun des membres du groupe ne sait de quoi il s'agit, mais tous comprennent d'emblée qu'ils sont à présent en danger. Ils tentent désespérément de localiser la source du bruit, mais la lumière intermittente des néons leur complique la tâche.

Jusqu'à ce que...

— Là ! s'écrie Carole, terrorisée, en pointant du doigt l'entrée de la cafétéria, par où ils sont arrivés.

À cet endroit précis, leur refusant tout accès à la sortie, une immense silhouette à la tête cornue se tient droite. Le rouge dont luisent ses yeux les fixe avec une flagrante hostilité.

Le tintement a cessé.

Derrière le comptoir, l'une des portes battantes qui donnent accès aux cuisines cesse de se bercer. Un grognement de satisfaction s'échappe de la gorge de l'énorme créature, tandis que l'extrémité d'une lourde chaîne en fait autant de sa main et s'écrase bruyamment sur le plancher.

— Je t'ai dit de pas bouger ! Je t'ai dit de faire le mort, estie d'innocent ! Tu viens de tous nous condamner...

Chapitre 6

Les hurlements de terreur de Geneviève et de Nicolas arrivent à s'élever au-delà du boucan perpétré par les tables que le monstre déracine du plancher et fait voler d'un seul élan, alors qu'il se fraye un passage en ligne droite jusqu'à ses nouvelles proies. En dépit de sa blessure, Tanguay se relève, imité par la femme et la fille qui sont avec lui. Tous les trois se retrouvent malgré eux mêlés au groupe, qui recule jusqu'à ce qu'il soit acculé au mur du fond après seulement quelques pas.

— On doit se séparer ! hurle le blessé. Faut surtout pas qu'on reste dans le même motton !

Sans attendre de réponse, il tire avec lui celles avec qui il partageait la table et les entraîne vers la gauche de la cafétéria. Peu enclin à épargner qui que ce soit, le monstre utilise son énorme chaîne comme un fouet, qu'il fait claquer vers eux. L'arme métallique rate ses cibles et pulvérise plutôt la table qu'ils contournent.

— L'escalier ! s'écrie Alex, qui bouscule Jacques pour aller agripper et secouer sa mère, paralysée par la peur.

Voyant que celle-ci est incapable de bouger, il se résigne à tirer son frère et sa sœur vers lui. Le temps presse. S'il ne peut pas sauver sa mère, il les sauvera, *eux*.

Dès qu'on lui retire ses enfants, Carole reconnecte avec le réel et part à leur suite. Trahie par les muscles de ses jambes, que la frayeur s'est chargée de raidir, elle aurait assurément perdu pied au bout de quelques pas seulement si son mari ne s'était pas jeté sur elle pour la soutenir et l'aider à fuir à son tour. Ses yeux embués l'empêchent de bien voir, mais elle est à la

fois guidée par Jacques et par les cris apeurés de ses enfants. En ce qui la concerne, grimper l'escalier de métal est particulièrement ardu.

— Allez-y, je vous suis, annonce Bolduc, qui s'assure que madame St-Laurent passe devant lui avant de gravir les marches à son tour.

Avant de débiter son ascension, l'agent correctionnel prend une seconde pour évaluer la situation de son partenaire, qui vient de justesse d'éviter pour la seconde fois d'être décapité par la chaîne de la créature. Plus que jamais, il se sent ridicule avec son pistolet à impulsions électriques.

Aussi bien être armé d'un tire-pois.

Du haut de la passerelle, Alex tourne la tête et regarde à son tour. En bas, le monstre semble fou furieux. Ou excité, il ne saurait dire. Pendant un bref moment où la chose leur fait dos, Alex remarque un étrange objet accroché à ses épaules. Comme une sorte de contenant cylindrique, ou de panier.

— Accélère, Alex !

Derrière lui, Jacques et sa mère l'ont rattrapé. Mais les yeux d'Alex refusent d'abandonner la scène.

À son troisième assaut, le monstre fait mouche. Projetée avec une force inimaginable, la chaîne traverse le corps de Tanguay de part en part et termine sa course dans le mur de la cafétéria, qu'elle transperce à son tour et s'y coince. Alex devine qu'une sorte de poids doit se trouver à son extrémité.

— Tanguay ! s'égosille Bolduc en constatant avec effroi que son compagnon vient d'être mortellement happé.

Son cri se rend jusqu'aux oreilles du monstre. D'une féroce motion, il déloge son arme du mur et du corps transpercé de Tanguay. Sitôt libérée, la chaîne est propulsée vers la passerelle. Alex a tout juste le temps d'entraîner son frère et sa sœur au sol avec lui que le lourd crochet, soudé à l'extrémité,

éventre la rampe de métal et leur siffle le dessus de la tête, avant de s'abattre contre le mur de brique, sur lequel se forme un profond cratère.

— NON ! hurle au même moment Carole.

Les douzaines de fragments de brique qui volent en éclats n'ont même pas tous touché le sol que déjà, Alex se relève avec une célérité impressionnante. Nullement affecté par son souffle coupé par la chute, il soulève sa sœur d'une main et son frère de l'autre. Bien avant que la créature ne ramène à elle son arme infernale, tous les trois sont déjà repartis.

Un grognement de frustration retentit.

Le lancer suivant, effectué avec plus de force que jamais, sectionne une série de tuyaux longeant le plafond, au-dessus de la passerelle. Carole, Jacques, Julie et Richard doivent freiner leur course et protéger leurs visages à l'aide de leurs bras afin de ne pas se faire ébouillanter par la vapeur qui s'échappe en sifflant.

— Attention ! s'écrit Jacques.

— Geneviève ! Nicolas !

— La passerelle est pas assez large, estime Bolduc. Impossible de passer ; faut qu'on revienne sur nos pas ou qu'on saute en bas !

Même s'il a été séparé de ses parents, Alex ne ralentit pas la cadence. En bas, il remarque que la femme et la fille qui accompagnaient Tanguay n'ont maintenant qu'une courte avance sur le monstre.

Un nouveau tintement.

Un puissant rugissement.

L'arme happe la cheville de la jeune fille de plein fouet. Son pied se tord dans un angle impossible, comme si tous les os qu'il contient avaient été pulvérisés. La chute est violente et s'étire sur plusieurs mètres.

— MAGALIE !

Sa mère freine brusquement et fait demi-tour, sans aucune considération pour la créature démoniaque qui les a prises en chasse, quelques mètres

seulement derrière elles.

— Magalie ! Magalie, lève-toi ! lui implore sa mère en la tirant par le bras.

Sa fille, victime d'une sévère commotion, réagit à peine. Ses yeux errent, sans rien fixer. Sa mâchoire s'active, mais sans émettre le moindre son. C'est alors qu'une énorme main lui enveloppe la tête et la cueille. À l'opposé de sa mère, qui hurle à s'en faire exploser les poumons, Magalie n'a aucune réaction.

— Lâche-la ! Lâche-la ! Pas elle ! Pas ma p'tite fille !

La créature n'a cure des doléances de la génitrice.

De son autre main, elle gifle la mère, qui va frapper durement contre le mur et s'écroule. Satisfaite, la chose soulève Magalie, de sorte que leurs yeux se retrouvent à la même hauteur. De la gigantesque main émane alors une sinistre lumière violacée, comme une forme d'énergie, qui est transférée à l'intérieur du crâne de la fille dès l'instant où elle est diffusée. Aussitôt, les yeux de la captive s'ouvrent aussi grands que lui permettent ses paupières, tandis que ses bras et ses jambes convulsent. Le processus, qui n'est pas sans rappeler les pauvres âmes qui subissent le châtiment de la chaise électrique, semble excessivement douloureux. Une petite quantité d'écume commence à se former aux commissures des lèvres.

— J't'ai dit de la lâcher, trou d'cul !

La mère de Magalie appuie sur la détente du pistolet Taser que lui a refilé Tanguay, plus tôt. Les deux dards s'enfoncent de peine et de misère dans l'épiderme coriace et velu de la chose. La charge électrique qui lui est délivrée semble davantage l'agacer que lui causer le moindre tourment. Ses doigts s'ouvrent et libèrent la captive de leur emprise, qui s'affale comme une vulgaire poupée de chiffon.

Le monstre tourne la tête et fixe directement la mère.

Cette partie du couloir, dont aucune ampoule n'a été détruite, permet à la femme de détailler la chose avec précision. Elle doit faire au bas mot une

fois et demie sa propre taille. En plus des longues cornes qui lui saillent du crâne, son visage arbore une horrible barbe, cendrée et crasseuse, souillée de l'excédent de salive qui s'échappe de sa gueule ouverte et de sang séché. La peau sur son visage est épaisse et craquelée, comme du cuir usé. Entre ses longues dents décrépites s'étire avec démesure une langue fourchue.

La vision d'horreur foudroie la femme, qui laisse le pistolet glisser d'entre ses doigts. À son tour, elle se laisse saisir sans réagir par la main du monstre, qui l'empoigne autour de la taille, emprisonnant ses bras du même fait. Avec une flagrante aversion, la chose accentue la pression qu'elle exerce. Une à une, les côtes se fendent. Les coudes et les épaules se disloquent. Pendant que ses organes internes se font broyer, ses yeux s'imprègnent d'une dernière image de sa fille, gisant tout près. Si celle-ci n'a pas survécu, au moins, elles seront toutes deux réunies à nouveau d'ici peu.

L'avance qu'ont Alex, Geneviève et Nicolas sur la bête est insuffisante pour leur épargner les bruits qu'émet le corps que l'on moud. Leurs glandes surrénales leur fournissent une telle quantité d'adrénaline qu'aucun d'entre eux ne ressent la fatigue qui commence à leur ronger les muscles des jambes.

Lorsqu'un couloir, haut mais plutôt étroit, se présente à leur droite, Alex les y dirige sans hésiter.

— Par ici !

À l'intersection, un escalier leur offre la possibilité de regagner le niveau du sol, mais le grand frère préfère demeurer en hauteur. Il cherche à ouvrir chacune des portes qu'il croise mais toutes résistent, elles aussi figées dans une inexplicable couche de glace. Sans en avoir la preuve, Alex devine que les portes qu'il aperçoit au niveau du sol le sont aussi. Bien qu'il ignore comment le phénomène s'est produit, il est maintenant convaincu que toutes ces portes n'ont pas été condamnées par hasard : on les a pris au piège.

Bien entendu, hors de question de partager cette déduction pour l'instant.

Après la cinquième porte, qui refuse également de bouger, la passerelle se termine par un nouvel escalier qui oblige tout le monde à descendre.

— Maman et Jacques sont pas là ! s'alarme Geneviève en regardant par-dessus son épaule une fois en bas. La chose les a tués !

Elle se remet à pleurer. Elle a bien entendu une voix féminine s'élever, voilà quelques secondes à peine. Tout comme elle a entendu les bruits d'os que l'on rompt.

— Y sont pas loin derrière, Gen. Y vont nous rejoindre bientôt, tu vas voir, lui répond Alex, sans trop savoir si lui-même y croit.

Le corridor se termine sur une immense porte de hangar qui s'ouvre à la verticale, devant laquelle plusieurs sacs à ordures sont éparpillés, éventrés.

Les conteneurs à déchets doivent se trouver de l'autre bord, devine Alex.

Sur le mur de gauche, la porte d'une salle de bain. À droite, une autre menant à une cage d'escalier.

— Gen ! Va vérifier si la porte est barrée, lui somme-t-il. Nico ! Va voir celle des toilettes, au cas où on n'aurait pas le choix de se cacher !

Tous les deux partent chacun de leur côté. Alex, quant à lui, inspecte la porte du fond. Non seulement celle-ci est-elle verrouillée d'un cadenas, mais même ce dernier se retrouve prisonnier dans la glace. Il décide donc de se jeter dans le tas de détritiques et de palettes de bois endommagées, à la recherche de n'importe quel objet pouvant être susceptible de l'aider à venir à bout de cette satanée glace.

— Tu perds ton temps, y'a rien là-dedans qui va t'aider, lui souffle une voix qui lui est étrangère. J'ai déjà vérifié.

Alex cesse aussitôt d'agiter les bras et se retourne. Mais alors qu'il espère découvrir d'où provient cette voix, ses yeux repèrent plutôt l'horrible créature qui les traque. Après s'être immobilisée à l'intersection, la chose

prend le temps d'examiner les options qui s'offrent à elle. Sa chaîne meurtrière n'est plus enroulée entre ses doigts, mais plutôt autour de son corps, sur son épaule. Lentement, elle ouvre sa gueule et libère sa langue qui s'en échappe en se tortillant comme un serpent gluant. Ses narines hument l'air. Sans doute repèrent-elles une odeur attrayante, puisqu'elles incitent le monstre à faire un choix : le corridor de droite, au bout duquel les trois fuyards se retrouvent pris au piège.

— Si jamais vous réussissez à le semer, trouvez-vous une cachette et restez-y. C'est la seule façon de lui survivre, prétend la voix.

Alex aperçoit alors une poubelle en plastique à deux mètres de lui sur sa droite. Il remarque également la mince fente sous le couvercle qui lui confirme que celui ou celle qui s'y planque l'observe. Sûrement quelqu'un qui a réussi à échapper au massacre de la cafétéria avant leur arrivée.

Le semer... plus facile à dire qu'à faire, ne peut s'empêcher de grogner mentalement Alex.

Après sa tentative infructueuse, Nicolas revient rapidement vers son grand frère, tandis que Geneviève, elle, s'énerve et insiste.

Rien à faire.

La porte demeure soudée.

— Calme-toi, Gen. Ça sert à rien. Écoute-moi, on va retourner sur la passerelle pis courir de toutes nos forc...

Alex est subitement interrompu lorsque des rondelles de métal – certaines volant dans les airs, d'autres rebondissant sur le sol –, qui filent à une vitesse ahurissante, passent près de l'atteindre, avant de mitrailler violemment la porte du hangar. D'où il se trouve, le monstre vient de sectionner d'un puissant élan l'un des poteaux supportant la passerelle à l'aide de ses griffes. Il se déplace d'un pas et en fait de même pour le suivant. Puis l'autre, encore. Privée d'appui, la passerelle ploie sous son propre poids. La créature décroche entièrement celle-ci du mur, dont une

partie s'effondre en même temps que les chances de survie des trois fuyards. Plus le moindre doute possible : la chose les a aperçus.

— OK, restez en arrière de moi, somme Alex en attirant son frère et sa sœur derrière lui. On va trouver autre chose. Veux-tu ben m'dire c'est quoi cette grosse cochonnerie là ?

Pour toute réponse, il n'a droit qu'aux pleurs de Nicolas et aux cris de Geneviève. Pendant qu'elle continue d'arracher les poteaux qui soutiennent le reste de la passerelle, la créature étire son autre bras et trace de profonds sillons dans le mur et les portes qu'elle croise.

— Fais quelque chose, Alex ! l'implore sa sœur. Envoie, fais quelque chose !

Mais Alex n'a pas besoin qu'on lui rappelle qu'ils se retrouvent dans une situation périlleuse. Il se penche et déloge une des planches de bois d'une des palettes, qui ne tient plus que par un clou. Il la fracasse ensuite d'un coup de pied pour lui donner une extrémité pointue.

— Quand je crie de foncer, vous prenez chacun un côté sans vous retourner, ordonne-t-il. M'man doit pas être ben loin ; allez la retrouver.

— Es-tu malade ? ! proteste Nicolas. On va se faire couper en deux si on essaie de passer !

— Y coupera personne. J'vais m'en assurer, affirme Alex en avançant d'un autre pas, sa nouvelle arme entre les mains.

La présence de l'adolescent n'intimide aucunement la chose. À environ deux bras de distance, elle s'arrête et le jauge avec intérêt. Sans doute les pauvres fous ayant l'audace d'oser l'affronter sont-ils rares. Même dans le but de protéger un proche.

La salive qui s'écoule de sa gueule ouverte est de plus en plus abondante. Le rouge de ses yeux brille avec autant d'animosité que de malice. Une fois de plus, ses narines s'activent, humant bruyamment l'air. Ses pupilles se dilatent et ses sourcils se froncent. Ses traits monstrueux se durcissent davantage, si telle chose est possible.

Habitée d'une furie qui ne semble que s'accroître, la créature lève le bras droit au-dessus de sa tête, les griffes écartées au maximum.

Elle va frapper.

Alex utilise la planche qu'il tient à deux mains pour bloquer le coup, mais son effort est inutile.

Flac !

Aussi affûtées que la plus tranchante des lames, les griffes ne font qu'une bouchée de leur cible, en l'occurrence la poubelle à la gauche du monstre, dont elles traversent la carapace de plastique de part en part. Elles vont même jusqu'à s'enfoncer partiellement dans le mur de béton derrière.

Le conteneur à ordures est tordu et fendu au point où il devient impossible à identifier. Par ses innombrables fissures, le sang de son occupant s'écoule, comme le jus d'un fruit frais que l'on presse entre ses doigts. Aucune chance que la victime ait survécu.

Le geste de la créature prend Alex par surprise. Avoir su qu'il disposerait d'une opportunité de contourner la chose et de fuir, aussi infime soit-elle, il aurait foncé sans hésiter, quitte à devoir transporter Geneviève et Nicolas sur ses épaules. Malheureusement pour lui, cette fenêtre se referme aussi rapidement qu'elle est apparue, et avant qu'il ne puisse réagir ou mettre en branle un nouveau plan, la chose leur accorde à présent toute son attention. D'une série de mouvements désinvoltes, elle cherche à se débarrasser de la poubelle, toujours accrochée au bout de ses doigts, telle une gomme à mâcher qui refuse de décoller. Les yeux d'Alex suivent le conteneur, qui se dégage finalement et va voler plus loin, puis se posent sur tous les tuyaux de métal sectionnés sans effort.

Il se sent ridicule avec la planche de bois qu'il tient entre ses mains.

— Alex !

Le monstre étire un bras vers les trois jeunes tandis qu'ils retraitent parmi les débris vers la salle de bain.

Le premier d'une vingtaine de coups de feu retentit alors. Geneviève et Nicolas ont à peine le temps de comprendre ce qui se passe qu'ils sont plaqués au sol par leur grand frère, qui utilise alors son propre corps pour les protéger contre d'éventuelles balles perdues.

Cette offensive inattendue est d'une telle intensité que le monstre n'a jamais le temps de se retourner vers ses assaillants, la totalité des projectiles l'atteignant dans le dos, à la nuque et aux cuisses. Certains de ces tirs sont effectués avec du gros calibre et occasionnent de sérieuses blessures. L'une des balles lui explose même le derrière de la tête, exposant ainsi une partie de sa cervelle. Le monstre titube et s'effondre finalement sur le dos. Il pousse un long râlement d'agonie qui ne s'éteint qu'une fois les armes à feu endormies.

Alors que leurs canons fument toujours, les tireurs, situés à une distance raisonnable, prennent un long moment pour s'assurer que leur cible ne se relève pas. Un liquide bien trop opaque pour être du sang se déverse des blessures et se répand tout autour du corps inerte.

— On l'a eu... Ha ! Ha ! On l'a eu, le gros mange-marde ! WOOOH ! célèbre un des tireurs, au long nez crochu.

— Ferme-la, Stan. J'entends bouger., lui répond son compagnon le plus proche.

La fusillade terminée et la créature hors d'état de nuire, Alex encourage ses protégés à se remettre sur pieds.

— C'est bon, on peut se lever. Dépêche, Nico. Gen, enlève tes mains de sur tes oreilles ; c'est fini.

Ils se relèvent tous les trois.

— Oh, *shit ! Check*, Denis ! Y'avait des *kids* ! s'étonne Stan.

— Oui, pis y'a un pensionnaire dans le lot, fait remarquer à voix basse le plus jeune des trois hommes armés. Si on les amène avec nous, va falloir garder un œil dessus.

Le troisième et dernier membre du trio force un sourire et ignore ce dernier commentaire.

— Eh ben, eh ben ! Qu'est-ce qu'on a là ? s'exclame-t-il avec autorité. On dirait bien qu'on est arrivés juste à temps ! Pas vrai, les jeunes ?

OceanofPDF.com

Chapitre 7

— On a pas l'temps de niaiser. On sacre notre camp d'ici. Gen, tu passes la première, annonce Alex, tandis que les deux autres fixent avec effroi la créature fraîchement tombée sous les balles.

Ce n'est qu'à ce moment que sa sœur constate que pour rejoindre le groupe de tireurs, ses frères et lui devront enjamber le corps du monstre. Comme la passerelle s'est écroulée, l'étroitesse du corridor ne leur laisse aucune autre alternative.

— *Oh, my God !* Pas question que je passe par-dessus ça ! J'veux pas !

— On a pas l'choix, réitère Alex. Envoie, vas-y.

— Viens-t'en, la p'tite, lui signale un des hommes – un agent correctionnel du centre – en agitant les bras vers lui pour l'inciter à les rejoindre. On va s'occuper de vous.

La voix du type est ferme, mais Alex devine que ses acolytes et lui sont aussi effrayés que les ados. Autrement, ils n'auraient pas hésité à venir les rejoindre au lieu de garder leurs distances. Au moins, les encouragements que Geneviève reçoit chassent une partie de la peur qui la paralyse et l'aident à reprendre sur elle.

— Vas-y, la p'tite ! Viens !

Geneviève progresse comme si elle marchait sur un fil de fer suspendu entre deux gratte-ciels ; comme si elle craignait de réveiller l'abomination criblée de balles à ses pieds. Elle en longe la jambe droite, celle-ci se terminant par un énorme sabot, englué d'une matière dont elle préfère ne pas deviner la provenance. Lorsqu'elle atteint la hauteur de la taille, elle

sent le peu de courage qui lui reste l'abandonner en apercevant la monstrueuse main, armée de griffes capables de trancher l'acier.

Elle va devoir passer près d'elle.

Si près d'elle...

— Regarde devant toi, Gen. Devant toi.

Mais Geneviève n'y arrive pas. Elle ne peut s'empêcher de fixer ces longs crochets ébène, qui parviendraient sans problème à lui arracher la vie, s'ils devaient s'animer.

Ce qu'ils font, d'ailleurs, de façon à peine perceptible.

Les boyaux de l'enfant se tordent dans son ventre.

— Y'A BOUGÉ ! Y'EST VIVANT ! ALEX ! Y'EST VIVANT ! Y VA M'TUER ! hurle Geneviève en se crispant vers l'avant.

Une main lui agrippe l'épaule. Le gardien dont ils ne connaissent toujours pas le nom s'est finalement risqué à la rejoindre et la ramène à présent vers ses deux comparses. Ceux-ci ne lui prêtent assistance que lorsque leur ami et la jeune fille sont à portée. Le plus âgé éloigne alors Geneviève de la scène et la serre dans ses bras pour la calmer.

— *Let's go* ! À toi, mon gars ! l'encourage Stan.

— À ton tour, confirme Alex à son frère.

Nicolas est aussi terrifié que sa sœur, à la seule différence qu'il utilise cette peur comme carburant. Son corps a la position d'un sprinter qui s'apprête à courir le cent mètres, alors que son visage est celui d'un type qui vient de tomber face à face avec une armée de morts-vivants.

Il fonce.

La tête bien droite et les yeux rivés droit devant lui, il refuse d'accorder la moindre attention au corps. Du moins, pas avant d'avoir réussi à sauter par-dessus son épaule. De toute façon, ses yeux embués peinent à lui fournir la moindre image précise.

Il arrive aux pieds du monstre.

À sa taille.

À sa poitrine.

Il saute...

La main gigantesque de la chose demeure inerte. Nicolas est attrapé en plein vol par le gardien, de qui il se détache brusquement pour aller retrouver sa sœur. Loin de se sentir offusqué par ce geste, l'agent correctionnel s'apprête à lancer ses prochains encouragements au dernier adolescent, mais constate que ce dernier a déjà commencé à avancer. Contrairement aux autres membres de sa famille, Alex ne semble ni galvanisé ni ralenti par la peur. Il profite d'ailleurs de sa vitesse modérée pour détailler sommairement la dépouille qui le sépare du reste du groupe.

À l'instar de Geneviève, la première chose qui attire son attention sont les pieds de la chose. L'un est difforme et composé de cinq orteils tordus aux ongles noirs et crochus. L'autre est un imposant sabot. Ses jambes musclées sont recouvertes d'un poil foncé, presque laineux, semblable à celui d'une chèvre des montagnes. Du haut des cuisses jusqu'à la taille s'entremêle un amalgame de loques crasseuses recouvrant une protubérance qu'Alex devine être un organe reproducteur masculin. À l'opposé du bas du corps, le torse et les bras revêtent une pilosité suffisamment courte pour que l'on puisse aisément en détailler la musculature. Sur ses épaules, Alex remarque les sangles de cuir qui maintiennent l'étrange panier accroché à son dos, dont l'osier semble complètement tordu sous le poids du monstre. En plus des courroies, elles supportent également la chaîne massive – enroulée à la hâte – ayant pris sa famille pour cible à maintes reprises. L'adolescent y remarque plusieurs symboles étranges qu'il n'arrive pas à interpréter, gravés dans le métal.

À son tour, il est saisi par le bras et tiré hors de danger, ce qui l'empêche toutefois d'examiner le visage de la créature.

— Vous allez suivre Danny, ordonne le gardien répondant au nom de Denis Letourneau, d'après son identifiant. Il va vous escorter jusqu'au hall

d'entrée, pendant que Stan pis moi on va continuer de fouiller la place pour être certains qui reste pas d'autres horreurs comme ça à dégomm...

PAF !

Sans crier gare, Alex lui envoie une puissante droite au visage. Letourneau vacille, porte une main à son visage, puis pose sur Alex un regard courroucé.

— Vous êtes passés à un cheveu de nous tuer en tirant partout comme des hostie d'arriérés.

Alex désigne Geneviève et Nicolas de l'index.

— Le prochain de vous autres qui pointe une arme sur eux, j'lui fais bouffer ses couilles.

La menace pique Letourneau au vif. Sa main délaisse sa mâchoire endolorie pour aller s'enrouler autour du cou de l'adolescent téméraire.

— Regarde un peu la couleur de ton uniforme, p'tit con ! Asteure regarde la couleur du mien ! Ici, c'est moi qui fais la loi. Tu vas t'en rendre compte ben assez v...

— DENIS, ATTENTION !

La voix chevrotante de son compagnon terrifié le prévient trop tard. Des clochettes carillonnent en discordance. Letourneau comprend qu'il vit ses derniers instants sur terre.

L'élan est vif.

Sa tête est tranchée net.

La chose est revenue à la vie.

Le corps du gardien, même décapité, refuse de lâcher sa prise sur Alex, qui doit redoubler d'efforts pour s'en dégager et fuir avec les autres.

Ils ne parcourent que quelques mètres avant que le tintement de la chaîne destructrice ne résonne à nouveau derrière eux.

— Quessé ça, tabarnak ? ! On l'a tué ! beugle Stan. On y a fait sauter la tête !

— Ta gueule pis cours, innocent ! Tu vois ben qu’y’est pas mort ! lui répond Danny.

Aucun des deux hommes ne prend le temps d’entraîner avec lui un des jeunes, laissés à leur sort, jusqu’à ce qu’Alex ne les rattrape et ne les reprenne sous son aile.

— Peu importe c’qui arrive, peu importe le chemin *qu’eux* empruntent, vous me suivez, *moi*. Compris ?

Un lourd vrombissement fait alors vibrer leurs tympans, tandis que la chaîne du monstre les rate de quelques centimètres à peine, pour terminer sa course dans une large vitre à leur droite qu’elle fait voler en centaines de fragments tranchants qui leur fouettent et leur griffent le visage. Alertés par le bruit, les hommes devant tournent la tête et brandissent leurs armes.

— Non, attends ! s’écrie Danny en repoussant le bras tendu de Stan, qui s’apprête sans l’ombre d’un doute à faire feu. Tu vas blesser un des *kids* ! Les balles lui font rien, de toute façon !

Stan le darde d’un regard désapprobateur. Après une courte hésitation, il décide d’économiser ses munitions.

Sans se consulter, les deux tireurs prennent à gauche dès qu’un nouveau corridor leur en donne l’occasion. Les trois jeunes les suivent. À partir de cet instant, l’endroit devient un véritable labyrinthe. Un facteur qui, cependant, fournit un net avantage aux pourchassés, puisque les courts corridors et les nombreuses intersections rendent obsolète l’arme fétiche du monstre.

— C’est bon, je sais on est où, déclare Alex en observant le décor. On approche du hall d’entrée.

Au carrefour suivant, l’adolescent freine brusquement et ordonne à tous d’en faire de même.

— Faut prendre à droite, ici.

— On se rallonge si on prend à droite, argumente Stan. On va arriver ben plus vite en prenant la porte au fond.

— Vous allez vous faire fourrer ben raide. La porte du fond est gelée ; j’le vois d’ici.

— C’est toi qui es gelé, p’tit criss de bum ! On vous a sauvé le cul pis Denis est mort à cause de toi ! On te doit pu rien !

Ces paroles acerbes n’ont pas le moindre effet sur Alex. Sans l’intervention de Danny, cet imbécile aurait encore fait feu sur eux. Le sort de Stan ne lui importe pas le moins du monde.

— Tu vas crever si tu restes avec lui, Danny. Suis-nous.

L’assurance avec laquelle il fait cette déclaration déstabilise Danny, qui tourne ensuite la tête vers son acolyte. Stan est sidéré par son évidente hésitation.

— La porte est juste là, gros cave ! On la passe pis on est presque rendus !

Sans pouvoir expliquer ni comprendre pourquoi, Danny lui signale d’un mouvement de tête qu’il ne le suivra pas plus loin. Il laisse Stan continuer sa route et se joint aux jeunes.

Un odieux carillonnement de clochettes résonne non loin d’eux.

La chose les a rejoints.

— *Fuck* ! jure Stan avant de foncer vers l’unique porte, au fond du corridor.

Alex et les autres déguerpissent à leur tour. Ils n’ont le temps que de parcourir une très courte distance avant qu’une nouvelle série de blasphèmes ne leur parvienne. Ensuite, plusieurs coups de feu.

— J pense que t’as fait le bon choix, Danny.

Un hurlement à glacer le sang se propage alors à travers les corridors jusqu’à eux. Danny ne peut s’empêcher d’avoir une pensée pour son compagnon, mais la chasse rapidement de son esprit afin d’éviter de s’imaginer de quelle façon atroce le pauvre a été mis à mort.

— Fait que t’es quoi, au juste ? Un gardien en civil ? demande Alex pendant qu’ils entament leur détour jusqu’au hall tout en mettant un

maximum de distance entre la chose et eux. C'est pour ça que t'as des *guns* ? Vous êtes allés les chercher à l'entrepôt ?

L'étonnement qu'il lit sur le visage de Danny lui laisse comprendre qu'il a vu juste.

— Stan pis moi on venait voir Denis avant le début de son *shift*. On avait des affaires à jaser avec lui. On est allé le rejoindre dans la cafétéria quand c'te monstre-là est arrivé de nulle part pis s'est mis à massacrer tout le monde. Y'en a quelques-uns qui ont réussi à s'enfuir, mais vraiment pas beaucoup.

— Allez-vous... allez-vous pouvoir appeler des renforts pour nous aider ? formule avec difficulté Geneviève.

— Toutes les radios sont mortes. Le signal internet aussi. C'est incompréhensible. Notre meilleure chance est vraiment de trouver une façon de sortir d'ici.

Alex n'en fait part à personne, mais il lui semble de moins en moins probable qu'ils réussiront à quitter cet endroit par le hall d'entrée. Toutes ces portes scellées et ces fenêtres fortifiées par une étrange couche de glace au moment même où apparaît cette créature... Cela ne peut être une coïncidence. Si réellement elle cherche à emprisonner tout le monde à l'intérieur du centre, la porte principale aura assurément subi un sort identique à toutes les autres.

À la vitesse où il progresse, le quatuor atteint son objectif plus vite qu'espéré. Il ne trouve cependant sur son chemin aucun survivant, ni la moindre trace de Carole ou de Jacques. Sans doute sont-ils encore à bonne distance derrière eux.

— Dès que vous allez ouvrir cette porte, c'est à peine si vous aurez cinquante mètres à marcher pour vous rendre au hall d'entrée, leur explique Danny, qui ignore qu'Alex connaissait déjà cette information. Allez vous mettre en sécurité et trouvez de l'aide.

À l'aide de sa carte magnétique, il déverrouille la porte, qui, par le plus heureux des hasards, n'est pas obstruée par la glace. Alex comprend que sans la présence de Danny, ils auraient été forcés de trouver une nouvelle issue.

— Quoi, tu viens pas avec nous ? s'étonne Geneviève.

— Si je continue par-là, je vais pouvoir renouer avec un chemin qui va me mener à l'entrepôt pis faire le plein de munitions. Je suis certain qu'il reste plusieurs survivants de cachés dans la place ; je dois les aider ! Et ça va être plus facile pour moi avec un Remington 870 chargé qu'avec un bâton de seize pouces. Je sais que ça sera pas assez pour tuer cette chose-là si je tombe face à face avec, mais je devrais pouvoir la ralentir.

Alex acquiesce.

Danny s'éloigne au pas de course.

— Lâche pas, Nico. On arrive bientôt, l'encourage Alex en lui frottant les cheveux.

De l'autre côté de la porte, ils empruntent un couloir qui contourne une pièce dont les fenêtres sont fortifiées d'un grillage métallique, par lesquelles deux employées du centre les remarquent. Un mélange de stupéfaction et d'inquiétude s'empare d'elles. Les femmes s'échangent un étrange regard, avant que l'une d'entre elles ne se lève de sa chaise et quitte la pièce d'un pas pressé.

J'imagine qu'elles sont pas au courant pour la chose. Elles seraient pas assises à leur poste comme si de rien n'était, sinon, déduit Alex.

— Bouge pas ! Tu restes où t'es !

Il faut quelques instants à Alex pour comprendre que c'est à lui que l'on adresse ces ordres. En l'espace d'une seconde, son frère, sa sœur et lui se retrouvent encerclés par cinq agents correctionnels aux abois, tous pointant leur pistolet Taser sur sa personne.

— Vous deux, venez me rejoindre, ordonne l'un d'entre eux aux adolescents terrifiés qui accompagnent Alex. Venez, y'a pas de danger.

— Ils restent avec moi, déclare leur grand frère en les retenant par l'épaule. Écoutez, je sais que je risque de passer pour un fou, mais y'a quelque chose de dangereux qui nous suit. Ça a tué Denis Letourneau pis un dénommé Stan. Son chum Danny est allé chercher des *guns* à l'entrep...

Le corps du jeune détenu se raidit et s'effondre, alors que les dards qui viennent de se loger au bas de son dos lui envoient une décharge électrique. Dès qu'il touche le sol, un des gardiens lui passe les menottes, tandis qu'un autre s'occupe d'éloigner Geneviève et Nicolas.

— Stan et Danny sont même pas en service aujourd'hui, le *smatt*. Bel essai. Gougeon, Thibeault, prenez les *kids*. Allez vous asseoir avec, pis apportez-leur un chocolat chaud. Je m'occupe du détenu, annonce-t-il en agrippant Alex par le collet pour le remettre debout.

Désorienté par la charge électrique que l'on vient de lui administrer, Alex met un certain temps pour se désemprouiller l'esprit. Il comprend finalement qu'il a atteint le hall d'entrée, qui semble avoir été converti en refuge improvisé pour une partie du personnel, des détenus et même des visiteurs. Au fond, deux gardiens s'emploient sans succès à faire fondre l'épaisse couche de glace qui emprisonne les portes du centre à l'aide de chalumeaux. Deux autres font de même avec les fenêtres et obtiennent un résultat identique. Les jurons fusent de toute part. Sur les bancs de la salle d'attente poireautent nerveusement une poignée de civils que différents membres du personnel tentent de rassurer du mieux qu'ils peuvent. À droite complètement, Alex aperçoit le comptoir de l'accueil ceinturé d'une haute baie vitrée, à l'intérieur duquel on a enfermé tous les détenus – une dizaine au total – sur lesquels on a réussi à mettre le grappin au cours de l'étrange panne qui, curieusement, n'affecte que les communications et non l'électricité.

— On va te mettre dans le panier à crabes avec les autres comiques. Je sais pas encore ce que vous manigancez, ni comment vous avez réussi à

geler tout le système radio, mais on va finir par trouver. Quand ça sera fait, je vous jure que vous allez en baver, bande de p'tits mangeux d'm...

— Pis moi, je sais pas c'est quoi ton nom, mais j'ai hâte de voir ta grosse face de colon quand tu vas réaliser à quel point tout l'monde ici est dans marde pis que t'as ignoré ma mise en garde. On a rien à voir là-dedans, clame Alex en désignant le groupe de codétenus. Mais on va tous crever si tu nous gardes enfermés ici.

— Tu risques de crever avant tout le monde si t'arrêtes pas de me casser le cul avec tes histoires à dormir deb...

— C'est beau, Vachon. J'vais prendre la relève, l'interrompt une voix féminine et autoritaire.

Vachon reconnaît la voix qui s'adresse à lui et serre les dents.

— Tout est sous contrôle, Melançon, l'assure-t-il. J'allais juste enfermer le p'tit con avec les autres déchets.

— J'ai dit que je prenais la relève ; je demandais pas ta permission. Va-tu falloir que je fasse appel aux grades ?

Les muscles de la mâchoire de Vachon se crispent derrière un sourire artificiel et assumé. Avec la paume de sa main, il heurte le jeune entre les omoplates et le force à tituber vers sa supérieure.

— Asteure, rends-toi utile et trouve une façon de venir à bout des portes.

— Oui, madame.

Il accompagne sa réponse d'une révérence excessive et prend congé. Christine s'apprête à parler, mais Alex ne lui en laisse pas l'occasion.

— Écoute-moi, Melançon. Faut qu'on rassemble tout l'monde pis qu'on sacre notre camp. Tu comprends ? Si tu m'aides pas, va falloir me mettre une balle dans tête pour m'empêcher de partir d'icitte avec mon frère pis ma sœur. Si la *chose* débarque, on crève tous.

L'intensité de son regard convainc l'agente correctionnelle de son sérieux. Malgré tout, elle est incapable de retenir cette question :

— Quelle *chose* ?

Un tapage incroyable les force à tourner la tête vers la pièce qu'Alex a contournée à son arrivée, là d'où sont projetés les restes de la porte que l'on vient d'anéantir. Puis, un bruit de vitrine fracassée. Un vent d'hystérie se soulève, chargé de cris d'effolement. Avant que quiconque ne prenne conscience de ce qui se passe, la sinistre créature fait une mortelle irruption dans la salle. À deux mains, elle tient au-dessus de sa tête une secrétaire du centre correctionnel par la taille. Avec une force inouïe, elle projette la pauvre femme au plancher, dont le derrière du crâne encaisse le choc et s'ouvre comme une noix, éclaboussant et répandant son contenu visqueux sur une périphérie de plusieurs mètres.

L'horreur et la stupéfaction alourdissent la mâchoire de Christine, qui s'ouvre malgré elle. Alex lui répond :

— Cette *chose-là*.

Chapitre 8

La panique se propage dans l'accueil à une vitesse ahurissante. Des hurlements de terreur se succèdent et s'entremêlent, alors que les corps mutilés commencent à voler. Les civils, qui jusque-là s'ennuyaient à mourir sur leurs sièges, se ruent en une seule masse sur les portes gelées donnant accès au stationnement.

Pendant que la chose ouvre à deux mains l'abdomen du second gardien à la prendre en cible avec son pistolet Taser, Alex se dégage de l'emprise de Christine et se fraye un chemin parmi la cohue à la recherche de son frère et de sa sœur tout en criant leurs noms. Il se fait solidement bousculer à quelques reprises, mais il parvient à garder son équilibre malgré que ses poignets soient toujours menottés derrière son dos. Il ne met que peu de temps à localiser Geneviève et Nicolas au beau milieu de l'attroupement de visiteurs, leurs poings serrés frappant de toutes leurs forces contre l'une des fenêtres.

— Ça sert à rien de taper dans la fenêtre, y faut qu'on se pousse, leur ordonne-t-il.

Mais ses directives se perdent dans le tumulte, même en approchant son visage autant que possible des leurs. Le cadavre du gardien éventré vient alors s'écraser violemment dans la fenêtre, qu'il macule du peu de sang qu'il contient toujours. Le niveau d'affolement dans la salle décuple aussitôt.

Alex sent une main lui agripper l'épaule. Christine l'a rejoint. Elle parvient à intercepter Nicolas qui s'apprêtait à fuir dans la direction

opposée. Dès qu'il est maîtrisé, Geneviève cesse de marteler la vitre et remarque la présence de la gardienne aux côtés de son aîné.

— ALEX ! FAIS QUELQUE CHOSE ! SORS-NOUS D'ICI ! le conjure-t-elle, le visage rougi d'avoir trop crié.

— Faut se mettre à l'abri pour commencer, explique Alex d'un calme inébranlable. Par ici.

À toute vitesse, il dirige le groupe jusqu'au détecteur de métal, derrière lequel ils s'accroupissent.

— Détache mes menottes, Melançon. J'vais avoir besoin de mes deux mains si j'veux être capable de nous sortir de là.

— Ici, t'es un détenu, mon chum ; c'est moi qui est responsable de vous autres, argumente Christine en fouillant dans son trousseau.

— Tu connais mieux la place que moi, pis je connais plus la *chose* que toi. On va commencer par décrire d'ici pis on en reparlera quand on sera en lieu sûr.

Alex est rapidement libéré des bracelets métalliques. Christine et lui lèvent discrètement la tête et analysent la situation. À quatre ou cinq mètres d'eux, la créature abandonne les corps sans vie de ses récentes victimes et se dirige d'un pas lent vers une nouvelle proie potentielle.

Pétrifié par la peur, ses membres tremblant comme s'il souffrait d'hypothermie, l'agent correctionnel Guy Vachon regarde le monstre cornu s'approcher de lui en faisant tournoyer sa langue visqueuse hors de sa bouche. Ses pantalons s'imbibent et se tachent de l'urine relâchée par sa vessie.

— Vachon !

Christine se redresse pour lui venir en aide, toutefois Alex la retient et la ramène vers lui. Il remue la tête et la fixe avec apathie. Non seulement n'arriverait-elle pas à temps pour sauver son collègue, mais en se révélant, elle dévoilerait leur position au monstre. Sa nouvelle alliée lui fait signe qu'elle comprend.

Mais une surprise de taille les attend lorsqu'au second coup d'œil, ils constatent que la terrifiante créature contourne Vachon sans lui prêter la moindre attention et continue plutôt son chemin en direction de l'habitable vitré de l'accueil, là où tous les jeunes délinquants retrouvés durant la panne ont été confinés. Personne, depuis l'apparition bouleversante de la chose, n'a cru bon de déverrouiller la porte du bureau à cloison pour leur permettre de fuir.

Personne...

Jusqu'à ce que le monstre n'arrache celle-ci à ses gonds, avec la seule force de ses bras.

À l'intérieur du cubicule, l'hystérie qui règne force les adolescents devenus déments à se hisser au sommet de la masse humaine qu'ils forment, au fur et à mesure que les plus hargneux piétinent ceux qui sont trop sous le choc pour se mouvoir. L'espace est restreint, mais les griffes du monstre n'ont pas besoin d'un élan prononcé pour accomplir leur besogne. L'intérieur des baies vitrées se retrouve rapidement peinturé de giclées de sang et de lambeaux de chair.

— C'est le temps, souffle Alex avant de se faufiler entre les deux longs panneaux du détecteur.

Une fois de l'autre côté, toujours sur ses genoux, il encourage Geneviève à le suivre à l'aide de rapides mouvements du bras. Beaucoup moins téméraire que lui et toujours en état de panique, sa jeune sœur lui emboîte le pas avec hésitation. Elle s'arrête même à mi-chemin pour fondre en larmes, avant de finalement reprendre sur elle grâce aux encouragements d'Alex. À sa suite, Nicolas connaît un parcours similaire, sans toutefois s'immobiliser. Vient alors le tour de Christine, dont la principale préoccupation pour l'instant est d'aller rejoindre Vachon et de l'amener de force avec eux.

C'est peut-être un trou d'cul, mais c'est quand même un collèg...

Ses poumons cessent subitement d'inspirer dès l'instant où l'alarme du détecteur de métal s'active. Elle se rappelle alors que la curieuse panne n'a affecté que les communications, et que tout le matériel électrique fonctionne toujours. Ce ne sont certes pas les objets métalliques sur elle qui manquent.

— *Fuck ! FUCK !*

Loin d'être aussi bruyante que l'alarme d'urgence de la place, celle du détecteur arrive à peine à s'élever au-dessus de l'agitation qui règne dans la pièce. Pourtant, le son qu'elle émet semble se frayer un chemin jusqu'aux oreilles de la bête, qui émerge aussitôt du bureau à cloison, ses yeux enflammés sondant la pièce à la recherche du fuyard.

Dès qu'elle a traversé, Christine remarque deux choses : premièrement, Alex ne l'a pas attendue et a presque déjà atteint le fond de la salle. Deuxièmement, le monstre, plutôt que de se lancer à la poursuite des trois adolescents, les suit du regard avec attention. Comme s'il mémorisait leur apparence ainsi que le chemin qu'ils s'apprêtent à emprunter. Sans doute pour les traquer à nouveau une fois qu'il aura massacré tous ceux encore en vie dans la salle.

Pas question que je reste ici pour m'en assurer..., songe Christine.

La gardienne se lance immédiatement sur les traces d'Alex. Pendant qu'elle traverse la seconde moitié de la salle, elle sent le regard de la chose posé sur sa personne. Elle devine qu'elle est en train de lui aménager un petit espace personnel dans l'un des tiroirs de sa mémoire.

Alex n'est plus qu'à quelques enjambées du couloir que sa famille a emprunté plus tôt à leur arrivée, juste après leur fouille. C'est alors qu'il entend une voix familière l'interpeller. Celle de sa mère.

— ALEX !

Alex freine sa course. Il aperçoit Carole dans le cadrage de la porte par où il est entré plus tôt, juste avant de se faire maîtriser. Jacques est avec elle, tout comme Bolduc et la directrice.

— MAMAN ! s'écrient Nicolas et Geneviève.

Cependant, pour Alex, le désir de survivre est beaucoup plus grand que celui d'aller enlacer ses parents. Il détale à nouveau et doit cette fois user d'un peu plus de fermeté pour forcer Geneviève et Nicolas à les suivre.

— *Come on*, on a pas le temps.

D'où ils se situent, les quatre nouveaux arrivants sont aux premières loges pour assister au carnage qui se déroule dans la salle d'accueil. Ils n'ont besoin d'aucun argument pour emboîter le pas à Alex.

— Pourquoi vous avez pas sacré votre camp ? s'énerve Bolduc, à l'arrière du peloton. Vous étiez rendus à la sortie !

— Gros couillon, tu penses vraiment que c'est pas la première chose qu'on a essayé de faire ? Les portes sont gelées. Toutes les fenêtres aussi. La *chose* nous a enfermés ici.

Bolduc ne répond rien. Alex comprend que durant leur détour, ses parents et lui ont dû se frapper le nez contre quelques-unes de ces portes coincées dans la glace.

— On fait quoi, d'abord ? demande Christine. On tourne en rond comme des souris dans un labyrinthe sans sortie jusqu'à tant qu'on se fasse dépecer ?

— Ça, c'est son plan à *lui*, rétorque Alex. Les balles de fusil font juste le ralentir ; le jouet à cinq volts pis le bâton de Popsicle de Bolduc vont nous servir à *fuck all*. Faut trouver une façon de se pousser d'ici. C'est notre seule chance.

— Pis comment t'espères qu'on sorte d'ici sans passer par une porte ou une fenêtre ? demande Bolduc. J'ai pu de poudre de cheminette sur moi !

— Y'a deux mois de ça, Mélissa Francoeur s'est évadée d'ici en grimpant sur le toit pis en utilisant des draps noués pour redescendre. D'après c'qu'on a entendu, elle aurait réussi sans jamais franchir la porte qui mène en haut, pis qui est gardée en permanence. Soit elle a creusé, soit elle a trouvé une autre façon. Personne n'a jamais su.

— On a jamais trouvé par où elle est passée, confirme Christine. Tu penses que la chose a gelé les portes pis les fenêtres, mais qu'elle connaîtrait peut-être pas l'existence de ce passage ? Ouin... Ça vaudrait la peine d'essayer !

— Dans ce cas-là, le mieux serait de passer par l'aile des filles, précise Bolduc. Ça va être beaucoup plus facile d'accéder au toit, pis on va pouvoir ramasser des draps en passant devant les cellules.

Christine approuve.

Durant les secondes qui suivent, alors que personne ne parle, Bolduc détecte des bruits de pas derrière eux. Un rapide coup d'œil lui confirme que, contre toute attente, deux jeunes filles ont réussi à fuir le massacre de l'accueil et à les rattraper.

À l'avant du groupe, Christine est parvenue à rejoindre Alex et même à passer devant lui.

— C'est par ici, annonce-t-elle aux autres en prenant à gauche.

Jacques et Carole reconnaissent le couloir qu'a emprunté le dénommé Jocelyn pour aller voir sa fille, plus tôt dans la journée, à leur arrivée au centre.

Au grand soulagement de tous, les portes électromagnétiques qu'ils croisent en chemin cèdent à la carte d'accès de Christine et s'ouvrent. Durant leur progression, l'agente correctionnelle remarque la présence de glace sur la totalité des autres portes devant lesquelles tous passent sans s'arrêter. Comme si on avait tracé pour eux ce trajet d'avance. Réflexion qu'elle préfère garder pour elle pour le moment.

— C'est là, juste au fond !

Christine leur pointe une porte massive. Alex, qui met les pieds dans cette partie du centre pour la première fois, constate qu'il s'agit d'un modèle identique à celui donnant accès aux cellules des garçons.

De l'autre côté de l'épais vitrail, des visages s'illuminent et s'animent dès l'instant où ils aperçoivent le groupe s'approcher. Des coups sourds

dans la porte retentissent et des voix étouffées s'élèvent. Les têtes agglutinées dans la vitre empêchent de recenser le nombre de personnes – de toute évidence coincées – se trouvant de l'autre côté.

— On dirait que notre gang va encore s'agrandir, commente Christine en introduisant sa carte magnétique dans le lecteur.

La lumière verte s'allume, mais la porte refuse de bouger.

— On dirait que non, finalement.

— Ta gueule, Bolduc ! Rends-toi donc utile, pour faire changement ! Aide-moi à pousser la porte !

— Elle bougera pas plus que les autres, Melançon, même si on était cinquante à pousser dessus, s'interpose Alex. Ça serait gaspiller du temps qu'on pourrait utiliser pour trouver un autre chemin. J'ai pas le goût d'me retrouver dans un cul-d'sac quand le Bonhomme Sept Heures va nous arriver dans le dos.

— OK, pis on fait ça comment ? Les portes qu'on a croisées en chemin sont toutes gelées comme elle.

Alex retrousse subtilement le coin de ses lèvres.

— Pas toutes, non.

Avant que Christine n'ait le temps de répondre, Alex revient sur ses pas et oblige le reste du groupe à le suivre. Craignant de se retrouver face au monstre qui les poursuit, tous hésitent d'abord, mais finissent par obtempérer. Leur inquiétude n'est que de courte durée, puisqu'il ne leur faut courir qu'une dizaine de secondes pour atteindre leur objectif. Le jeune détenu s'arrête et leur désigne la porte en question.

— C'est un local d'entretien, crétin ! fulmine madame St-Laurent. Ça mène nulle part !

— J'va t'en faire, moi, des « crétin », s'énervé Jacques en approchant son gros visage barbu de celui de la directrice.

La tension monte d'un cran, mais Julie ne se laisse pas si facilement intimider.

— C'est hors de question que je meure parce que votre fils cherche à attirer l'attention !

— De toute façon, la porte est gelée aussi, remarque Christine.

— Peut-être..., répond Alex en agrippant la poignée qu'il fait ensuite tourner.

Une faible poussée suffit à ouvrir entièrement la porte.

— Ou, peut-être pas.

Derrière Alex, tout le monde écarquille les yeux, stupéfait.

— Attends... mais...

— Quoi ? Que... Comment t'as fait pour l'ouvrir ?

Mais Alex n'écoute ni Christine ni son beau-père, préférant s'attarder à ce que recèle la fameuse pièce, qu'il se hâte de détailler dès qu'il en allume les néons.

Plus spacieuse qu'un placard à balais conventionnel, elle renferme deux étagères, appuyées contre le mur du fond et de gauche. Toutes deux contiennent une dizaine de bouteilles de produits nettoyants, des torchons, des rouleaux de papier à main, des tampons à récurer et plusieurs boîtes de carton. Malgré la quantité d'articles d'entretien ménager, deux items parmi le lot retiennent particulièrement son attention.

Le premier est évident pour tous.

— Mais veux-tu ben m'dire c'qui s'passe ici ? s'interroge Jacques en s'approchant, incrédule, de l'échelle dressée au beau milieu de la pièce, juste en dessous d'un trou grossièrement découpé au plafond, entre les deux rangées de néons.

— Je me pose la même question, répond la directrice, les yeux posés sur la sombre ouverture.

— Et ça débouche où ça, au juste ? demande Carole, en retrait avec ses deux plus jeunes, à l'intérieur du cadrage.

Christine et Julie réfléchissent. Elles tentent de visualiser l'étage supérieur.

— Dans une petite aire de détente, je crois, estime la directrice. Ou peut-être dans une salle de bain privée, tout près.

— Quand même ben ça mènerait dans le trou d’cul d’un mammoth, n’importe où va être mieux qu’ici, affirme Jacques. J’veais quand même monter le premier pour m’assurer que c’est *safe* en haut. Tenez-vous prêts.

Pendant que son beau-père gravit les marches et que le reste du groupe se rapproche de l’échelle, Alex porte son attention au second objet qu’il juge inusité : une serpillère dont la tête en mousse jaune semble gorgée de liquide. L’instrument est appuyé contre le mur, près de la porte. Or, le seau à roulettes se trouve littéralement à l’opposé, dans l’autre coin de la pièce.

Discrètement, Alex se penche et presse l’éponge.

De l’eau. De l’eau glacée..., devine-t-il.

Une curieuse idée se met alors à germer dans son esprit. Toujours accroupi, il passe ses doigts sous la porte du local. Il remarque immédiatement qu’une lanière spongieuse s’étirant sur toute sa largeur y a été collée. Cette dernière est également imbibée d’eau glacée.

Lentement, les pièces d’un bien étrange casse-tête s’emboîtent.

— Tout est beau en haut, vous pouvez monter, peut-on entendre en provenance de l’ouverture dans le plafond.

— Très bien, j’y vais, déclare la directrice en s’avançant d’un pas.

Un bras tendu à la hauteur de sa poitrine freine aussitôt ses ardeurs.

— Les enfants passent en premier, décrète Christine sur un ton qui ne laisse place à aucune argumentation.

Madame St-Laurent tente alors de dissimuler la grimace de mécontentement qui lui plisse le visage derrière un sourire forcé. De plus en plus, l’urgence de survivre se fait sentir.

— Mais évidemment, siffle-t-elle en leur cédant sa place.

Carole, elle, s’assure de stabiliser l’échelle à l’aide de ses mains, tandis que ses progénitures grimpent. Une fois que ces dernières ont rejoint

Jacques, la mère passe à son tour devant madame St-Laurent, sans même daigner la regarder.

— Je vous en prie, allez-y, sile la directrice sans desserrer la mâchoire.

— Vous deux ! Montez ! ordonne Christine aux deux jeunes filles.

Ce n'est qu'une fois Bolduc monté que Christine désigne Julie pour être la suivante. Cette dernière ne se fait d'ailleurs pas prier pour s'exécuter.

Elle pose un pied sur la première marche.

Sur la seconde.

Puis, sur la troisième.

Non loin, un bruit de clochettes se met à résonner.

Cette fois encore, l'horrible carillon parvient à les pétrifier de frayeur. L'esprit aiguisé malgré tout, Alex a le réflexe de refermer la porte, rapidement et en silence. Le détenu, la gardienne et la directrice s'échangent une série de regards au fond desquels luit autant d'effroi que d'incertitude.

Le monstre a-t-il vu la porte se refermer ?

Était-il déjà dans le couloir à ce moment ?

Les a-t-il entendus discuter entre eux ?

Impossible de savoir pour l'instant.

Les secondes passent et le carillon de clochettes gagne en clarté. La chose se rapproche. Malgré tout, le trio, toujours coincé dans le local, demeure pétrifié. Leurs poumons refusent d'expulser ou d'inspirer ne serait-ce que la plus infime quantité d'air. Jacques et tous les autres l'ont certainement entendu eux aussi, puisqu'aucun son, aucune parole ne se fait entendre en provenance de l'ouverture dans le plafond. Graduellement, d'autres bruits se mêlent aux sonnaillies. L'un de ces bruits provient d'un lourd sabot, l'autre d'un immense pied dont les griffes pointues égratignent le béton à chaque nouveau pas.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

À mi-chemin dans l'échelle, Julie St-Laurent lutte contre l'envie irrépressible de gravir les quelques marches qui la séparent d'un salut provisoire. Après tout, le bruit qu'engendrerait son geste ne condamnerait qu'un meurtrier et une employée effrontée. Sa vie à elle, juge-t-elle, vaut bien les leurs...

St-Laurent sent l'échelle vibrer légèrement. À ses pieds, elle aperçoit Christine, les doigts enroulés autour des montants. L'expression sur son visage ne laisse aucun doute : elle a deviné les intentions de la directrice. Et au moindre geste suspect de la part de sa patronne, elle n'hésitera visiblement pas à faire basculer l'échelle et son occupante.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

Le monstre n'est plus qu'à quelques pas d'eux. De menaçants grognements se mêlent aux bruits de pas. Le cœur de Julie tambourine si fort qu'elle est convaincue que le son émis par les battements pourrait suffire à trahir sa présence.

Les pas cessent.

La chose s'est arrêtée tout juste de l'autre côté de la porte. Alex en est persuadé. Tend-elle l'oreille ? Renifle-t-elle l'air à la recherche d'une odeur qui lui révélerait l'emplacement de ses proies ? Impossible à dire.

Pour Alex, l'unique source de réconfort est de savoir que si la chose pénètre dans la pièce, son frère et sa sœur se trouvent momentanément à l'abri.

BOOM !

Quelque chose de lourd vient de heurter le sol.

Le poids au bout de la chaîne, devine-t-il.

Le tintement qui s'ensuit confirme sa réflexion.

Si y défonce la porte, y m'défonce moi avec...

Le pouls d'Alex accélère légèrement. Une mort imminente lui apparaît désormais inévitable. Résigné, il ferme doucement les yeux. À ce moment

précis, tandis que le talon gauche de St-Laurent commence à se soulever, les pas reprennent de plus belle et le tintement de la chaîne s'éloigne.

La créature continue son chemin.

Libérées du poids d'une angoisse inimaginable, Christine et sa patronne ont l'impression qu'elles vont éclater en sanglots d'une seconde à l'autre.

• • •

— Marie, veux-tu ben décoller ta face de la fenêtre pis venir nous aider à trouver une façon de sortir d'ici ! Ils sont partis pis ils reviendront pas !

— Calme-toi, ma chouette. Elle est angoissée, elle aussi. Étant donné la situation, je pense que c'est tout à fait normal.

Jocelyn tire sa fille vers lui et l'enlace affectueusement. Après un long respir, celle-ci appuie le côté de sa tête contre la poitrine de son père. L'espace de quelques secondes, elle se permet de relaxer.

— La directrice était avec eux, explique Marie. Y'avait deux gardiens, aussi. C'est sûr qu'ils vont pas nous abandonner ici. Ils ont ben vu qu'on était là !

— C'est Anik qui a raison ; ça sert à rien de rester la face collée dans la fenêtre, tranche une troisième détenue, beaucoup plus grande que les deux autres. Faut qu'on se serre les coudes et qu'on trouve une façon de sortir d'ici. T'as juste à le dire si tu préfères rester assise sur ton gros cul pis rien faire.

Le visage de Marie s'empourpre de colère.

— Regarde qui qui parle ! Noémie la cr...

Un objet noir et tranchant fracasse la fenêtre de la porte et transperce le crâne de Marie. La longue griffe lui saille d'une orbite, crevant au passage l'œil qui s'y abritait. La jeune fille convulse. Sa mâchoire tremble et sa gorge se contracte. Les cris que la pauvre cherche à pousser ne se manifestent que sous la forme de vulgaires raclements. Mais pour tous ceux

présents, tous ceux témoins de la scène, crier ne pose pas le moindre problème. Rapidement, la salle de visites est frappée de plein fouet par une vague d'affolement.

Vague qui prend la forme d'une tempête, lorsque quatre nouvelles griffes perforent la porte et se mettent à en trancher le métal. Peu importe à quoi elles appartiennent, cette chose vient pour eux.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Positionné près de l'ouverture, Jacques porte systématiquement assistance à chaque personne qui grimpe le rejoindre, à l'exception d'Alex, qui se dégage et repousse son beau-père dès qu'il le reconnaît.

Malgré la noirceur absolue qui règne à l'intérieur de la pièce où ils aboutissent, l'acoustique et l'odeur distincte des pastilles de savons ne laissent place à aucune ambiguïté quant à leur emplacement, soit une salle de bain.

— J'ai cherché l'interrupteur partout, je l'ai pas trouvé, explique le mari de Carole une fois tout le monde réuni.

— C'qui est une bonne chose si on veut pas se faire repérer, gros innocent.

— C'est normal, nos salles de bain sont toutes munies de détecteurs de mouvements, explique la directrice. Ils auraient dû se déclencher à notre arrivée, d'ailleurs.

— *Fuck* vos interrupteurs pis *fuck* vos détecteurs de mouvements ! J'ai entendu les hurlements des pauvres filles que cette chose-là a commencé à massacrer, se fâche Christine, la dernière à être montée dans l'échelle. Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir si on peut sortir de cette pièce-ci ou si on est coincés ! Bolduc, t'es là depuis combien de temps ? Pourquoi t'as pas encore sorti ta maudite *flashlight* ?

Bolduc ne répond rien, mais on peut aussitôt entendre l'un des boutons-poussoirs de sa ceinture se détacher. Presque simultanément, sa lampe-torche et celle de Christine s'allument. Un balayage sommaire des alentours

ne leur révèle rien d'inhabituel, hormis quelques outils qui reposent près du trou.

— On a creusé à partir d'ici, ne peut s'empêcher d'exposer Jacques, malgré l'évidence de la chose.

— La porte est juste là, indique madame St-Laurent en pointant droit devant elle.

Christine acquiesce.

— Bolduc, tu restes avec les civils. J'vais aller voir.

— Pis depuis quand c'est toi qui es en charge, au juste ? Je suis pas mal plus anci...

— Ferme ta gueule pis reste avec le groupe, un point c'est tout.

Bolduc obtempère. Malgré les quelques grommellements qu'il pousse en guise de protestation, le gardien est secrètement soulagé de ne pas avoir à s'aventurer seul vers il ne sait quel danger.

Y'a rien qui nous dit qu'y'a pas d'autres saloperies du genre qui patrouillent dans la place, raisonne-t-il.

Tous retiennent leur souffle pendant que Christine s'avance jusqu'à la porte. Seul le regard d'Alex alterne entre elle et l'ouverture dans le plancher afin de s'assurer que rien n'en sorte pour le surprendre.

Malgré sa stature plutôt costarde, Christine arrive à se déplacer sans faire de bruit. Une fois devant la porte, elle en éclaire la poignée d'une main, puis lentement, l'agrippe de l'autre. Elle tire.

Cette fois encore, la chance leur sourit.

Doucement, Christine ramène le ballant vers elle. De l'autre côté, un corridor en apparence désert.

— C'est bon, ça a l'air dégagé, annonce-t-elle.

Rassurés par les paroles de la gardienne, tous la rejoignent en silence.

— À partir d'ici, le plus facile serait de pren...

— Le plus facile serait de prendre à droite, déclare Bolduc en enterrant la voix de sa collègue.

Ce geste déplacé lui attire un froncement de sourcils qui passe inaperçu dans la noirceur. Une noirceur qui, à leur plus grand découragement, s'étend bien au-delà de la salle de bain où ils ont atterri.

— L'électricité a fini par lâcher ? demande Jacques, tandis qu'ils quittent la pièce en file indienne.

— Soit c'est une panne, soit quelque chose a été endommagé pis a plongé une partie du centre dans le noir.

— *Quelque chose* ? répète Jacques.

— Je suis gardienne de sécurité, pas électricienne, se défend Christine.

— Parlez donc moins fort, leur suggère Bolduc.

La gardienne et le père de famille prennent conscience de leurs agissements et adhèrent à la suggestion.

— C'est quoi vos noms, mes chéries ? finit par demander Carole aux deux survivantes – deux civiles – qui se sont récemment greffées à eux, elles qui n'ont toujours pas prononcé le moindre mot depuis leur arrivée.

Toujours effarouchées, tremblantes, leurs corps et leurs visages barbouillés du sang d'une multitude de victimes, les filles mettent un certain temps à se délier la langue.

— Mylène, répond la petite aux cheveux courts et châains.

— Ja... Janie, articule avec difficulté la blonde aux larges lunettes qui l'accompagne.

Le premier réflexe de Carole est de leur demander où se trouvent leurs parents, elles qui doivent toutes deux avoir l'âge de sa propre fille, mais elle n'en fait rien. Étant donné l'état dans lequel elles se trouvent, il y a fort à parier qu'une partie du sang dont elles sont recouvertes appartienne à des membres de leur famille.

— On va réussir à se sortir d'ici, mes chouettes. Vous allez voir.

Ni l'une ni l'autre ne répond ou ne réagit. Impossible pour Carole de savoir si elle est parvenue à les reconforter un tant soit peu.

— M'man, j'ai pas trop envie d'aller sur le toit, moi, maugrée Nicolas.

— Je sais, mais on n’a pas le choix, mon chéri. Tous les accès en bas sont bloqués...

Leur conversation est brusquement interrompue, alors qu’un bruit assourdissant les fait sursauter. Sous leurs pieds, tous peuvent sentir le sol trembler. On aurait dit un éboulement.

— Tabarn...

— Bonté divine !

— Attention, tout l’univers !

Les secousses cessent et le calme revient, à l’exception de Nicolas, Geneviève, Mylène et Janie, qui continuent de s’égosiller de frayeur. Il faut d’ailleurs un certain temps aux autres pour s’apercevoir que des cris lointains se mêlent à ceux des jeunes de leur groupe. Des cris bien plus effrayants que les leurs.

— Ça vient de par là, déduit Christine en pointant le faisceau de sa lampe-torche dans la direction qu’elle croit être la bonne.

Sans surprise, elle fonce sans attendre vers la source d’agitation.

— Christine !

Bolduc se lance à sa suite, imité par Alex. Jacques donne l’impression qu’il va les suivre, mais ne peut finalement se résigner à laisser sa femme et ses enfants derrière. Il les incite toutefois à ne pas demeurer immobiles en pleine noirceur.

— Faut les suivre, clame-t-il. Ils ont les seules *flashlights*. Pis y’a l’air d’avoir du monde en détresse, on peut peut-être les aider !

Carole hésite, peu encline à exposer ses enfants à un quelconque danger. Cependant, se déplacer en groupe avec une source de lumière lui semble plus raisonnable que de demeurer seule dans le noir. Elle cède donc et entraîne avec elle les quatre jeunes.

Christine n’a pas une longue distance à parcourir avant de localiser la source du tremblement ainsi que des cris qui perdurent depuis. En fait, elle doit freiner brusquement pour ne pas dégringoler tout au fond de l’immense

trou récemment formé dans le plancher, peu après un virage à gauche à un nouveau carrefour.

— *Oh, shit !* laisse échapper la gardienne, son corps ballottant comme un *Punch-Me-Clown* au-dessus du vide.

Déjà, par le trou béant, elle aperçoit les corps éventrés de deux inconnues, gisant sur le plancher de l'étage inférieur, parmi les débris. Leurs yeux sont demeurés grand ouverts. Leurs regards, figés dans le temps. La dernière étincelle de vie s'est éteinte depuis un moment, mais la souffrance subie durant leurs derniers instants sur Terre, elle, y demeure bien imprégnée.

— Attention ! lance-t-elle à Alex et à Bolduc dès qu'ils approchent.

Elle tend les bras pour les empêcher de tomber, mais heureusement, tous deux arrivent à une vitesse beaucoup plus modérée qu'elle.

— Seigneur Jésus..., lâche le gardien, alors que ses oreilles sont aux premières loges pour accueillir les hurlements de panique et de douleur qui s'échappent de l'ancre à ses pieds.

Même si l'ouverture est bien insuffisante pour leur permettre de tout voir ce qui se déroule à l'étage d'en dessous, ils arrivent tout de même à apercevoir quelques pauvres âmes s'enfuir dans toutes les directions, hystériques. Vient alors se planter sous l'ouverture une jeune fille, dont les paumes appliquent contre ses oreilles autant de pression que possible afin de s'épargner les épouvantables craquements d'os qui voyagent dans la pièce où elle se trouve.

— Mais qu'est-ce qui s passe ici ? cherche à savoir Bolduc.

— Êtes-vous cinglés à ce point ? ! fulmine madame St-Laurent tout juste derrière lui. Cette chose est littéralement en dessous de nous ! On doit s'en éloigner autant que possible, pas se jeter dans sa gueule !

— Y'a des gens qui ont besoin d'aide, proteste Christine. On peut pas...

— C'est *nous*, les gens qui ont besoin d'aide, espèce de cruche ! rage la directrice. On doit maintenant partir avant d'être vus !

À travers la cacophonie qui fait rage, une voix parvient jusqu'à eux.

— À l'aide ! Aidez-nous, on est juste ici, en bas !

Les têtes s'abaissent à nouveau. Parmi les cadavres démembrés, la jeune fille qui se bouchait les oreilles voilà dix secondes à peine s'adresse à présent à eux. Alex reconnaît Anik, qu'il fréquente secrètement depuis son incarcération. Un homme plus âgé se trouve maintenant à ses côtés.

— Sauvez ma fille ! Je vous en prie ! les implore-t-il dès qu'il les voit à son tour.

C'est au tour de Jacques de reconnaître Jocelyn, avec qui il s'est brièvement entretenu à son arrivée. Mais le père d'Anik est bien trop affolé pour reconnaître qui que ce soit.

Malgré une vilaine entaille à la cuisse, l'homme trouve la force d'empoigner sa fille par la taille et de la soulever vers les bras déjà tendus de Christine, d'Alex et de Jacques.

— Dépêchez-vous, les supplie Jocelyn, les bras tremblants et les yeux larmoyants. Vite ! Il se dirige par ici !

— Papa ! PAPA !

Jocelyn relâche son emprise et permet à sa fille d'être rapidement hissée en sécurité. Le temps d'un battement de cœur, l'enfer qui règne autour du père cesse d'exister. Voir sa fille saine et sauve réussit même à lui arracher un sourire. Dès l'instant où Anik se trouve avec eux, Alex l'éloigne du trou.

— Envoie, Jocelyn ! À toi, vas-y, lance Jacques en lui tendant la main à son tour.

— PAPA !

Jocelyn déglutit et lève faiblement les bras. Les doigts des deux hommes s'effleurent.

— On peut plus rien pour lui ! On sacre notre camp !

— Bolduc a raison, clame madame St-Laurent. On doit partir.

— On peut pas l'abandonner de même, proteste Christine.

— Faut que tu sautes ! s'écrie Jacques. On y arrivera pas sinon !

Jocelyn grimace de douleur, mais ses bras demeurent dressés. Puis, les lourds pas de la chose se font entendre.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

— On peut rien faire pour lui, réitère Bolduc.

— Tasse-toi, grosse loque humaine, lance Alex en bousculant le gardien tandis qu’il retourne vers le trou. C’est toi la vraie cause perdue...

— Alex ! Alex !

Mais Alex ignore les cris de sa mère.

— Ramassis d’lopettes, grogne-t-il en se jetant dans le trou.

— ALEX ! s’écrient ses deux parents, horrifiés.

Dès qu’il touche le sol, le jeune détenu ne prend même pas le temps de sonder les alentours. Il se penche, passe sa tête entre les jambes de Jocelyn et, dans un effort incroyable, se redresse.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

Les mains de Jocelyn se lient à celles de Jacques, et le père de famille est hissé à son tour. Aussitôt qu’il sent le poids sur ses épaules s’amoinrir, Alex ne perd pas une seule seconde. Sans la moindre considération pour les défuntes à ses pieds, il écrase sa semelle contre la tête de l’une d’entre elles afin d’octroyer à son saut quelques centimètres supplémentaires qui lui permettent d’atteindre de justesse la main tendue de Christine. Au moment où les jambes de l’adolescent disparaissent dans l’ouverture, deux énormes mains balaient l’endroit où elles se trouvaient à l’instant et n’attrapent que du vent.

Un terrible grognement de mécontentement s’ensuit.

Anik se jette dans les bras de son père, qui se moque éperdument de la douleur que cette étreinte inespérée lui occasionne. Cette fois, personne n’a besoin de se faire prier pour déguerpir. Alex, qui préfère se tenir à l’arrière et protéger sa famille, consent à laisser Christine prendre la tête du groupe.

— On a encore un bout à faire avant d’arriver, déclare Bolduc. La bonne nouvelle, c’est que le monstre va devoir faire un pas pire détour si y veut nous rattraper.

— J’espère, répond Alex. On va avoir besoin de toute l’avance qu’on peut accumuler si on veut réussir à élabo... Arghhhhhh !

— Alex !

— ALEX !

Mais bien avant que ses parents ne puissent réagir, le corps de leur fils s’éloigne à toute vitesse, tandis qu’il se fait traîner par la chaîne qui s’est enroulée autour de ses chevilles.

Genou au sol, près de l’ouverture qu’elle a elle-même créée, la créature ramène sa plus récente cible vers elle, ses mains tirant successivement sur la chaîne dont elle vient d’utiliser l’extrémité sans poids.

Pendant ce temps, Alex se débat comme une truite fraîchement larguée au fond d’une chaloupe. Sa tentative de se désempêtrer est vaine, à la limite du risible. Tandis que son torse se frictionne contre le plancher et que ses bras se débattent, il aperçoit le morceau de papier chiffonné qu’il conserve toujours près de lui se glisser hors de sa poche. À la toute dernière seconde, il parvient à le récupérer du bout des doigts et à l’enfouir au creux de ses paumes. Dès que son corps s’immobilise, il replonge le papier au fond de sa poche, comme s’il lui accordait plus d’importance qu’à sa propre vie. Il sent ensuite son crâne être compressé par l’étau que forment les cinq doigts de la chose, qui lui enveloppent alors la tête. Avec une force inouïe, le monstre parvient à soulever Alex, jusqu’à ce que les pieds de ce dernier ballotent dans le vide.

— ALEX ! ALEX !

Partiellement éclairé par les faisceaux instables des lampes de poche des deux gardiens, Jacques décide de foncer.

— Oh, mon Dieu ! panique Carole, juste avant de couvrir sa bouche avec ses mains.

Pendant qu'il se lance au secours de son beau-fils, Jacques entend des pas le rattraper. Il songe immédiatement à Christine.

Or, il s'agit plutôt de Bolduc.

— ALEX ! ALEX ! J'ARRIVE ! continue de crier Jacques, qui utilise les grognements de la chose pour s'orienter dans le noir.

Une étrange lumière violacée apparaît alors, quelques mètres devant les deux hommes. Elle éclaire suffisamment pour leur permettre de détailler le monstre retenant Alex à bout de bras, presque un mètre au-dessus du sol. La lueur qui vient d'apparaître semble émaner directement de la main du monstre et s'infiltrer dans la tête de l'adolescent par ses yeux, sa bouche et ses oreilles. L'expression qu'affiche Alex est sans équivoque ; il souffre le martyre. Jacques et Bolduc ne sont plus qu'à quelques pas de lui, lorsqu'une puissante détonation se fait entendre et les cloue sur place. Il s'agit d'un coup de feu, Bolduc en est convaincu.

Un grognement bestial confirme que le gardien a vu juste et que le monstre a été touché.

— ATTRAPEZ LE JEUNE ! leur ordonne une voix dans le noir que Bolduc reconnaît.

— Danny ?

Le gardien en civil apparaît derrière le monstre. Il élève le bras et lui colle le canon de son fusil à pompe sur la nuque avant de faire tonner l'arme à nouveau. Les trois hommes présents sont alors témoins, l'espace d'un instant, d'un phénomène pour le moins insolite : à l'intérieur de la boîte crânienne explosée, ce qui reste du cerveau du monstre brille de la même lumière que celle qui s'infiltrer dans la tête d'Alex, avant de s'éteindre graduellement une fois le corps échoué sur le sol. Heureusement, Jacques est suffisamment rapide pour attraper in extremis son beau-fils durant sa chute.

— Fais-y sauter la face ! beugle Bolduc à l'intention de Danny pendant que ce dernier recharge son arme. Faut être certain qu'il se relève pas !

— Y va se relever pareil, lui répond son collègue. Y faire sauter la tête nous fait juste gagner un peu de temps. Faut économiser nos munitions. Tiens !

Danny lui présente le Glock 17 qu'il a d'accroché à la ceinture. Bolduc affiche un air incrédule tandis qu'il accepte l'arme. Son cerveau n'arrive pas à assimiler que la créature qui gît à ses pieds dans son propre jus de cervelle n'est en réalité pas morte.

— Envoye, Bolduc ! Arrête de glander !

Danny rejoint Jacques pour l'aider à transporter Alex. Avant d'en faire autant, Bolduc pose un dernier regard angoissé sur la chose, dont la langue démesurée et gluante frétille toujours à l'extérieur de sa bouche ouverte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'inquiète Carole, au moment où Jacques et Danny arrivent jusqu'à elle. Comment il va ?

— Dur à dire pour l'instant. Il respire et son cœur bat, mais il est inconscient. J'ai aucune idée de c'que c'te chose-là lui a fait.

— J'suis pas inconscient, laisse échapper Alex d'une voix faible. Juste sonné.

Peu de temps après que le groupe se soit remis en marche, Christine cède sa place de guide à Bolduc pour aller à la rencontre de Danny.

— Laisse-moi deviner : tu veux savoir si j'ai un autre jouet pour toi ? J pense que celui-là va te plaire...

Christine l'éclaire de sa lampe de poche, tandis qu'il fouille à l'intérieur du sac de toile sport qu'il garde accroché à l'épaule.

— Un 480 Ruger ? Bâtard, on a ça dans l'entrepôt ? s'exclame la gardienne en examinant le petit pistolet que l'on vient de lui offrir. Pis t'as quoi d'autre dans ton sac, Sport Billy ?

— J'ai tout un tas de « c'est pas de tes maudites affaires », la nargue Danny. Disons simplement que je suis prêt pour le pique-nique.

Pendant ce temps, devant eux, Alex semble retrouver rapidement ses moyens.

— C'est beau, tu peux m'lâcher. J'suis capable de marcher, clame-t-il à son beau-père qui le soutenait jusqu'ici.

Seulement, même s'il permet à Alex de se dégager, Jacques lui fait savoir sa façon de penser.

— Peux-tu, juste pendant deux minutes, arrêter de faire ton *tough*, pis te laisser aider ? Es-tu pressé à c'point-là d'aller te faire tuer ? T'es pas tombé en bas de ton tricycle, bonhomme ! Tu viens de t'faire lobotomiser par un yéti sur le *crystal meth* !

— C'est ma mère qui s'est clairement fait lobotomiser pour avoir accepté de se marier avec une graine comme toi. Sacre-moi la paix, j'ai pas besoin de ton aide.

Cette fois, Jacques capitule. Il n'ajoute rien. De toute façon, même s'il avait voulu ajouter quelque chose, son beau-fils s'est déjà éclipsé pour aller discuter avec Danny, qu'il ne croyait plus revoir en vie après leur séparation, plus tôt dans la soirée.

— Comme ça, t'es allé faire le plein ? J'aurais besoin que tu me fournisses un p'tit quelque chose.

— *Sorry*, Alex ! Je comprends que c'est une situation extrême, mais pas question que je mette une arme dans les mains d'un mineur.

— *Fuck* ton arme ; j'ai juste besoin d'une *flashlight*. Un modèle discret, de préférence.

Danny fronce les sourcils. Il ignore si Alex se paie sa tête.

— C'est bon, finit-il par dire. J pense que je vais pouvoir t'aider.

Alors que les deux agents pointent constamment le faisceau de leur lampe droit devant eux pour s'orienter, Alex promène plutôt le sien sur tout ce qui les entoure.

— Hey, regardez là-bas, jubile Bolduc. On dirait que l'électricité est revenue dans l'aile D !

Arrivés à un embranchement en « T », tous se tournent vers le corridor de gauche, là où, à une vingtaine de mètres d'eux, les lumières semblent

effectivement allumées. Soulagés par l'idée de ne plus avoir à progresser à l'aveuglette, ils s'y dirigent, gonflés d'un espoir auquel ils ne croyaient plus.

— Par ici, mon grand, lance Carole à son plus vieux, qui, lui, braque plutôt sa lampe à travers la noirceur qui voile le corridor de droite. C'est pas par là qu'on va.

Alex demeure muet, mais se plie aux directives de sa mère.

— M'man ! J'veux avoir un fusil, moi aussi ! réclame Nicolas, les yeux posés sur l'arme de Danny.

Embêtée, Carole se tourne vers Jacques.

— Ben... c'est vrai qu'on pourrait leur donner quelque chose pour se défendre, juge-t-elle. Peut-être pas un fusil, mais une arme quelconque.

— Oui, moi aussi, je veux un fus...

Une nouvelle détonation, cette fois causée par une violente explosion, leur brutalise les tympans. Des débris de plâtre et de béton fusent comme autant de météorites brûlantes et leur occasionnent plusieurs coupures aux mains et au visage. Le temps que prennent Carole et Jacques pour protéger leurs plus jeunes enfants, la poussière commence déjà à retomber. Tout est arrivé si vite.

— Est-ce que tout le monde est OK ? s'inquiète Danny en balayant de la main le nuage de fumée qui s'est formé autour de lui.

Des plaintes étouffées lui confirment que ce n'est pas le cas.

— Bolduc est blessé, s'énerve Christine en allant s'agenouiller près de son collègue, qui se tord de douleur au sol, les deux mains enroulées autour de son genou ensanglanté.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Jacques en les rejoignant.

Les deux gardiens sont rapidement encerclés par les autres membres du groupe, la plupart d'entre eux étant encore bien trop sous le choc pour s'avérer d'une aide quelconque.

— Je sais pas..., admet Christine en retirant sa chemise, dont elle utilise ensuite les manches pour créer un garrot qu'elle serre juste au bas de la cuisse du blessé. Bolduc marchait devant, pis... pis... ça a pété tout d'un coup ! Danny, éclaire-moi mieux que ça, j'vois rien !

— On peut rien faire ici, Chris, lui répond ce dernier. Jacques, pogne les pieds. On va le transporter jusqu'à l'aile D. Là, au moins, on va voir de quoi !

— C'est bon !

À peine les doigts de Jacques effleurent-ils les bottes à cap d'acier du gardien qu'une voix s'élève et s'oppose.

— Si la chose est revenue à elle, c'est clair qu'elle a entendu l'explosion pis qu'elle va se ramener par ici. C'est vrai qu'on va mieux voir avec d'la lumière, mais elle aussi, raisonne Alex.

— Et où voudrais-tu qu'on aille, au juste ? lui demande madame St-Laurent.

— Par là, répond Alex en pointant sa lampe de poche vers le corridor de droite. J'ai trouvé une autre porte qui s'ouvre.

— C'est inutile, y'a rien de ce côté qui pourrait no...

— Y'avait rien qui devait nous aider dans le placard à balais non plus. Pourtant, on a trouvé un passage qui nous a menés à l'étage d'au-dessus. Dans le pire des cas, y'aura rien pour vrai, mais au moins ça va nous faire un endroit où rester cachés, où soigner Bolduc, pis où ajuster notre plan de match.

Pendant un bref instant, personne ne bouge ni ne parle.

— Nico, Gen, v'nez avec moi. Les autres, vous pouvez ben tous crever là où vous êtes, quant à moi.

Cette déclaration ne surprend personne, choque encore moins. Excepté peut-être Jocelyn, qui ne connaît à peu près rien du jeune homme.

Une boule se forme au fond de la gorge de Carole, alors qu'elle sent ses enfants se faufiler hors de son emprise pour aller rejoindre leur grand frère.

Geste qui, ultimement, finit par être imité de tous.

— Ici, c'est les archives, explique la directrice en apercevant la porte que leur désigne Alex. La bonne nouvelle, c'est que la pièce est suffisamment spacieuse pour tous nous accueillir sans problème.

Mais Alex ne l'écoute que d'une oreille. Nourri par une curiosité qu'il peine à s'expliquer, l'adolescent tourne la poignée et pousse doucement la porte. À l'intérieur, une dizaine de chandelles brillent faiblement, certaines reposant sur la longue table à leur droite, d'autres éparpillées parmi les nombreuses étagères à leur gauche. Face à eux, confortablement installé dans un fauteuil beaucoup trop vaste pour provenir de cette pièce, un individu les fixe avec autant d'amusement que d'étonnement.

— *Well, well...* On dirait que ce labyrinthe renferme des souris plus malignes que d'autres !

Chapitre 10

— Karl ? ! Mais... qu'est-ce que tu fais ici ? lui demande sa patronne. Qu'est-ce que tout ça signifie ? Et depuis quand tu parles français ? !

— Moins fort, madame St-Laurent. Nous sommes *safe* ici, mais on devrait pas pousser notre *luck*, lui répond le concierge dans un français légèrement cassé.

Dans l'esprit de la directrice règne une incompréhension totale. Comment pourraient-ils être en sécurité ? D'ailleurs, Karl n'a répondu à aucune de ses questions.

— Entrez tous et refermez la porte. Oubliez pas de replacer la serviette dans la fente sous la porte pour pas qu'on puisse percevoir la lumière des chandelles à partir du couloir.

Pendant que Carole s'occupe de ce détail, Jacques observe le dénommé Karl en silence. Il ignore ce qui le déstabilise le plus : la présence de cet homme dans cette pièce, entouré de chandelles, de vivres et d'une bouteille de Johnnie Walker, ou bien son attitude beaucoup trop décontractée. Est-il seulement au courant des derniers événements ?

Y'a vraiment l'air trop bien préparé pour pas savoir..., déduit Jacques.

— Y'a un lit de fortune, juste ici, près de l'étagère. Vous pouvez déplacer le blessé dedans. J'ai aussi une trousse de premiers soins sur le bureau. *Sorry, pal*, c'est pas toi que mon piège était supposé pogner.

— *Ton* piège ? répète Christine, pendant qu'on se dépêche d'installer Bolduc dans la couchette.

— OK, mais... j'veux dire... Attendez un peu. Le piège, le lit, la trousse de premiers soins... tu peux pas avoir improvisé ça aussi

rapidement, déduit Jacques.

— Il savait que la chose s'en venait, déclare froidement Alex. Ma main au feu que c'est lui qui a gravé les symboles au-dessus des portes.

Tout le monde se retourne vers l'adolescent, mais personne ne comprend ce dont il parle. Personne... excepté Karl.

Le visage de ce dernier se fend d'un long sourire.

— *Clever kid*. Il existe pas beaucoup d'options pour se défendre contre le Krampus, explique Karl. Les runes norvégiennes et germaniques sont ce qu'il y a de plus efficace.

— Le quoi ? !

L'incompréhension qui règne ne fait qu'étirer le sourire que Karl affiche déjà. Sans doute anticipait-il ce genre de réaction de leur part suite à sa déclaration.

— Le *Kram-pus*, mon bon monsieur, précise-t-il à Jacques en en prononçant plus clairement les syllabes. *Tell you what* ; mettez-vous à votre aise, trouvez-vous un p'tit *spot* à votre goût pour vous asseoir et vous reposer. Si vous avez soif, j'ai de l'eau en masse et une bouteille de Blue Label. Bon, j'ai pas d'autres verres que celui que j'ai à la main, mais y'a des gobelets en carton près de la machine à café. C'est pas chic, mais ça fait la job. Après ça, je vous raconterai tout ce qu'il y a à savoir sur le Krampus. *Deal* ?

L'assurance que dégage Karl, additionnée à son niveau de préparation, ne fait pas hésiter bien longtemps les nouveaux arrivants. Christine, qui a suivi plusieurs cours de premiers soins à une époque, s'empare de la trousse et va porter assistance à son partenaire blessé. Ils sont aussitôt rejoints par Anik et son père, ce dernier ayant également subi une blessure nécessitant une assistance médicale. Carole, elle, demeure près de la porte avec ses deux plus jeunes, ainsi qu'avec Mylène et Janie. Alex et Danny vont s'asseoir directement sur la table à droite. Le gardien en civil profite de la situation pour faire un inventaire de ses armes et de ses munitions.

Finalement, Jacques et Julie s'attaquent sans attendre à la bouteille de Johnnie Walker, dont ils se servent chacun un verre bien rempli. Qu'importe de boire dans un gobelet de carton ; jamais un scotch ne leur a paru si bon.

— Bon... je crois que tout le monde est à son aise, affirme Danny sans jamais relever les yeux de sur le Walther P99 qu'il est en train d'inspecter. Si tu nous parlais un peu de la chose qui s'amuse à trucider tout le monde ?

Karl croise alors ses jambes, s'envoie une bonne rasade de scotch et se racle la gorge.

— Certainement, mon ami. Comme je vous l'ai dit plus tôt, la créature qui nous a enfermés ici est le Krampus. Je dis bien « le » et non « un », puisqu'il n'en existe qu'un seul au monde. D'après les informations que j'ai pu obtenir au fil du temps, il s'agit d'une entité malveillante qui ne se manifeste qu'une seule fois par année, et ce, toujours à la même date. Le Krampus possède certains pouvoirs, comme celui de créer et manipuler la glace. C'est d'ailleurs cette technique qu'il utilise pour geler les portes et les issues de son choix pour nous prendre au piège.

— Simonac, c'est pas des *jokes* ; y'a vraiment construit une sorte de labyrinthe à l'intérieur du centre ! déduit Jacques, consterné.

— *Absolutely*. Et lui seul en connaît la composition exacte. Il nous amène où il veut.

Les explications de Karl sont momentanément interrompues par les cris étouffés de Bolduc, que l'on oblige à mordre dans sa propre ceinture pendant que Christine retire les fragments de métal de son genou à l'aide de pinces à long bec. La camisole blanche que porte la gardienne se trouve rapidement tachée du sang du blessé.

— OK, mais il veut quoi, au juste ? Tuer tout l'monde ? Y'a d'autres places qu'ici pour faire ça, me semble, raisonne Carole.

— Tuer tout le monde ? Nahhh ! En fait, ses proies ont toutes un point en commun de très spécifique, précise le concierge avant de porter à

nouveau son verre ballon à ses lèvres. Et c'est là que les choses deviennent... étranges.

— J'm'excuse, *buddy*, mais rendu là, ça fait un ostie d'boutte que les choses sont devenues étranges, juge Jacques.

Karl pouffe discrètement.

— *Really* ? Et si je vous dis que la raison qu'a le Krampus de venir une fois par an dans notre univers est uniquement pour punir les enfants qui n'ont pas été sages ?

Un silence de mort s'installe à l'intérieur de la salle, silence qui se mue rapidement en malaise. Plus de doute possible : le concierge doit réellement être timbré ! C'est alors que les traits de Karl se durcissent. D'un mouvement de tête, il fait craquer son cou, puis sonde d'un regard obscur chacun des rescapés qu'il a accueillis dans son havre.

— Les enfants qui n'ont pas été sages ? cherche à s'assurer Carole. Mais ça fait pas de sens ! Comment il fait pour savoir ? Comment il pourrait juger ?

— Donc t'as le père Noël qui apporte des cadeaux aux enfants qui agissent bien, pis c'te gros croque-mitaine à cornes là qui vient éventrer ceux qui agissent mal ? ! C'est comme... l'antéchrist du père Noël ?

Karl ne peut s'empêcher de s'esclaffer en entendant la remarque de Jacques.

— C'est la première fois que je l'entends, celle-là ! Ha ! *That's a good one* ! Mais aussi farfelu que ça puisse paraître, ça ressemble à ça. Déjà, pendant le douzième siècle, la mythologie germanique faisait mention du Krampus. Que ce soit en République tchèque, en Slovénie, ou même en Hongrie, on le dépeint comme un être cruel, sadique, avec un fort penchant pour la torture. Le panier en osier qu'il a d'accroché au dos sert à kidnapper les enfants qu'il compte rapporter dans son repaire pour les dévorer plus tard. Certains le considèrent même comme un démon.

Un démon ? Vraiment ? À Mont-Laurier ?

Cela leur semble bien trop irréaliste. Par contre, quelque chose dans les explications de Karl ne colle pas du tout avec ce dont ils ont été témoins depuis le début de cet enfer. C'est finalement Jocelyn, à qui Christine s'applique à refermer la plaie à l'aide de points de suture, qui soulève le point en question.

— Si le Krampus veut s'en prendre aux enfants, comment ça se fait qu'il a tué des dizaines de gardiens ? Ils étaient tous adultes, pourtant ! Moi-même, ça fait un méchant bout que j'ai soufflé sur ma dix-huitième chandelle.

— Le Krampus vous fera rien, explique Karl. Tant que vous serez pas assez stupides pour vous mettre dans son chemin. Ou pire encore, pour décider de l'attaquer. Si jamais ça arrive, y va prendre une petite photo mentale de votre *sorry ass* pis vous le faire payer dès qu'il en aura la chance.

Christine repasse immédiatement dans sa tête les événements qui ont eu lieu dans la salle d'accueil.

C'est pour ça que la chose a épargné Vachon...

— Punir les enfants tannants... On peut dire qu'il a ben choisi son *spot*, commente Bolduc entre deux geignements de douleur. Mettons que c'est pas ça qui manque ici ! Y'a dû bander comme un cheval en arrivant.

— Donc vous saviez qu'il allait se manifester aujourd'hui, déduit madame St-Laurent. Dans ce cas, pourquoi n'avoir averti personne ? Pourquoi ne pas être resté chez vous ? Ou merde, pourquoi ne pas tout simplement avoir démissionné ?

— Démissionner ? Moi ? *Are you serious* ? J'ai tout fait pour être engagé ici dès l'instant où j'ai su que le Krampus s'y pointerait en décembre. Ça fait des mois que je planifie sa venue.

— Vous planifiez sa venue ? Pour l'arrêter, vous voulez dire ? Vous le traquez, ou quoi ?

Karl acquiesce à la question posée par Jocelyn.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis assez longtemps pour savoir que ce salaud-là est coriace *as fuck* ! C'est rendu une affaire personnelle, si on peut dire.

— Il a tué des gens que tu connais ? ne peut s'empêcher de demander Carole.

Pour toute réponse, Karl termine son verre d'un trait et se lève pour s'en servir un autre.

— Fait que... ça veut dire qu'on peut le tuer, c'est ça ? raisonne Jacques. Si tu le chasses, c'est qu'il existe une façon d'le tuer ?

Le concierge laisse un long soupir de découragement glisser le long de sa gorge et s'échapper de sa bouche.

— Oui, y'a bien une façon, c'est vrai. D'après mes nombreuses recherches, la seule façon connue serait de le poignarder à l'aide d'un pieu sculpté à partir d'un conifère et imbibé du sang de Dieu. Ça va vous sembler difficile à croire, mais j'ai toujours pas réussi à mettre la main sur un pieu du genre. Ils doivent être *back order*, *I guess*.

Il rebouche ensuite la bouteille et la dépose sur la table, près d'Alex.

— Par contre, j'ai réussi à trouver une façon de me débarrasser de lui une fois pour toutes. Et c'est ce soir que ça se passe !

D'un seul coup, la crainte qui consume les survivants est apaisée par un souffle d'espoir inattendu. Plus que jamais, tous se félicitent d'avoir suivi Alex jusqu'à cette salle en apparence anodine. Sans le flair du jeune homme, ils seraient peut-être déjà tous morts à l'heure qu'il est.

Cette réflexion amène d'ailleurs Christine à se poser des questions.

C'est étrange qu'Alex ait pas du tout participé à la conversation. Il est plus loquace que ça, d'habitude. Il a même raté quelques bonnes occasions d'insulter son beau-père au passage...

Comme si les pensées de la gardienne avaient voyagé de sa tête à celle de l'adolescent, Alex brise finalement la glace et prend la parole pour la première fois.

— Parle-nous donc des symboles, mon Karl. Pourquoi est-ce que la glace fond sur toutes les portes où y'a un genre de « S » gravé ? J'imagine que c'est ça, les runes germaniques dont tu parlais plus tôt ?

Les fesses du concierge freinent leur descente, quelques centimètres avant d'atteindre le fauteuil sur lequel elles espéraient se poser. La tête de Karl, elle, pivote jusqu'à ce que son regard croise celui de son interlocuteur.

— J'ai vu juste, tout à l'heure ; ton sens de la déduction est vraiment aiguisé. *Well*, le genre de symbole, comme tu dis, c'est le Sowilo. Il représente le soleil. C'est la seule chose au monde qui peut venir à bout de la glace du Krampus, hormis sa propre volonté. Par contre, le symbole doit avoir été gravé avant. Si la glace est déjà formée, y'a rien à faire.

— Donc le monstre a créé un labyrinthe à l'intérieur du centre, mais toi, t'es arrivé à débloquent d'avance certaines portes pour t'aider dans ta quête. J'imagine qu'aucune d'entre elles a été choisie au hasard.

— *That's right*. Toutes celles qui sont marquées le sont pour une raison bien spécifique.

Carole et Jacques s'échangent un regard rempli de stupeur. Tous les deux savaient Alex intelligent, mais la perspicacité dont il fait preuve les laisse pantois.

— Parle-moi de l'autre symbole ; le « V » avec la barre verticale au centre. Celui qui a l'air d'une patte de canard. J'ai vu qu'il était gravé sur la porte de la pièce où on est présentement, à côté du Sowilo. C'est la première fois que j'le vois, celui-là.

— Ahhh, oui ! Le symbole d'Algiz. Celui-là représente la protection et la chance. Ce qui fait de cette pièce une sorte de sanctuaire. Pour le Krampus, elle n'existe tout simplement pas. S'il passe devant, il nous entendra pas parler, et il verra pas non plus la lumière des chandelles sous la porte. *But he's a smart son of a bitch*. C'est pour ça que je prends pas de chance avec la serviette et que je préfère qu'on parle tout bas.

— Ben là... on est sauvés, dans ce cas, se réjouit Carole. On a juste à attendre ici. S'il apparaît à la même date chaque année, ça veut dire que demain il sera plus là, non ? Est-ce qu'il disparaît à minuit ?

Karl hausse un sourcil et hoche doucement la tête. Carole, à ce qu'il semble, vient de mettre dans le mille.

— Vous êtes la mère du p'tit gars, si j'ai bien compris. C'est facile de voir de qui il tient son sens de la déduction.

Les joues de Carole s'empourprent de fierté.

— C'est ben beau le carrosse qui redevient une citrouille à minuit, mais y'a des choses plus importantes à savoir, déclare Alex. Des pièces comme celle-ci, des sanctuaires, y'en a combien en tout ?

— Y'en a pas d'autres. *Sorry*, bonhomme. On a droit à juste une. Je sais pas pourquoi, mais c'est de même.

— C'est quand même grand ici, juge Christine. Si tu savais ce qui s'en venait, t'aurais pu faire rentrer ben plus de gens pis sauver des vies ! Pourquoi pas l'avoir fait ?

— Pour la même raison que tu vas pas chasser le lion avec une peau de gazelle morte sur la tête. Là, pour vous c'est OK, mais j'allais pas volontairement m'embarrasser de gens que ma cible cherche à tuer. Je sais que ça sonne poche, mais en faisant comme ça, j'augmente mes chances d'abattre le monstre et, du même coup, de sauver la vie des centaines de jeunes qu'il aurait tués dans les années à venir.

Pour la plupart des réfugiés, abandonner à leur sort les autres personnes prisonnières du centre leur laisse un goût amer dans la bouche, mais le raisonnement de Karl réussit peu à peu à les convaincre qu'il s'agit en effet de la meilleure option. Dans la mesure, bien entendu, où le chasseur parviendrait à éliminer le Krampus ce soir.

— Pis à part ces deux symboles-là, est-ce qu'il en existe d'autres ? cherche à savoir Alex.

— *Nope* ! Je dois composer avec juste ça, confirme Karl.

Voyant que ses invités ne semblent plus avoir de questions à lui adresser pour l'instant, ce dernier s'empare d'une vieille sacoche de cuir, du genre amérindienne, et en ressort quelques documents jaunis semblant tout droit sortis d'un tombeau ancien.

— Je finalise les derniers préparatifs de mon plan, explique-t-il. Quand je partirai, vous pourrez rester ici jusqu'à demain sans problème. Si vous mettez les pieds dehors, c'est une mort brutale qui vous attend. Reposez-vous.

— Merci pour tout, Karl, le gratifie Carole. On vous doit tous la vie.

— *Don't mention it*, lui répond-il avant de replonger dans ses textes anciens.

Pendant un moment, la salle devient parfaitement silencieuse. C'est la première fois depuis le début de leur calvaire que ses occupants ont le temps de souffler et de bien assimiler ce qui leur arrive.

Puis, graduellement, quelques conversations débutent, toutes à voix basse. Alex, qui n'a jamais été un grand fan de scotch, se sert un verre d'eau lorsqu'Anik et son père se présentent devant lui. Le quinquagénaire, qui semble avoir repris des couleurs depuis tout à l'heure, lui tend la main, les yeux brillants de reconnaissance.

— Je pourrai jamais assez te remercier pour ce que t'as fait, tout à l'heure. J'ai jamais vu quelqu'un de si jeune avoir autant de cran.

Alex serre la main qu'on lui tend, mais conserve l'air placide qui le caractérise. Leur poignée de main se termine à peine qu'Anik se jette sur lui et le serre dans ses bras.

— T'es con, Alex ! T'as passé à un poil de crever ! Je sais pas ce qui t'a pris de faire ça, mais merci ! Merci tellement !

Alex répond également à son étreinte.

— J'ai jamais connu mon vrai père. Y'est parti quand j'étais enfant. C'était un malade mental. Un vrai. Après lui, ma mère a enchaîné les toxicomanes, les alcooliques, pis les batteurs de femmes. J'ai jamais eu de

vrai père. Mais toi, tu me parles souvent du tien quand on se voit. Des bons pères, qui sont toujours là pour leurs enfants, y doit pas y'en avoir une tonne. Par contre, des p'tits criss de bums, des causes perdues comme moi, t'en retrouves vingt à chaque coin de rue. Sa vie valait plus que la mienne, c'est tout.

— Dis pas ça, c'est pas vrai, proteste Anik en resserrant davantage ses bras autour de lui.

Pendant ce temps, non loin d'eux, Carole essuie les quelques larmes qu'elle n'arrive pas à retenir après avoir entendu la discussion entre son aîné et la copine de ce dernier. Elle ne peut rien faire pour empêcher un intense sentiment de culpabilité de refaire surface. Sentiment qu'elle garde enfoui tout au fond de son être, mais dont elle est incapable de se débarrasser pour de bon.

Tenaillée par cette triste vision qui lui serre le cœur, Christine s'avance près de Carole et enroule un bras compatissant autour de sa taille.

— C'est correct, Carole. On a toutes fait des mauvais choix de gars dans nos vies. Spécialement moi, lui lance-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Carole pousse malgré elle un petit rire à peine audible.

— Peut-être, lui répond-elle en reniflant. Mais si fréquenter des trous de cul était une discipline olympique, j'aurais remporté toutes les médailles depuis longtemps !

— Ah, j'suis pas certaine de ça. J'suis tombée sur des solides morons plus souvent qu'autrement.

— André Papineau, le père biologique d'Alex, m'a envoyée six fois à l'hôpital. La dernière fois, je suis passée à un cheveu de pas en ressortir. C'est un psychopathe. Un vrai. Aux dernières nouvelles, il purgeait une peine pour meurtre.

Christine ne le mentionne pas à voix haute, mais elle concède aussitôt la victoire à Carole. Somme toute, ses choix de fréquentation à elle n'étaient peut-être pas aussi mauvais qu'elle se l'imaginait.

— À chaque année qui passe, même si son père est plus dans le décor, j'ai l'impression qu'Alex lui ressemble de plus en plus. Dans ses agissements, mais aussi physiquement. C'est son portrait tout craché. Des fois, je me sens comme si André était jamais vraiment parti, admet Carole, la gorge nouée.

Pas du tout préparée à se voir confier des détails aussi personnels, Christine ignore comment réagir. Elle se contente de secouer amicalement la dame à l'aide du bras déjà enlacé autour d'elle et de lui poser la première question qui lui passe par la tête.

— Pourquoi vous avez gardé le nom de famille du père d'Alex ? Si c'est pas indiscret. Vous auriez pu le changer pour lui donner le vôtre, ça aurait quand même permis de faire une certaine dissociation, non ?

— Ouf ! Même si j'avais voulu, ça aurait été difficile. Figurez-vous donc que même avant d'être mariée à André, j'étais une Papineau, moi aussi. Et non, on est pas cousins, avant que vous me le demandiez. Hé, hé !

La répartie amuse Christine.

— En tout cas, je sais pas si j'me trompe, mais j'ai l'impression que vous êtes bien tombée avec lui, statue la gardienne en parlant de Jacques.

La principale intéressée approuve avec fierté.

— C'est l'homme le plus merveilleux au monde. On se complète à la perfection. C'est grâce à lui que j'ai pas perdu la raison. Il m'a redonné le goût de vivre.

— Je suis contente de l'apprendre, affirme Christine avec sincérité. Nos erreurs du passé sont moins graves si on apprend d'elles.

Carole prend une longue respiration et acquiesce. De s'être ainsi confiée lui a fait du bien. D'ordinaire, le père d'Alex est un sujet qu'elle cherche à éviter par tous les moyens possibles.

— Bon... je vais aller me prendre un verre d'eau. Avez-vous soif, mes chéris ?

Nicolas et Geneviève secouent la tête. La peur leur tiraille suffisamment l'estomac pour leur couper faim et soif.

— C'est correct. Peut-être plus tard, alors. Et vous, les filles ? Un bon verre d'eau ?

— S'il vous plaît, répond poliment Mylène.

— Pas pour moi, merci, déclare Janie. Par contre, je sais pas si quelqu'un aurait une veste, ou quelque chose ? J'ai l'impression que le chauffage ne marche pas fort ici.

Non seulement Carole ne lui répond pas, mais la jeune fille remarque l'air ahuri sur le visage de la dame. Janie ignore pourquoi, mais l'expression sur le visage de Carole la terrifie.

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

En prononçant cette dernière phrase, elle remarque que l'air s'échappe de sa bouche sous la forme d'une mince fumée blanche. Le cœur de Janie se tord. Elle sent une présence se déplacer dans son dos, entre elle et la porte. Une clochette tinte – une seule – lui annonçant que sa dernière heure vient de sonner.

Chapitre 11

Les griffes du Krampus lui traversent le corps avec tant de force que sa tête bascule vers l'arrière et lui disloquent les vertèbres du cou. Une partie du sang qui s'accumule dans ses poumons perforés est alors expulsée par sa bouche ouverte sous forme de bouillons.

Les hurlements fusent.

La peur, que leurs esprits étaient parvenus à apaiser, les envahit de nouveau.

— JANIE ! ne peut s'empêcher de pousser Mylène en reculant d'un pas.

Autour des deux filles, les survivants sont paralysés de frayeur. Sentiment qui ne fait que décupler lorsque le monstre, le bras toujours plongé dans le corps de sa victime, s'avance jusqu'à la lumière pour se révéler à eux. D'un geste arrogant, il étire le cou vers l'avant et balaie la pièce de gauche à droite pour être certain qu'il a bien été aperçu par tous.

Satisfait, il ouvre toute grande sa gueule, à un point où celle-ci se déforme et se met à craquer.

Puis elle s'ouvre encore.

Et encore.

Lorsqu'elle atteint sa limite, l'angle d'ouverture doit faire dans les cent cinquante degrés, comme celle d'un serpent des blés. Alors, le Krampus saisit par les hanches le corps encore chaud de Janie et le soulève au-dessus de sa propre tête.

— Oh, mon Dieu, NON !

Après l'avoir fait pivoter verticalement, il insère la tête de la jeune fille dans son immense gueule, et à l'aide d'une série d'horribles déglutis et de

mouvements de la mâchoire, force la dépouille à glisser le long de sa gorge, jusqu'à ce qu'elle soit totalement avalée.

Le choc est si violent pour Carole qu'elle n'a même pas conscience de la présence d'Alex qui s'élance devant elle à toute vitesse et empoigne son frère et sa sœur pour ensuite les éloigner une fois de plus du carnage. Près d'eux, Jocelyn fait de même avec sa fille, ignorant totalement les douloureux avertissements que lui envoie sa jambe sous forme de signaux électriques.

De sanctuaire paisible, de havre salubre, la salle des archives du centre C.J. Jutras se métamorphose en un véritable bordel sanglant. Pendant que la panique éclate autour du Krampus, Danny fait preuve d'un flegme olympien, lui qui voit en la situation une excellente occasion de profiter d'un moment de vulnérabilité de son ennemi. Il dégaine son arme et vient verrouiller son œil droit sur la mire de celle-ci. Il vise le cœur.

Des coups de feu éclatent. Trois en tout. Chacun d'entre eux fait mouche sans faire de dégâts, les détonations qu'ils engendrent ne faisant qu'attiser le chaos qui règne déjà parmi les survivants. Avant que le quatrième projectile puisse être craché, le monstre étire le bras d'un élan vif et prend le tireur au piège entre ses puissants doigts. C'est à peine si Danny a le temps de comprendre ce qui lui arrive que son corps se fait pulvériser et qu'une partie de ses organes internes, accompagnée d'un puissant jet sanglant, est régurgitée.

Karl, qui prend la fuite au même moment, repère l'arme tombée et s'en empare, sans jamais se soucier du sort du gardien en civil. Le chasseur avait beau se trouver à l'autre bout de la pièce au moment où le Krampus a fait son apparition, il est tout de même le premier à s'en échapper. Dès qu'il met les pieds dans le corridor, il prend à droite, vers l'aile D, la section toujours éclairée. Après quelques secondes de course, il regarde brièvement par-dessus son épaule afin de s'assurer que le Krampus n'est pas à ses trousses. Or, il constate que c'est plutôt Alex qui est à sa suite, flanqué de son frère et

de sa sœur, qu'il a une fois de plus réussi à tirer d'une situation critique. Derrière l'adolescent, d'autres silhouettes semblent également s'en être sorties. Karl ralentit alors le pas pour permettre aux autres membres du groupe de le suivre, mais conserve suffisamment de vitesse pour mettre le plus de distance possible entre la créature cauchemardesque et lui.

Malgré les quelques intersections et changements de direction possibles, Alex remarque que Karl emprunte une trajectoire assez linéaire, ne bifurquant que lorsque la situation ne lui présente aucun autre choix. Une chose est certaine ; il a une destination bien précise.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Karl entre dans une pièce sans porte.

Une douche.

Il est rapidement rejoint par Alex, Geneviève et Nicolas, eux-mêmes suivis de près par madame St-Laurent et Mylène. Pour l'instant, aucun signe des autres, ni de la chose.

— Par ici, on va aller au fond, leur explique le responsable de l'entretien en les guidant de signes de la main.

Tous l'accompagnent sans poser de questions. De toute façon, la commotion causée par les derniers événements est encore trop présente dans leurs esprits pour qu'ils puissent réfléchir par eux-mêmes. Sauf Alex.

— C'est quoi, la *joke* ? C'était pas supposé être un endroit *safe*, ta pièce ?

— Alignez-vous dos au mur. Là. Un mètre d'espace entre chacun, ordonne Karl en ignorant la question d'Alex.

Le ton qu'il emploie est froid. Incisif. Voyant que tous hésitent, décontenancés par l'étrange nature de sa demande, Karl réitère celle-ci avec beaucoup plus d'autorité.

— Asteure, relevez vos manches de chandail jusqu'à vos épaules, leur crie-t-il à la tête. Toi en premier ! PLUS VITE !

Karl pointe son arme directement sur le visage de Julie, à qui il vient de s'adresser. Sa supérieure semble d'abord outrée que son employé s'adresse à elle de façon aussi rustre, mais elle se rend rapidement compte que le concierge n'entend pas à rire. Le visage de la directrice se tord, incapable d'exprimer simultanément tout le mépris, la crainte et le dégoût qu'elle

ressent. Julie retrousse une première manche, incertaine de ce que l'autre espère en tirer, puis fait de même avec la seconde. Karl détaille avec empressement les deux bras.

Satisfait, il passe à sa voisine.

— Si tu pointes ton *gun* sur ma sœur, j'te jure que j'te tue.

Karl dirige son regard bouillant sur Alex, qui vient de s'adresser à lui avec un calme désarmant. Le chasseur le considère de longues secondes. Son cœur bat si vite qu'on arrive à voir les veines sur ses tempes se gonfler de sang à chaque battement de cœur. L'idée d'invectiver le jeune – ou mieux encore, de le menacer de son arme – vient lui chatouiller le cerveau. Finalement, la réputation que possède Alex entre ses murs vient à nouveau jouer en sa faveur.

— Tes manches ! aboie-t-il ensuite à Geneviève. Envoie ! Grouille !

Cette fois, la bouche du canon n'a pas quitté le sol. Karl attrape cependant le poignet de Geneviève et fait pivoter cette dernière à sa guise durant son bref examen.

— C'est bon ! OK, suivant !

De loin le plus trouillard de sa famille, Nicolas s'effectue à son tour en sanglotant. Le bras droit du garçon semble intact, mais une vilaine blessure ensanglantée lui laboure l'épaule gauche, blessure qui a tôt fait d'attirer l'attention de Karl. Sans dire un mot, ce dernier recule jusqu'à une large structure métallique en forme de cylindre, autour de laquelle poignent une demi-douzaine de pommeaux de douche. D'un coup de poing, il frappe le bouton d'activation de la douche la plus près. Il fouille ensuite dans l'une de ses poches et en ressort un morceau de tissu rêche qu'il place sous le jet d'eau froide pour l'en imbiber. Nicolas ignore comment réagir. Karl fond ensuite sur lui et nettoie grossièrement le sang séché recouvrant sa blessure à l'aide du chiffon détrempé. Le gamin chigne de douleur, mais l'autre s'en moque.

— *All right, next !*

La pauvre Mylène est également en pleurs. Elle a clairement subi un traumatisme. Après avoir vu sa famille se faire massacrer et sa meilleure amie se faire dévorer par une créature venue d'un autre univers, voilà qu'on la menaçait d'une arme à feu.

— Envoie ! Déniaise ! insiste Karl, de plus en plus impatient.

L'adolescente obéit et remonte ses manches. Exactement comme Nicolas, elle a l'épaule gauche mutilée et recouverte de sang séché. Une fois de plus, Karl nettoie la blessure sans la moindre douceur à l'aide de son chiffon usé.

— Voulez-vous bien nous dire à quoi rime tout ce c...

Une puissante détonation retentit et leur fait presque sortir le cœur de la poitrine.

Avant que les témoins de la scène aient pu réagir, Karl a soulevé son fusil à pompe, le canon stabilisé à deux centimètres du front de Mylène, puis a fait feu. La tête éclate comme une citrouille. L'impact force le reste du corps à voler vers l'arrière, puis à s'écraser contre le mur de céramique, qu'il peinture d'hémoglobine.

Des cris stridents chevauchent l'écho agonisant de la déflagration, ceux de Nicolas et Geneviève. Le frère et la sœur se jettent dans les bras l'un de l'autre, leurs visages recouverts d'éclaboussures sanglantes. Madame St-Laurent et Alex, eux, ont à peine réagi, mais seule la directrice est en état de choc.

Guidé par le boucan, le reste du groupe ne met que peu de temps à les retrouver et à les rejoindre.

— Oh, mon Dieu !

Carole se rue sur ses enfants, qu'elle couve immédiatement de ses deux bras.

— Qu'est-ce qui s'est passé icitte ? ! Tabarnak, Karl ! T'as *gunné* une p'tite fille dans face ! Es-tu malade ? !

Le chasseur ne met pas de temps à constater que l'opinion de Jacques semble partagée de tous. Évidemment, il s'y attendait. Le contraire aurait été bien étonnant de leur part.

— *Calm down, guys. The little bitch was a spy.* J'ai fait ce qu'il fallait faire.

Karl se penche au-dessus du cadavre. Il exhibe à tous la blessure qu'elle a à l'épaule ; les entailles formant une sorte de cercle à l'intérieur d'une ellipse.

— Regardez ! Les marques forment un symbole : l'Œil oudjat. Ou l'Œil d'Horus, pour certains. Le Krampus a dû la *taguer* plus tôt dans la journée avec ses griffes. Grâce à cette marque, il pouvait voir tout ce que la fille voyait. C'est comme ça qu'il a découvert ma pièce secrète.

— OK, mais... la p'tite... elle était sa complice ? Ou elle l'aidait sans le savoir ?

La question de Jocelyn semble susciter l'intérêt de tous. Tous, sauf Karl, dont la mâchoire se crispe. Un claquement de langue plus tard, celui-ci leur fournit une réponse plus précise.

— Écoutez... le fait que la fille était pas au courant change rien au fait qu'elle mettait nos vies en danger. Vous auriez préféré qu'on crève tous à sa place ? Je suis sûr que non ! C'était la seule chose à faire !

À voir l'air qu'affichent certains de ceux qui l'entourent, Karl peut aisément déduire que son explication ne fait pas l'unanimité.

— La seule chose à faire ? s'indigne Christine. T'es un vrai de vrai débile profond, toi ! Tu viens de faire sauter la tête d'un enfant de quinze ans qui voulait de mal à personne ! Ostie d'connard !

— T'aurais voulu faire quoi, au juste ? Qu'on l'abandonne ? Qu'on la laisse derrière nous ? Savez-vous ce qui arrive à ceux qui portent la marque de l'Œil d'Horus et qui sont découverts ? *Do you* ? Le Krampus les retrouve et il les bouffe ! Parce qu'ils servent plus à rien. Si on l'avait laissée partir seule de son bord, elle aurait subi le même sort tragique que son amie.

— Oui, parce que se faire faire sauter la tête à coup de calibre douze, c'est pas tragique pantoute, s'indigne Jacques.

Karl hésite un instant avant de répondre.

— Je lui ai évité une mort longue et souffrante. *Let's just put it that way.* Je l'ai pas fait de gaieté de cœur. Pis si ça devait se résoudre à ça, j'autorise... non, plutôt j'implore qu'on me mette une balle dans la tête au lieu de me faire dévorer vivant par le monstre.

Ce coup-ci, par contre, le chasseur parvient à mieux leur vendre les raisons de son geste. Du moins, à certains d'entre eux.

— Maintenant, juste pour que ce soit clair : l'expert ici, c'est moi ! Votre meilleure chance de survie, c'est moi aussi ! Vous voulez me suivre ? *Fine* ! Mais le prochain à remettre en question ma parole ou mes actions va se retrouver tout seul sur un moyen temps ! Et j'aurai aucun regret. Tout le monde est à l'aise avec ça ? Oui ? C'est bon. Asteure, suivez-moi ! Je sais exactement où on devrait aller.

N'ayant visiblement cure de savoir si oui ou non les membres du groupe continueraient de le suivre après les récents événements, Karl dépose son arme à feu sur son épaule et quitte la pièce d'une démarche rapide.

Contre toute attente, sa patronne est la première à lui emboîter le pas, prenant bien soin de garder la tête basse afin de s'éviter de potentiels regards réprobateurs. Elle est bien loin de se douter que tous en feront autant, de peur que Karl ne prenne sur eux trop d'avance pour pouvoir être rattrapé.

Alors qu'il s'apprête à sortir lui aussi des douches, Alex sent une main lui agripper l'épaule et le retenir. Cette main est celle de Christine.

— Attends un peu, faut qu'on parle.

Même s'il ne répond rien, Alex accepte de se laisser tirer de quelques pas vers l'arrière. Une fois qu'ils sont suffisamment à l'écart tous les deux, l'agente correctionnelle reprend la parole.

— J'ai quelque chose à te dire. Je sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'y'a juste toi qui peux faire de quoi avec cette information-là.

— C'est à propos de Karl, pas vrai ? Inquiète-toi pas, j'ai remarqué, moi aussi. J'étais justement en train de me demander c'que j'allais faire à propos de ça.

Cette révélation inattendue déstabilise Christine, qui écarquille légèrement les yeux.

Alex a remarqué, lui aussi ?

Elle n'est donc pas la seule.

— On fait rien pour l'instant. Mais si j'ai besoin de toi, j'te laisse savoir.

Encore une fois, Christine demeure coite suite à cette nouvelle affirmation. Selon toute vraisemblance, l'esprit du jeune homme est encore plus vif que ce qu'elle s'était imaginé. L'idée qu'elle et lui puissent former une équipe lui fait retrousser le coin des lèvres malgré tout.

Les raisons de leur présence au centre ainsi que leurs personnalités ne peuvent être plus divergentes. Quel duo improbable...

— Ça marche, approuve-t-elle. Je laisse ça mort pour l'instant. Pis si j...

Une énorme main surgit du corridor. Les griffes massives au bout des doigts viennent mordre avec force le haut du cadrage sans porte symbolisant l'entrée des douches. Cette fois, même Alex tressaille.

Dès que la main est bien ancrée à la céramique, la tête monstrueuse du Krampus apparaît à son tour. Les longues cornes dont elle est ornée, additionnées à la taille du monstre, l'obligent à s'abaisser pour pouvoir passer sous le cadrage et faire irruption dans la pièce.

Tel un serpent vicieux, sa longue langue se glisse hors de sa bouche et se tortille comme s'il s'agissait d'une entité indépendante. Lentement mais sûrement, le vieux cuir usé lui faisant office de peau s'étire pour former sur son visage un rictus malveillant. Le monstre prend le temps de contempler Christine et Alex avec arrogance, eux qui n'ont aucune issue.

Ils sont pris au piège.

— Le gros mange-marde a pas fait sonner ses cloches, fait remarquer Alex, tandis que Christine et lui reculent. Ça veut dire qu’il cherchait à nous surprendre. On a même pas entendu le bruit de ses pas.

Une fois la tête passée, le Krampus se redresse complètement, jetant sur eux une ombre funeste. Christine songe à crier à l’aide, mais elle se retient. Mis à part Karl et elle-même, personne d’autre n’est armé, et elle refuse de mettre la vie des enfants et des blessés en danger en sollicitant l’aide du groupe. Fort probable qu’il soit déjà loin, de toute façon. De plus, la peur lui noue la gorge au point où celle-ci n’autoriserait probablement aucun cri à s’y frayer un chemin.

— Va-t’en, Melançon. C’est après moi qu’il en a. Va rejoindre les autres, j’veis me débrouiller.

Christine, à la gauche du jeune homme, continue de reculer avec lui. Elle est incapable de détourner le regard de sur la créature cauchemardesque, tout comme elle est incapable de contrôler les faibles tremblements qui prennent d’assaut son corps. Ses yeux se remplissent d’eau, malgré tout, elle refuse de fuir.

— Si tu t’interposes, on crève les deux, pis ça, ça serait vraiment cave. J’pense avoir trouv...

Avec une célérité que l’on ne lui soupçonnerait pas, le Krampus effectue un furieux bon vers l’avant et saisit Alex à la gorge avant de le soulever de terre. C’est à peine si ce dernier a le temps de s’apercevoir que l’air ne peut plus circuler par sa trachée compressée que tout disparaît autour de lui, le laissant baigner dans une mer infinie de lumière et de vapeur bleutée. Il sent une présence indésirable s’insinuer de force dans son esprit.

Il sait ce qu’elle veut. Il sait ce qu’elle cherche.

Ses souvenirs...

Mais pas n’importe lesquels. Non. La présence ne s’intéresse qu’à ceux qui l’incriminent. Ceux qui recèlent ses paroles et ses gestes les plus cruels.

Ceux qui, pour le commun des mortels, sont souvent accompagnés de honte, d'amertume et de regrets.

Alex devient alors le spectateur de sa propre infamie, tandis qu'il voit défiler dans sa tête chacun des moments de sa vie où il a agi de façon odieuse. De façon narcissique. De façon violente. Toutes ses mauvaises actions, sans exception, sont projetées sur la toile de sa mémoire, et avec elles refont surface la douleur, la tristesse, la colère et la peur qu'elles ont engendrées.

Alex ne peut rien cacher.

Il est complètement sans défense.

Aussi subitement qu'il s'est créé, le contact entre Alex et le monstre se rompt. Parmi le blizzard d'informations visuelles et auditives qu'est devenue la réalité, l'adolescent parvient à distinguer un bruit bien spécifique, court, fort, et qui se répète à plusieurs reprises.

Des coups de feu sont tirés.

Malgré les étourdissements intenses dont il est victime, Alex ressent le choc subi lorsque son corps, relâché par la chose, entre en contact avec le sol.

— Ale... pêche-toi... sacre ton cam...

Alex secoue la tête, espérant ainsi chasser l'acouphène qui lui brouille l'ouïe et remettre en place les images que lui transmettent ses yeux dilatés.

— Arrête de niaiser ! Sacre ton camp ! se tue à lui répéter Christine en vidant le chargeur de son pistolet sur le monstre.

Alors qu'il se demande comment diable une arme à feu aussi risible que celle employée par Christine a bien pu faire perdre sa concentration et son calme au monstre, Alex remarque le trou béant et dégoulinant qu'abrite l'orbite qu'a traversée l'un des projectiles. Blessure suffisamment importante, semble-t-il, pour que la chose venue d'ailleurs ne troque son sourire présomptueux pour une moue furieuse et qu'elle ne change de cible. Un des premiers projectiles tirés semble avoir percé les loques qui vêtent la

chose. Par l'ouverture créée par la balle s'échappe alors un objet de nature inconnue : un étrange bout de tuyau. Le son qu'il émet en s'écrasant au sol est couvert par le bruit des coups de feu, et personne, hormis Alex, ne prend connaissance de son évasion.

Christine continue de tirer, mais les balles n'ont aucun effet. La créature s'avance toujours vers elle avec lenteur et mépris.

J'ai pas le choix ; si j'veux lui faire mal, je dois absolument lui faire péter l'autre œil !

Sans jamais cesser de s'éloigner de reculons, l'agente correctionnelle prend le temps de mettre l'organe oculaire toujours intact dans sa mire. Seulement, au moment de presser la détente, un déclic métallique lui annonce qu'elle est à court de munitions.

— AH, *FUCK !*

Le chargeur vide est éjecté de l'arme ; un tout nouveau est cueilli au fond de la poche de Christine, dont les mouvements retrouvent peu à peu leur assurance. L'objet n'est plus qu'à quelques centimètres d'être inséré lorsque le dos de Christine entre en contact avec le large pilier cylindrique de la douche. Le choc occasionné permet au chargeur rempli d'échapper à l'emprise des doigts qui le retiennent et de rebondir sur le sol.

— *FUCK ! FUUUUCK !*

Christine se penche. Au moment où sa main se referme sur le chargeur, celle du Krampus en fait autant avec elle. La pression qu'exercent les doigts de la chose contre ses côtes est impitoyable. En une seconde, ses poumons se vident entièrement. Elle a l'impression de se retrouver mille mètres sous l'eau.

À travers ses paupières entrouvertes, Christine aperçoit les griffes appartenant à l'autre main du Krampus se glisser sous sa camisole et sa brassière, puis arracher celles-ci avec aisance à l'aide d'un seul coup. Une fois débarrassée des vêtements en lambeaux, la main revient à la charge et réserve un sort similaire aux pantalons de la gardienne. Le geste barbare

occasionne d'ailleurs à la pauvre femme une sérieuse entaille, qui lui sillonne la cuisse gauche sur toute sa longueur. Christine, qui n'est plus vêtue que d'une paire de petites culottes, sent une dangereuse quantité de sang s'échapper de la blessure et s'écouler le long de sa jambe jusqu'à ses orteils. Cependant, la douleur engendrée par la coupure est infime lorsque comparée avec celle que lui envoient ses côtes compressées.

Soudainement, c'est à la grandeur de son corps qu'elle sent un liquide s'écouler. À l'opposé de son sang, celui-ci est si frais que la plupart de ses muscles se contractent à son contact.

La douche.

Le monstre a actionné le bouton qui fait jaillir l'eau et a placé l'agente directement sous le jet. En quelques secondes à peine, Christine est entièrement détrempée, sans que le monstre ne coupe l'arrivée d'eau pour autant. Tout d'un coup, la température semble chuter. Malgré l'eau qui lui coule dans les yeux, Christine arrive à voir du givre se former sur la surface du large pilier.

Le Krampus.

Le Krampus est en train d'abaisser la température du module de métal, au point où une fine croûte de gel s'y forme. Christine comprend alors l'horrible sort que la chose lui réserve.

Trop tard !

Avec plus de force que nécessaire, le monstre vient écraser son corps dénudé contre le large pilier à présent glacé. La peau dégoulinante de Christine s'y colle instantanément.

— Non... Non..., souffle-t-elle, sonnée par l'impact.

D'un élan barbare, la main qui la retient la tire vers l'arrière. L'épiderme en contact avec le métal refuse de suivre le reste du corps et demeure fusionné au pilier, obligeant la peau en périphérie de ces zones à se fendre et à se déchirer. La douleur intense qui en résulte soutire à la pauvre un cri inhumain.

Les muscles et les tendons de sa joue droite sont maintenant à vif. Même chose pour ceux de sa cuisse droite. Une de ses paupières et ses deux mamelons ont été arrachés, sort également réservé à la peau qui lui recouvre l'abdomen.

Pendant que Christine hurle à la mort, le Krampus la replonge sous le jet d'eau. Il fait ensuite un pas sur le côté, cible une section du pilier qui n'a pas encore été souillée des chairs de sa victime et y écrase cette dernière à nouveau. Cette fois, ce n'est pas la peau qui fusionne au métal gelé, mais bien les organes qu'elle est censée recouvrir. Le monstre halète de satisfaction.

Lorsqu'il détache violemment sa proie du pilier pour la seconde fois, tous les muscles en contact avec le métal gelé sont arrachés à leurs os dans un horrible bruit de déchirement et demeurent prisonniers du givre. Veines et ligaments sectionnés saillent par dizaines du corps mutilé de la pauvre Christine, que le Krampus achève en lui fracassant la tête contre le plancher.

Sa soif de vengeance assouvie, le monstre abandonne la dépouille. Avec le recul, il se dit qu'il n'aurait jamais dû s'attarder à une proie aussi insignifiante, lui qui avait bien plus important à faire. Mais ses explosions de colère sont devenues incontrôlables.

En se retournant, le démon pousse un cri furieux lorsqu'il constate qu'Alex, qu'il croyait alors inconscient, s'est volatilisé.

Chapitre 13

Comme si l'obscurité ne lui nuisait pas suffisamment, Alex sent sa tête tourner, alors que des bribes de souvenirs âpres continuent de lui enflammer sporadiquement la cervelle. Qu'il ouvre ou ferme ses yeux n'a aucune incidence sur leurs apparitions. L'adolescent a l'impression d'avoir un sac de maïs soufflé entre les deux oreilles, sac contenant quelques grains qui continuent d'éclater même une fois le four à micro-ondes éteint. Alex ignore la distance qu'il a parcourue depuis qu'il s'est enfui des douches. Même chose en ce qui a trait à l'endroit où il se trouve présentement.

Nauséeux, il finit par appuyer les paumes de ses mains contre un mur au hasard et courbe l'échine. Il sent qu'il va être malade d'une seconde à l'autre. Un hoquet lui tord l'estomac, puis un autre encore. Par sa bouche entrouverte s'échappe un long filet de salive et de bile.

Petit à petit, son esprit cesse d'être assailli et Alex retrouve tous ses sens.

— Ahhh... ma tête, souffle-t-il en se frottant les yeux d'une seule main.

Déterminé à découvrir dans quelle section du centre il se situe exactement, il s'empare de la lampe-torche qui repose au fond de l'une de ses poches. En même temps que ses doigts la cueillent, Alex se souvient de l'objet qu'il a glissé dans son autre poche en s'enfuyant. Des images de Christine qui fait feu dans les douches lui reviennent en tête.

Le cylindre que le Krampus a perdu...

Au second essai, il arrive à prendre possession de sa lampe de poche, qu'il allume et vient placer entre ses dents afin de pouvoir utiliser ses deux mains.

Alex ne met que peu de temps à se rendre compte que le cylindre métallique est en réalité un étui gravé de curieux symboles dont il ne comprend pas le sens. Davantage curieux qu'avisé, il dévisse l'extrémité sans trop de difficulté. Il plonge ensuite deux doigts à l'intérieur et en ressort un vieux rouleau de papier que les années – voire les siècles – ont asséché et jauni. Avec minutie, il range l'écrit dans sa poche et déroule l'interminable parchemin qu'il contenait. Cette fois, par contre, il arrive sans peine à déchiffrer les écritures inscrites. Les yeux d'Alex s'écarquillent et sa mâchoire se resserre lorsque le parchemin lui dévoile une information bien spécifique.

— Ah ben tabarnak..., grogne-t-il. Toi... t'as des explications à nous fournir, pis pas à peu près.

• • •

— Pas si fort, Jacques ! La chose va t'entendre et nous tomber dessus !

Effrayée par sa propre supposition, Carole rapproche ses enfants d'elle.

— Peut-être, mais Alex, lui, nous retrouvera jamais dans le noir si je lui mime qu'on est ici. J'ai pas l'choix de l'appeler !

— Il était juste derrière nous ; je suis certaine qu'il est pas bien loin. Il a sûrement décidé de faire à sa tête et de prendre un autre chemin. Il est plus débrouillard que tous nous autres réunis. Tu devrais pas le sous-estimer.

— Mais c'est notre gars, Carole ! On peut pas continuer notre route sans lui sous prétexte qu'il est débrouillard. Pas avec le monstre qui rôde dans place ! Voyons donc, bout d'viarge !

Leur groupe n'a fait halte que depuis vingt secondes afin de discuter de l'absence d'Alex et de Christine, mais déjà, Karl démontre des signes d'impatience. Après une brève hésitation, il décide de se mêler au débat.

— *Look*, je sais pas pourquoi Alex nous a pas suivis, mais le plus longtemps on brette ici, le plus on a de chances d'être débusqué par le

Krampus. La survie du groupe doit prévaloir sur celle d'un seul individu. Que ce soit Alex ou n'importe qui d'autre.

Karl s'éloigne et encourage tout le monde à faire de même. Seulement, Jacques ne semble pas entièrement convaincu. Ses pieds demeurent bien ancrés au sol, lorsque sa douce le tire vers elle pour l'inciter à la suivre.

— Je regrette, j'ai pas. Ça a pas d'allure de le laisser à lui-même. Faut qu'on le retrouve !

— Pis nos autres enfants, on en fait quoi ? Ils ont besoin qu'on les protège, eux aussi ! Ils ont besoin de nous !

— Y'ont tout le groupe pour veiller sur eux. Alex n'a personne.

— Alex serait le premier à se crisser de toi si t'étais dans sa situation. Tu viens avec nous, Jacques ! Je suis sérieuse ! Si tu décides de partir seul et risquer de tomber face à face avec cette horrible chose, je te jure que je te le pardonnerai jamais !

• • •

Un déclic se fait entendre dans le noir, mais rien ne se produit. Alex secoue avec vigueur la lampe de poche qui vient de mourir. Il en frappe l'extrémité dans la paume de son autre main. Le résultat est identique.

Les batteries sont mortes...

Dans la mesure où la vie serait suffisamment clémente pour déposer des piles fonctionnelles sur sa route, Alex préfère ranger l'instrument sur lui plutôt que de s'en débarrasser. Pour l'instant, sa brève investigation des lieux ne lui a pas fourni le moindre indice sur l'endroit où il se trouve. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il a fui l'aile D à toute vitesse.

D'un pas modéré, il poursuit son périple à l'aveuglette.

Les autres sont sûrement en train de trouver une façon d'atteindre le toit. Faut que j'les rejoigne le plus vite possible. J'ai des choses importantes à leur transmettre. Il doit ben y avoir un esca...

Les réflexions d'Alex sont interrompues quand ses oreilles captent un bruit lointain. Une sorte de murmure. Ou de plainte. Peut-être un appel.

La voix se manifeste à nouveau. Même si elle est aussi faible que la première fois, Alex est persuadé qu'elle ne peut être que masculine. Avec précaution, il se meut dans la direction du bruit, une main devant lui, l'autre constamment en contact avec le mur à sa gauche afin de s'orienter dans la noirceur. Stratégie qui lui permet d'ailleurs d'éviter d'entrer en contact avec une échelle, menant à la passerelle qu'il n'a pu apercevoir au-dessus de sa tête.

Plus Alex progresse, plus la voix qu'il entend s'éclaircit, signe indéniable qu'il se rapproche de la source.

Par là, se dit-il, en prenant à droite au premier carrefour qu'il rencontre.

En modifiant sa direction, il interchange du même coup la main dont il fait glisser les doigts au mur. Durant la minute qui suit, Alex progresse en ligne droite, plongé dans le plus absolu des silences. Soudainement, la voix résonne à nouveau et de façon claire.

Alex se fige. Il a parfaitement entendu. Aucun doute possible : quelqu'un dans le centre le cherche et l'appelle par son prénom.

— Aleeeeex...

Un rare frisson d'inconfort parcourt le corps d'Alex. Et s'il s'agissait de Nicolas ? Et s'il était en danger ?

— Aleeeeex...

Le jeune homme continue son chemin, guidé par la voix de celui qui l'appelle. Chaque pas qu'il effectue l'en rapproche un peu plus.

— Aleeeeex...

Il n'est plus qu'à quelques mètres. Il le sent. Toujours à sa droite, le mur disparaît et ses doigts balayent le vide. Le mur fait place à une ouverture ; un large passage vers une autre pièce. Alex la devine vaste à l'écho que produit la voix qui continue de l'interpeller. Impossible d'y voir quoi que ce soit là non plus, mais il s'y risque tout de même, aussi silencieusement que

possible. Même s'il met les pieds dans cette pièce pour la première fois de sa vie, l'odeur qui y flotte lui semble étrangement familière.

La cafétéria. Probablement celle des filles, raisonne-t-il.

Toutes les précautions qu'il prend ne l'empêchent cependant pas d'entrer en contact avec la première table sur son chemin. Heureusement, sa basse vitesse lui permet de le faire en silence. Alex déduit que soit cette cafétéria est plus petite que la leur, soit les tables y sont aménagées de façon différente.

Un discret mouvement accompagne une série de battements sur la gauche.

La porte des cuisines.

Aucun doute possible : quelqu'un vient d'y entrer. Ou... d'en sortir.

Alex demeure aussi inerte que possible. Son ouïe en alerte cherche à repérer le moindre son. Ce qu'elle accomplit sans difficulté lorsque le prénom du jeune détenu est une fois de plus prononcé, cette fois, en provenance des cuisines. La personne qui le cherche s'y est donc introduite.

En se dirigeant vers la porte battante, Alex prend le temps de humer l'air et de se pencher pour effleurer le sol du bout des doigts à la recherche d'une odeur de décomposition ou de sang sur le plancher. Les résultats négatifs lui laissent croire que les chances qu'un massacre ait également été perpétré dans cette cafétéria sont minces.

Ils sont peut-être encore en vie, estime-t-il en parlant de sa famille.

— Aleeeeex...

Alex ouvre la porte. De l'autre côté, ce qui devrait être une cuisine baigne également dans une encre noire. Pas le moindre point de repère ni quelconque façon de s'y orienter.

— Aleeeeex...

La voix provient de tout près. De suffisamment près pour qu'Alex puisse reconnaître à qui elle appartient, même lorsqu'elle se manifeste avec aussi peu de tonus.

— Jacques ?

Sitôt le prénom de son beau-père prononcé, un tintamarre métallique vient agresser les oreilles d'Alex, comme si une poignée d'ustensiles avaient été lancés sur une table en *stainless*.

— Alex ? ! C'est-tu toi ? ! J't'ai cherché partout !

Une lampe-torche s'allume et vient éclairer le faciès de l'adolescent, qui doit se protéger les yeux à l'aide de ses mains.

— Mais qu'est-ce tu fais ici ? Où est-ce qu'est m'man ? Pis Nico et Gen ?

— C'est beau, relaxe, bonhomme, le rassure Jacques en abaissant sa lampe de poche. Ils vont bien. Tout l'monde va bien. On a fini par se rendre compte que Christine et toi manquiez à l'appel. J'ai viré de bord pour te retrouver. Elle est où, elle, au fait ?

— T'as laissé ma mère toute seule avec les deux jeunes ? Mon gros jambon d'innocent... Pourquoi t'es pas resté avec eux ? Pourquoi t'as pas veillé sur eux ?

— Y sont genre dix dans le groupe pour s'entraider. Toi, t'es tout seul, d'après c'que j'peux voir.

— Y'a deux *kids*, une ado, deux blessés, une vieille sacoché pis un mange-marde avec ma mère. C'est ça que t'appelles de l'aide ? Y'a-tu des jours où ton QI surpasse celui du rond d'pisse dans tes bobettes ?

Jacques devait s'attendre à ce qu'une insolence du genre lui soit lancée, puisque son ton ne change pas le moins du monde.

— Après sept ans passés avec vous, tu penses encore pouvoir m'atteindre avec tes insultes ? Comme si je m'attendais à c'que tu me remercies après t'avoir retrouvé...Ta mère, c'est une femme forte ! Des bouttes *rough*, la vie lui en a envoyé une chiée, pis elle est encore debout aujourd'hui. Elle ferait n'importe quoi pour ses enfants. N'importe quoi ! Geneviève et Nicolas sont ben plus en sécurité avec elle qu'ils le seraient

avec moi. Tu t'en rendrais sûrement compte si tu passais pas ton temps à tout faire pour câliser ta vie dans les poubelles !

— *Fuck you*, Jacques !

Pour la première fois depuis que son beau-père vit avec eux, Alex est piqué au vif et s'emporte. Ses mains réussissent à s'emparer d'une des louches qu'a maladroitement fait tomber Jacques plus tôt et lui lance de toutes ses forces. Ce dernier évite le projectile de justesse. Il s'apprête ensuite à répliquer, mais quelque chose le tourmente aussitôt.

La louche.

La louche projetée par Alex n'a fait aucun bruit.

D'un mouvement rapide, Jacques fait volte-face et dirige le faisceau de sa lampe droit devant lui. À quelques mètres, le Krampus braque sur eux un regard froid. Un regard cruel. Le visage du monstre, toujours maculé du sang de la pauvre Christine, se fend d'un sourire carnassier. Entre ses doigts, l'ustensile métallique qu'il a attrapé au vol est broyé sans effort.

Surpris alors qu'il n'était qu'à une dizaine de pas de ses proies, le Krampus abandonne toute forme d'approche silencieuse et envoie voler l'îlot – pourtant vissé au plancher – qui les sépare.

— COURS, ALEX !

Mais ce dernier a déjà commencé à s'éloigner. Jacques comprend que si l'endroit avait été éclairé, Alex aurait déjà pris ses jambes à son cou, et ce, sans l'attendre.

Malgré son âge et son embonpoint, le Jacques Dorval met peu de temps à rattraper son beau-fils. Derrière eux, ils entendent le monstre tout ravager sur son passage afin d'en faire autant.

— Sont passées où ses ostie d'clochettes ? !

— C'est fini, les clochettes. J pense qu'il est passé aux choses sérieuses.

Peu habitué de courir autant, Jacques a toutes les misères du monde à conserver son équilibre.

— Donne-moi la *flashlight*.

— *No way* ! C'est ma seule garantie que tu m'abandonneras pas à la première occasion. J'la garde !

— Sers-t'en comme du monde, d'abord ; t'éclaires partout sauf où on va.

Sans ralentir sa course, Jacques s'efforce de stabiliser son bras droit, et du même coup, le faisceau de lumière dont il a la responsabilité. Leurs pas les mènent jusqu'à une guérite de contrôle, dont la porte, entrebâillée et immuable, ne leur octroie qu'une mince ouverture.

— Vas-y en premier, le somme Jacques.

— Faut trouver un autre chemin ; tu passeras jamais là-dedans...

— C'est de là que j'arrive, figure-toi donc. Je suis quand même pas un obèse morbide ! Envoie, grouille !

Pendant que son beau-fils se glisse dans la fente, Jacques éclaire brièvement derrière lui. Pour l'instant, aucune trace de leur poursuivant.

— C'est bon, je suis passé.

Soulagé de disposer de plus de temps que prévu, Jacques rentre son ventre au maximum et traverse à son tour avec une rapidité surprenante.

— Il nous suit pas ?

— On dirait pas. Mais ça veut pas dire qu'il est loin pour autant. Ça m'fait un peu chier de dire ça, mais on devrait continuer de courir.

— Entièrement d'accord, approuve Alex.

Ils détalent de plus belle. Même s'ils n'arrivent pas à bien voir, le corridor dans lequel ils progressent semble beaucoup plus exigu que le précédent.

— Tout au bout, va falloir tourner à gauche, explique Jacques en cherchant son air. Ça va nous mener à un escalier qu'on va devoir monter. C'est là que les autres se trouvaient quand j'suis parti. De là, ils devraient pas être ben *tough* à trouver.

— Y se rapprochent toujours du toit ?

— Oui ! Mais Karl doit les faire passer par les cellules avant. Pour ramasser les draps qu'on va lier pour desc...

Un mètre derrière eux, le mur à leur droite est pulvérisé par quelque chose de massif qui vient de passer à travers. Sitôt formé, le rideau de poussière et de plâtre qui résulte de la destruction est déchiré par le Krampus, qui le traverse à toute allure. Pris par surprise, la locomotive Jacques accélère à pleine vapeur, laissant un tracé de jurons s'échapper de sa bouche. La décharge d'adrénaline qui lui parcourt le corps suffirait amplement à lui permettre de niveler la vitesse d'Alex, beaucoup plus en forme que lui, mais Jacques n'en fait rien. Il se positionne plutôt entre le monstre et son beau-fils dans le but de protéger ce dernier contre une éventuelle attaque.

Les pas lourds et cadencés du Krampus ont sur le duo l'effet d'un fouet. Jamais jusqu'ici le monstre s'était déplacé à une telle vitesse. Soit la créature n'a plus envie de jouer avec ses victimes, soit il s'est passé quelque chose avec elle entretemps.

— À droite ! s'écrie Jacques, quelques mètres avant d'arriver à l'intersection.

— Comment, à droite ? Tantôt tu m'as dit à gau...

Jacques le tire vers lui et le force à prendre à droite avec lui.

— Penses-tu vraiment que j'suis assez cave pour diriger c'te monstre-là directement sur Carole pis les p'tits ? ! J'vais rester loin d'eux tant et aussi longtemps que l'autre va nous coller au cul !

Alex n'ajoute rien.

À l'embranchement suivant, alors qu'ils prennent à gauche, tous les deux passent près d'entrer en contact avec une des nombreuses civières grossièrement alignées le long du mur. Ce n'est qu'une fois leur équilibre retrouvé qu'ils sont à même de constater qu'ils viennent de débarquer dans l'infirmerie. Les rares ampoules allumées ainsi que quelques pièces d'équipement leur indiquent que l'électricité est fonctionnelle dans cette

partie du centre. De chaque côté du corridor, une porte ouverte donne accès aux deux seules salles de l'infirmierie. Seule celle de droite est munie de fenêtres qui leur permettent de voir la douzaine de lits inoccupés qu'elle renferme.

Des bruits de sabot se mettent alors à résonner à une distance dangereusement courte. Alex et Jacques sont prisonniers d'un nouveau cul-de-sac, mais savent qu'ils n'ont pas le temps de faire demi-tour. Ils ne disposent que de quelques secondes pour réfléchir. Au moment même où ils plongent respectivement dans la pièce la plus proche d'eux, un carillon résonne au fond du couloir, et les portes d'un ascenseur dissimulé par le manque d'éclairage s'ouvrent.

Chapitre 14

De l'ascenseur en question ressortent un médecin chétif dans la fin quarantaine et un de ses jeunes patients, installé au fond d'un fauteuil roulant, une jambe plâtrée soutenue à l'horizontale.

— À la seconde où je sors d'ici, j'm'en vais aller voir ta mère pour qu'elle me suce les noix, Clavel !

— Bon, j'en ai assez entendu, se lasse le médecin en actionnant le frein des roues du fauteuil, quelques pas à peine après être sortis de l'ascenseur. Je te laisse poireauter ici jusqu'à ce que tu apprennes à p...

Cloc, clic...

Cloc...

Planqué entre deux lits, Jacques redresse discrètement la tête, tout juste pour lui permettre de voir ce qui se passe. Dans le couloir où Alex et lui se trouvaient il y a un instant à peine, le monstre s'immobilise à proximité du docteur Clavel et de son jeune patient, qui redressent la tête d'un même mouvement. Le démon, qui semblait pourtant bien déterminé à mettre la main sur Alex, pose sur le détenu en fauteuil roulant un regard glacial qui ne laisse aucune équivoque : il a momentanément jeté son dévolu sur quelqu'un d'autre.

— Clavel ! CLAVEL, AIDE-MOI !

Le jeune homme, terrifié comme il ne l'a jamais été de toute sa vie, tire sur les roues de son fauteuil afin de s'éloigner du monstre, mais les freins, toujours enclenchés, l'en empêchent.

Le Krampus, visiblement excité par quelque chose qui émane de sa proie estropiée, passe à l'action.

D'abord, il lui attrape les épaules et les colle brutalement au plancher. Poussé à la renverse, le jeune homme hurle à pleins poumons. Le Krampus dépose un genou par terre, une main à plat sur la poitrine du blessé et une autre sur son front.

— CLAVEL ! RESTE PAS LÀ COMME UN CA...

Alors toute grande ouverte, la gueule du monstre se referme autour du visage de sa victime. Ses longues dents, aussi tranchantes qu'inégales, s'enfoncent d'abord dans les joues et les tempes de sa proie. Les cris de l'adolescent décuplent. De chaque côté de sa tête, le sang gicle et se répand sur le sol. La mâchoire du monstre continue de se refermer, broyant tout sur son passage. Lorsque celle-ci se clôt et que ses dents s'imbriquent les unes dans les autres, le Krampus arrache d'un violent mouvement l'amas de chair et d'os qu'elles retiennent, laissant une énorme cavité ensanglantée là où aurait dû se trouver un visage.

— Sainte Marie Mère de Dieu..., laisse échapper le docteur Clavel en observant, pétrifié, l'horrible créature se régaler du faciès de son patient.

Sans cesser de mastiquer, le Krampus pose les yeux sur le médecin, comme s'il s'apercevait de sa présence pour la première fois. De la pièce vitrée où il est situé, Jacques arrive à voir le médecin se déplacer lentement sur sa gauche en tremblant de façon plus qu'intense, profitant du fait que le monstre eut préféré extirper le cœur du défunt plutôt que le sien afin de s'en nourrir.

Y'a pas l'air de vouloir l'attaquer. La théorie de Karl semble bonne.

Une fois le médecin à une certaine distance, le bruit qu'émettent ses pas permet de deviner que ce dernier a finalement pris ses jambes à son cou.

Pas tellement la journée à laquelle je m'attendais en me levant à matin, désespère Jacques, alors que tout près de lui, le Krampus continue de se nourrir.

Il examine rapidement la pièce dans laquelle il se trouve et met peu de temps à en brosser un portrait complet.

Une douzaine de lits, des machines qui font bip-bip quand elles sont pluggées, des poteaux à soluté... J'ai pas grand-chose ici pour me défendre. J'espère qu'Alex a eu plus de chance que moi de son bord.

Dès l'instant où Jacques songe à Alex, le Krampus semble faire de même, comme s'il venait de se rappeler celui qu'il poursuivait avant de tomber sur son casse-croûte improvisé. Sa langue grouillante lui léchant le sang qui lui tache le visage, il pivote lentement sur lui-même et s'apprête à pénétrer dans la pièce où se trouve Alex. Jacques comprend qu'il doit réagir, et vite !

Réfléchis, Jacques ! Réfléchis !

Sans y penser à deux fois, il accourt au fond de la pièce, s'empare d'un plateau rempli d'instruments médicaux et le lance dans l'une des fenêtres. Le tapage qui en résulte le fait sursauter lui-même.

Après un court silence, l'imposante silhouette de leur poursuivant fait une lente apparition dans la salle.

Jacques se fige.

Cette chose, ce démon, a beau être imposante... monstrueuse... c'est avant tout ce qu'elle dégage, comme une sorte d'aura machiavélique, qui paralyse d'effroi tous ceux qui ont le malheur de se trouver en sa présence. Et en ce moment, Jacques est aux premières loges pour en constater les effets.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

Le monstre s'approche.

La mâchoire de Jacques tremble de façon incontrôlable.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

Le quinquagénaire envoie à ses jambes l'ordre de bouger. À sa grande surprise, elles répondent toutes les deux. Dommage qu'il n'ait l'intention d'aller nulle part.

La voie est libre, Alex... Va prendre le bâtard d'ascenseur. Déniaise pendant qu'il regarde par ici ! ordonne-t-il mentalement à son beau-fils.

Jacques maintient le contact visuel avec le Krampus, qui est plus près de lui que jamais. S'il devait détourner le regard pour tenter de voir si Alex se déplace, il risquerait de dévoiler la position de ce dernier. Pour cette raison, il se contente de garder ses oreilles bien ouvertes, dans l'espoir d'entendre le carillon annonçant l'ouverture des portes de l'ascenseur.

Come on, Alex...

Lorsqu'il a rejoint Jacques, le Krampus arque son dos et abaisse sa tête afin que leurs visages se rencontrent. L'homme ignore ce qui est le plus insoutenable : le regard de la chose, dont le sourire macabre qui le caractérise d'ordinaire s'est totalement volatilisé, ou l'haleine putride qui s'échappe à la fois de sa gueule et de ses voies nasales. Des morceaux de chair appartenant au jeune sont toujours visibles, empêtrés dans le poil dru et crasseux lui faisant office de barbe.

Soudainement, dans sa vision périphérique, Jacques aperçoit des griffes.

Elles s'approchent de son visage.

Passent sous sa gorge.

Elles sont si longues qu'il arrive à distinguer son propre reflet terrifié sur le plat de celle rattachée à l'index. Le vieux cœur de Jacques bat si vite qu'il semble sur le point d'exploser.

L'ascenseur... va dans l'ascenseur... Profite du temps que j'te fais gagner...

Du revers de la main, le Krampus applique le côté lisse de ses griffes contre le bras droit de Jacques... et l'écarte doucement de son chemin. Confus, ce dernier met un certain temps à comprendre.

Y pense qu'Alex est dans la pièce ici. Y pense que j'me suis encore interposé entre eux pour le protéger...

Supposition qui s'avère juste, puisque le monstre s'accroupit aussitôt et se met à fouiller le dessous des lits et à inspecter l'intérieur des cabinets.

Jacques ne rate pas pareille occasion ; il s'éclipse sans faire de bruit. Une fois dans le corridor, il tourne à droite en prenant bien soin d'éviter de poser le pied dans la mare de sang qui s'est considérablement élargie.

— Aleeeeex ! C'est moi ! Vite, viens-t'en ! *Go ! Go !* souffle-t-il en direction de l'autre pièce, là où s'est réfugié son beau-fils.

Jacques sent une paire d'yeux focaliser sur lui. Malheureusement, ce ne sont pas ceux qu'il aurait souhaités. Non seulement le monstre l'a entendu, mais il a également saisi ce qu'il a dit. Son regard ne laisse aucun doute possible : Jacques s'est joué de lui et fait à présent partie de ceux qui ont été vilains.

— Tabarnak, Alex ! Grouille ton cul ! Grouuuuulle ! hurle cette fois son beau-père en se ruant sur l'ascenseur, dont il presse le bouton d'ouverture à onze reprises.

Alex sort en trombe de la pièce où il se trouvait. De justesse, il parvient à éviter le fauteuil roulant renversé, mais la mare de sang, elle, ne lui laisse aucune chance. Le jeune homme perd pied et trébuche au moment même où les portes automatiques s'ouvrent.

Dès qu'il pénètre dans la cage, Jacques appuie sur la touche désignant l'étage supérieur, puis sur celle activant la fermeture des portes.

— Plus vite !

Alex se ressaisit, se relève, puis se glisse à son tour à l'intérieur de l'ascenseur. Seulement, les portes refusent toujours de se refermer.

— Envoye ! Envoye, saint-ciboire de portes de cul d'marde ! jure Jacques en continuant d'enfoncer la touche à répétition.

Cloc, clic...

Cloc, clic...

— Ferme ! FERME !

C'est précisément à l'instant où le monstre émerge de la pièce que les yeux d'Alex remarquent, gisant sur le sol, le morceau de papier chiffonné auquel il semble vouer une importance sans borne. Sans avertissement, il

plonge hors de l'ascenseur et se jette sur l'objet, qui a réussi une fois de plus à s'échapper de sa poche.

— ALEX ! QU'EST-CE QUE TU FAIS ? ! peut-il entendre son beau-père crier.

Étendu de tout son long, Alex referme ses mains sur sa précieuse feuille, au moment même où un énorme sabot frappe le sol, à quelques centimètres de sa tête. L'adolescent n'a pas le temps de lever les yeux que le carillon de l'ascenseur retentit à nouveau, tandis qu'il sent une présence lui agripper les chevilles et le tirer vers l'arrière.

La seconde suivante, la main du Krampus fauche le vide. Les portes de l'ascenseur se referment devant le nez d'Alex. À bout de souffle, Jacques, qui vient assurément de lui sauver la vie, le dévisage.

— Voyons, c'est quoi ton problème ? Viens-tu vraiment de risquer ta vie pour un bout de papier ? !

Toujours étendu sur le sol, Alex ne lui répond pas. Il s'assure plutôt que la feuille en question se trouve toujours entre ses mains.

— En tout cas, le salaud doit avoir des oreilles bioniques pour m'avoir entend...

Quatre longs poignards ébène perforent les portes de l'ascenseur et viennent se loger dans la poitrine de Jacques, lui transperçant les côtes et le sternum avec autant d'aisance que s'ils étaient faits de porcelaine. Les griffes meurtrières y demeurent une seconde tout juste, puis se retirent, au moment où l'ascenseur commence à monter.

Les yeux exorbités, le visage empourpré par une intense douleur, Jacques vacille jusqu'à ce que son dos heurte la rampe vissée au mur du fond derrière lui. Il s'affaisse ensuite, son postérieur donnant durement contre le plancher.

Alex se redresse. Il fixe son beau-père sans dire un mot, l'air impassible qui le caractérise tant collé au visage. Il ne cherche pas à le réconforter, encore moins à lui venir en aide, alors que pourtant, Jacques se vide

littéralement de son sang. Le mourant serre la mâchoire. Ses mains tremblantes cherchent à recouvrir ses blessures. Il pousse d'intelligibles geignements, mais les paroles qu'il cherche à prononcer se perdent dans sa trachée, gorgée du sang qu'il n'arrive pas à tout recracher. Ce qu'il tente de communiquer ne semble pas intéresser Alex le moins du monde.

Ce n'est que lorsque l'ascenseur s'arrête et que les portes s'ouvrent derrière lui que son beau-fils daigne s'approcher de Jacques. Lentement, le jeune homme se penche vers lui et lui murmure quelque chose à l'oreille. Alex s'empare ensuite de la lampe de poche de ce dernier, de ses clefs de voiture, se redresse, tourne les talons et sort de la cage sans jamais démontrer le moindre signe de compassion envers celui qui l'a élevé comme son propre enfant au cours des sept dernières années.

Une fois les portes refermées, Jacques se retrouve seul. Ses mains n'ont plus la force d'appuyer sur ses blessures pour en limiter le saignement. Il rend l'âme moins d'une minute plus tard.

Chapitre 15

— Alors, est-ce qu'on a tout ?

— Non. Il manque encore Jacques, Christine et Alex. Madame St-Laurent soupire.

— Je parle des draps, Carole. Écoutez, je comprends que vous vivez une situation difficile, mais pour l'instant, on doit se concentrer sur nous. Nous sommes encore en vie. Vos deux enfants sont encore en vie. On doit tout faire pour qu'il en demeure ainsi.

Carole se tait. Elle prend un moment pour regarder autour d'elle ; regarder ceux et celles qui l'accompagnent dans cette histoire de fou. Jocelyn, blessé, et sa jeune fille. Bolduc, dans un état encore plus déplorable encore. Geneviève et Nicolas qui ne la quittent plus d'une semelle, peu importe où elle va. Julie a raison : il faut tout faire pour garder tout le monde en vie.

— Oui... on a tout. On a réussi à accumuler assez de draps pour se rendre jusqu'en bas. Avec un p'tit surplus, même. Au cas.

— Très bien. Dès que Karl sera de retour, nous pourrons commencer à n...

— Alex ! peut-on entendre Anik s'exclamer.

L'adolescente accourt vers le jeune homme et le serre dans ses bras. Étreinte qui ne lui est que partiellement retournée.

Dès qu'ils entendent son nom, tous les membres de leur groupe s'agglutinent autour de lui comme les apôtres autour du Messie.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Alex ?

— Où est-ce qu'est Jacques, Alex ? Y'est parti à ta recherche, lui explique sa mère, morte d'inquiétude. Tu l'as pas croisé ?

— Pis Christine ? Elle était avec toi, non ?

Les questions fusent dans tous les sens, avant de s'arrêter d'un seul coup. Alex remarque l'air étrange qu'ont tous les autres en le regardant.

Puis, il comprend.

Il passe sa main sur son visage et vient la placer sous ses yeux. Elle est couverte de sang. Celui de Jacques, assurément. Alex prend le temps de croiser chacun des regards posés sur lui avant de leur fournir ses explications.

— Y sont morts, annonce-t-il sur un ton neutre. Tous les deux. J'vois pas Karl. Quelqu'un peut m'dire y'est passé où ?

La nouvelle fatidique jette une douche froide sur les autres survivants. Carole, en particulier, encaisse très mal le choc. Les genoux de la pauvre fléchissent. Déboussolée, elle cherche à s'agripper à quelque chose, mais sa main ne trouve rien.

— J... Jacques... mon Jacques... Oh, non ! Non...

La voix de la veuve chevrote. Ses derniers mots sont à peine audibles. Rapidement, ses yeux se retrouvent inondés.

— Attends un peu... pourquoi tu nous parles de Karl ? On s'en câlisse de Karl ! Qu'est-ce qui est arrivé à Christine et à Jacques ? se fâche Bolduc.

— Y'est parti... y'est parti te chercher, parvient à formuler Carole avec un regain de tonus. Tu l'as toujours haï... pis y'est parti te chercher pareil ! On a le droit de savoir !

La mère de famille s'agenouille et enlace ses deux plus jeunes. Elle plonge son visage au creux de leurs cous et y pleure à chaudes larmes.

— Le monstre a été plus rapide que moi. J'ai rien pu faire. Ni pour Melançon ni pour Jacques, se défend Alex.

...

— Attends, Alex ! Pas si vite ! Explique-nous au moins ce qui se passe ! cherche à comprendre madame St-Laurent.

Tout juste derrière eux, le reste des survivants sont aussi curieux qu'elle de connaître les raisons qui poussent Alex à partir à la recherche de Karl, alors que les directives du chasseur étaient claires et strictes : tout le monde devait attendre son retour avant de chercher à gagner le toit.

— Vous êtes certains que c'est de ce côté-là qu'il est parti ? veut s'assurer Alex.

— Oui. Je l'ai vu de mes propres yeux, lui confirme Anik.

Alex paraît satisfait de la réponse, mais tous les autres attendent encore la sienne.

— Vous allez comprendre dans pas long. Disons seulement que vos chances de survivre sont meilleures maintenant que v'là cinq minutes, consent-il à leur expliquer.

Ses compagnons ignorent à quel point cette dernière phrase les rassure réellement, mais ils continuent tout de même de le suivre. Ils comprennent également que rien ne leur sera dévoilé tant que *lui* n'en aura pas décidé autrement.

Le chemin qu'ils empruntent n'a rien de bien rassurant, même pour un centre de détention. Quelque chose d'étrange y flotte. Le lieu aurait pu être hanté que le malaise qu'ils ressentent n'en serait pas plus inconfortable. Bien qu'ils leur soient d'une aide plus que précieuse pour s'orienter, les néons grésillants disposés au plafond en tandem accentuent également ce sentiment de malaise.

Sans crier gare, Alex freine, créant une minicommotion derrière lui, alors que tout le monde se tamponne maladroitement. Madame St-Laurent passe près d'échapper Bolduc, qu'elle aide à se déplacer. Il n'en faut pas plus pour que l'angoisse qui les habite augmente d'un cran, et que leurs yeux affolés ne se mettent à scruter chaque recoin possible afin de repérer la bête qui les poursuit.

— J’peux pas vous certifier que le monstre est pas tout près, mais c’est pas pour ça que je m’arrête, déclare Alex.

— Pourquoi, alors ? Que se passe-t-il ? cherche à savoir la directrice.

Alex allume sa lampe de poche et pointe le plafond. Au-dessus de leurs têtes, les néons qui devaient s’assurer d’éclairer cette section du corridor sont tous deux éteints.

— On a enlevé la grille protectrice qui le recouvre. On a volontairement plongé cette partie dans le noir, déduit Alex.

Le menton dressé bien haut, tous ceux qui l’accompagnent sont en mesure de corroborer son affirmation.

— OK, pis pourquoi on aurait fait ça ? demande Bolduc.

Alex abaisse sa lampe pour la pointer vers la droite. Il balaie le mur qui s’y trouve sur une bonne partie de sa longueur. Rien n’attire son attention. Mais en faisant de même sur le mur de gauche, le jet de lumière révèle la présence d’une sombre allée.

— Laissez-moi deviner, lance Alex à la directrice. Y’a rien d’intéressant par là-bas ? Et j’imagine que si on continue tout droit et qu’on suit le chemin éclairé, on va finir par aboutir sur le toit ?

— Je... Oui. C’est à peu près ça. Il n’y a rien d’autre que des vieux locaux abandonnés dans cette allée. On vient tout juste, d’ailleurs, d’y débiter des travaux de rénov...

— C’est par là qu’on va, tranche Alex.

— Qu... quoi ? Mais pourquoi ?

— Qu’est-ce qui se passe, Alex ? Pourquoi on sort pas juste d’ici ? On a les draps, pis toute, lui fait remarquer Anik.

— Fais-moi confiance, se contente de lui répondre son ami.

Une fois dans l’allée, Alex projette sa lumière partout où il peut, ce qui permet à tous d’éviter avec aisance les nombreux pots de peinture, les planches de *plywood* empilées et les différents outils qu’ils croisent sur leur chemin.

— On dirait que les gars sont partis en plein milieu des travaux, commente Bolduc.

— Exact. Pourtant, le sol est impeccable. Comme si on avait passé le balai dans la poussière pis les cochonneries pour effacer des traces de pas, analyse Alex.

Du sol, il passe ensuite à la première porte à sa droite, mais ne s’y attarde pas. Idem pour les deux suivantes. Par contre, la quatrième attire indéniablement son attention.

— Local 119. Y’est ici.

— Qui ça ? Karl ? demande sa mère.

— Bolduc, donne-moi ton Taser *gun*. Oui, Karl.

Sans poser de questions, le gardien lui tend son arme. Jocelyn cueille celle-ci et va la porter à Alex.

— Karl m’a regardé droit dans les yeux. Il m’a juré qu’il allait tout faire en son pouvoir pour que ma fille puisse sortir d’ici saine et sauve. Il nous a dit qu’il partait en reconnaissance pour s’assurer que le chemin jusqu’au toit était *safe*, et qu’il revenait nous chercher après. J’ai mis toute ma confiance entre les mains de ce gars-là. Si pour une raison ou pour une autre y’est vraiment venu se cacher ici, je te jure que ça va aller mal pour lui ! le met en garde le père d’Anik.

— J’ai des questions importantes à lui poser. Après, t’en feras c’que tu voudras.

— Ça me va !

Alex approuve et relève son pistolet, qu’il pointe en direction de la porte. Jocelyn dépose une main sur la poignée. Ils comptent ensemble à l’aide de hochements de tête.

Trois... deux... un...

Jocelyn ouvre la porte et s’écarte. Alex entre en trombe, l’arme au poing.

Contrairement à la planque précédente, celle-ci n'est éclairée que par une lampe à l'huile. Cependant, Alex n'a aucune difficulté à localiser le concierge, écrasé au fond d'une chaise à roulettes, les talons posés sur une table, occupé à engloutir à la cuillère le contenu d'une canne de fèves au lard.

Karl s'étouffe avec sa bouchée en apercevant le jeune foncer sur lui. Mais au moment où ses pieds retrouvent le sol, où ses fesses quittent sa chaise et où ses doigts s'enroulent autour du fusil à pompe reposant sur la table, il est atteint par deux dards qui lui transpercent la peau et lui envoient une forte décharge électrique. Tous ses muscles se contractent instantanément. Il échappe son arme et s'effondre, raide comme un arbre que l'on vient d'abattre. Un à un, tous entrent dans la salle. Julie referme derrière.

— Attrapez-le, ordonne Alex, alors que l'autre frétille toujours.

— Prenez ça !

Bolduc détache de sa ceinture une paire de menottes, qu'il lance à Jocelyn. Une fois ses poignets liés, Karl reçoit un solide coup de pied dans les côtes, gracieuseté du père d'Anik.

— Ménage ta jambe, Joce. Aggrave pas ta blessure pour cette pourriture-là.

Avec une force que l'on ne lui soupçonnerait pas, Alex saisit Karl au collet, le soulève et le pousse brusquement dans son fauteuil à roulettes.

— Par contre, j'vois que tes jointures ont l'air en santé. J'vais peut-être avoir besoin d'elles.

— Elles sont toutes à toi, répond Jocelyn, fébrile, en serrant les poings.

— OK, c'est quoi, la *joke*, là ? Je sauve votre cul et c'est comme ça que vous me remerci...

Alors qu'on parlait d'elles voilà cinq secondes à peine, les jointures de Jocelyn viennent s'écraser avec aplomb contre le visage de Karl, juste sous son œil gauche.

— Désolé, j'ai pas reçu de signal, mais j'ai pris l'initiative pour celle-là, explique Jocelyn en secouant sa main endolorie.

— C'est ben parfait. Ça va nous sauver du niaisage. *All right*, mon gros visage à deux faces... Je sais qu'on se connaît pas tant que ça tous les deux, mais j'te le dis tout d'suite : je suis pas d'humeur à faire rire de moi. Ça fait que tu vas laisser tomber la *bullshit* pis tu vas tout nous raconter.

Karl secoue la tête, toujours sonné par le coup reçu.

— *Are you guys serious ?* ! Je vous ai tout dit, déjà ! J'ai sauvé votre *sorry ass* une première fois en vous accueillant dans ma planque, et là je risque ma peau pour vous aider à sortir d'ici en vie !

En retrait, Carole, Julie et Richard se regardent, ne sachant trop pour quel parti prendre.

— C'est vrai qu'il a accepté de nous garder avec lui, plus tôt dans la salle d'archives, argumente madame St-Laurent. Sans lui, plusieurs d'entre nous seraient morts à l'heure qu'il est.

— Plusieurs d'entre nous *sont* morts à l'heure qu'il est. Pis notre nombre va continuer de descendre tant que *lui* va continuer de respirer.

Cette déclaration d'Alex fait sourire Karl. Sourire que les phalanges de Jocelyn se chargent d'effacer rapidement. Le prisonnier grimace de douleur et exprime son mécontentement par l'entremise de jurons dans sa langue maternelle. Cependant, son visage se fige d'un coup lorsqu'il aperçoit l'objet qui lui pend au bout du nez : un cylindre métallique sur lequel sont gravés d'étranges symboles.

Les yeux enflammés du concierge montent alors pour croiser ceux d'Alex, qui retient la relique entre son pouce et son index.

— Comme ça, t'es un chasseur, pas vrai ? Chaque année, le croque-mitaine vient bouffer les enfants tannants, pis toi, en homme honorable que t'es, tu le traques sans relâche pour le tuer, c'est ça ? Dans le but de sauver des centaines de vies ? Tu t'es fait engager par le centre parce que tu savais qu'il allait débarquer ici, fait que t'as décidé d'y aller Kevin McCallister

style pis t'as préparé un paquet de pièges pis de pièces secrètes pour t'aider à l'abattre... J'ai bien résumé ça ?

Karl demeure muet, mais Alex serait mort électrocuté si les éclairs que lui lancent les yeux de son captif pouvaient se matérialiser.

— C'est pas mal ça qu'il nous a dit, ouais, confirme Anik.

D'une rotation du poignet, Alex fait pivoter le cylindre déjà décapsulé et cueille au creux de son autre main le parchemin qui s'en échappe. Comme il ne lui est plus d'aucune utilité pour l'instant, il range l'étui dans sa poche et déroule la longue et très ancienne feuille de papier qu'il contenait.

— Qu'est-ce que c'est ? demande la directrice, sur un ton plus craintif que curieux.

— Une liste, répond Alex. La liste du Krampus. Le nom de tous les enfants qu'il doit punir. J'ai eu le plaisir de la feuilleter, tantôt. C'te créature-là doit exister depuis la nuit des temps, parce que les premiers noms dessus remontent à loin. Genre... vraiment loin. Par contre, le nom qui a retenu mon attention est pas si loin que ça.

Alex fait glisser le bout de son index le long de la liste. Il y fait défiler les noms dans un ordre chronologique inversé.

— Et tous les noms de cette liste... *tous* les noms... sont rayés. Chaque enfant qui devait être puni, ou bouffé, l'a été. Tous... à part un.

Le doigt d'Alex s'arrête sur le nom en question. L'adolescent le lit à voix haute ainsi que la date annexée.

Décembre 1971 – Karl McKenzie

À cette dernière mention, l'air dans la pièce s'alourdit d'un seul coup. Karl laisse la coulisse de sang qui s'échappe de sa narine ruisseler jusqu'à son menton sans brocher.

— Tu savais qu'il allait se pointer ici, mais pas parce que tu le traquais. Non. Parce que tu savais que *lui* s'en venait pour toi. Peu importe la place où tu te trouverais aujourd'hui, y serait venu te chercher.

Plus Alex enchaîne les explications, plus la sympathie qu'éprouvaient certains membres du groupe pour Karl s'évapore.

— De tous les endroits possibles où l'attendre, t'as choisi un centre de détention pour délinquants juvéniles, en sachant très bien qu'il pourrait pas résister à la tentation d'étriper pis de bouffer ceux qui croiseraient son chemin. Tout ça juste pour acheter du temps, *tougher* jusqu'à minuit, pis sauver ton p'tit cul de pissou jusqu'à l'an prochain. Gros rat sal...

— Mais... si c'est pas un chasseur... pourquoi y'a fabriqué des pièges ? Y'a quand même essayé de le tuer, non ?

— Non, m'man. Les pièges qu'il a posés étaient pas pour le monstre ; y'étaient pour nous. Pour nous blesser. Nous affaiblir. Nous ralentir. Regardez les deux cachettes. Vous voyez pas un *pattern* ? Un couloir *full* éclairé d'un bord, pis un plongé dans le noir de l'autre. Les gens suivent celui où ils peuvent voir où ils mettent les pieds, sans se douter du piège qui les attend. La chose entend l'explosion et fonce sur ceux qui l'ont déclenchée, ignorant complètement le corridor sombre qu'elle croise en chemin, là où se cache monsieur McKenzie.

À chaque seconde qui passe, le dégoût et la haine que tous éprouvent pour Karl ne font que croître. Madame St-Laurent sent sa tête tourner et son estomac se serrer, alors qu'elle se sent envahie d'une culpabilité phénoménale ; celle d'avoir engagé cet homme. D'avoir contribué, sans le savoir, à ce qu'il mette son abominable plan à exécution.

— Ça fait cinquante et un ans que tu laisses du monde crever à ta place, pis je vois pas une once de regret sur ta face de cul, fulmine Jocelyn.

Karl hausse les épaules.

— Vous auriez fait quoi à ma place ? Je suis un *survivor*, c'est tout. Je fais ce qu'il faut pour rester en vie. Si y'a des dommages collatéraux, c'est pas mon prob...

Le poing de Jocelyn sévit une fois de plus. Il jette cette fois son dévolu sur la rate du prisonnier. Karl grogne de douleur.

— J’pense qu’on peut considérer ça comme des aveux. On a plus besoin de lui, asteure ; y’est tout à toi, Jocelyn.

Alors qu’il devrait plutôt s’inquiéter pour la suite des évènements, Karl rigole comme si la dernière phrase ne s’était jamais rendue jusqu’à ses oreilles.

— Comment t’as su pour la pièce ? De toutes celles qu’il y a dans le centre... comment t’as su que j’étais dans celle-ci ?

— La plaquette avec le numéro du local en haut d’la porte. Les salles d’avant sont numérotées de 608 à 610. C’qui veut dire qu’ici c’est 611, pis que t’as revissé la plaque à l’envers en voulant cacher les symboles de protection que t’as sûrement gravés derrière. J’imagine que tu devais être pas mal pressé.

— *Not bad... Not bad at all...*, concède Karl. Par contre, tu te plantes solide si tu penses que j’ai pas d’autres informations qui pourraient vous être utiles. À votre place, j’y penserais à deux fois avant de vous débarrasser de moi.

— C’est ça, ouais. Garde ta *bullshit* pour toi. Tu serais prêt à nous raconter n’importe quoi pour qu’on te laisse en vie.

Le non-verbal de Karl confirme qu’il est plutôt en accord avec cette supposition. Toutefois, il n’a pas dit son dernier mot.

— Écoute... même si j’ai pas le choix d’admettre que t’as raison, ça veut pas dire que je dis pas la vérité cette fois. En fait, ce que j’ai à vous révéler est cent pour cent véridique. Tu veux que ta famille et tes amis survivent ? *Then hear me out.*

Alex le considère un moment. Il risque ensuite un coup d’œil autour de lui afin de voir si les autres semblent enclins à écouter ce que leur prisonnier a à leur raconter.

Il se rend bien vite compte que c’est le cas.

— OK, McKenzie. Dis-nous c’que t’as à nous dire. J’t’avertis, mieux vaut pour toi que tu nous fasses pas perdre notre temps. Autrement, j’te jure

qu'on te sectionne les talons d'Achille pis qu'on te traîne en arrière de nous autres juste pour le plaisir de voir le monstre te régler ton cas.

— C'est très clair. Pis je vous promets que vous le regretterez pas !

— Crache, câlisse ! s'impaciente Anik.

Son impétuosité soudaine parvient à soutirer à Alex un sourire aussi discret que rare.

— *All right, listen*, enchaîne Karl à voix basse, comme s'il avait soudainement peur d'être entendu par son Némésis. *It dies tonight...*

La salle est alors plongée dans un silence complet, comme si tout le monde attendait la suite des explications.

— Pourrais-tu être plus vague que ça, s'te plaît ? demande Jocelyn sur un ton sarcastique.

— En français, si possible, réclame Carole.

— *Come on !* Me niaisez-vous ? ! *It dies tonight !* Il meurt ce soir ! C'est sa dernière journée sur Terre ! Dès que minuit finit de sonner, couic ! *Game over !*

Alex grimace.

Karl n'a pas réussi le moins du monde à convaincre l'adolescent et il s'en rend bien compte. Il cherche immédiatement à se reprendre avant que Jocelyn et lui ne mettent leurs menaces à exécution.

— Attendez ! C'est vrai ! Ça fait cinquante ans que je me renseigne sur lui. C'est vrai que les infos sont assez *tough* à trouver, mais celles que j'ai sont *legit*. Pis une parmi celles-là, c'est que le Krampus vit exactement mille ans.

— Donc si on réussit à tenir le coup jusqu'à minuit, on survit pis lui y crève ? Simple de même ?

— Je sais pas si j'utiliserais le mot « simple », mais oui, c'est ça. Checkez dans ma sacoche. Y'a un artefact inestimable dedans, juste sur le dessus. Lisez ce qui est écrit.

Jocelyn met peu de temps à trouver le contenant en question. Il l'ouvre sans difficulté et y plonge la main.

— Mais... quessé ça ? se demande-t-il en retirant l'objet du sac.

Il tient alors dans ses mains une épaisse feuille brune ressemblant à du cuir. L'un des côtés comporte des inscriptions dans un langage étrange.

— C'est drôle, j'ai le désagréable sentiment que c'est pas de la peau de vache, affirme Alex.

— C'est bien de la peau... mais pas de vache, confirme Karl. Le Krampus chasse pas les bovins.

— Y'a quelque chose d'écrit dessus, mais je comprends rien, déclare Jocelyn en plissant les yeux.

— Tu réussiras pas, à moins que tu parles allemand. Mais casse-toi pas le cul, je l'ai traduit depuis longtemps. Ça dit :

Courez, courez, bourgeons gangrénés

Goûtez au fouet, goûtez au bâton

Alors votre sang lavera vos péchés

Pour tout un millénaire de malédiction

Personne autour n'a besoin d'explications pour en comprendre le sens. Mais Alex a un drôle de pressentiment. Il soupçonne quelque chose de louche. Sans prévenir, il arrache l'objet des mains de Jocelyn et y jette un regard attentif.

— J'imagine que tu sais que ton poème est incomplet ? Non seulement on peut clairement voir que la peau a été déchirée, mais le premier mot de la prochaine phrase est visible. « *Wenn* ».

— Je suis passé à un poil de crever pour obtenir cet artefact ! J'en ai peut-être juste arraché une partie, mais l'essentiel est là, et ça confirme mes recherches. Si vous avez envie de lui piquer l'autre partie, *be my guests* ! Il doit toujours l'avoir avec lui. Mais je vous conseille d'attendre minuit. Comme ça, vous pourrez aller la piquer direct sur sa carcasse, sans danger de vous faire tuer.

Une fois ces derniers éléments partagés, Karl est convaincu d'avoir remonté sa cote auprès du groupe. Du moins, en ce qui concerne certains membres.

Si Alex fait partie de ceux-là, il ne laisse rien paraître.

— Si je comprends bien, t'es toujours partant pour nous accompagner sur le toit ?

L'ombre d'une colère silencieuse vient momentanément obscurcir le visage du concierge.

— Je pense que j'ai pas vraiment le choix, non ? C'est bon, je vous suis.

— Bel essai, le *smatt*. Tu prends la tête pis *nous* on te suit. Ça va te donner la chance de désamorcer les pièges que t'as posés pour nous en chemin.

Alex peut presque entendre le grincement qu'émettent les dents de Karl.

Chapitre 16

Une fois la lourde porte poussée, tous sont accueillis sur le toit du centre par un vent si glacé que leurs membres se contractent involontairement. Bien sûr, aucun d'entre eux n'est vêtu pour adéquatement affronter les rudes températures de décembre.

Dans le ciel d'une noirceur abyssale, pas un nuage ne flotte, ni une étoile ne brille. Sans doute soucieuse de soustraire au reste du monde les atrocités qui se déroulent à l'intérieur de l'établissement pénal, la lune n'éclaire que d'un maigre rayon.

Si elle pouvait se douter de celles qui se préparent, il est probable qu'elle s'éteindrait totalement...

— Avance. Plus vite.

À l'aide d'une poussée dans le dos, Alex force Karl à franchir le seuil de la porte, dont la bordure est marquée du symbole de Sowilo. Le concierge, menottes aux poignets, est ainsi le premier à atteindre le toit.

— C'est bon ! *You don't need to be rude* ! Je vous ai conduits ici comme promis, pas vrai ?

— Ouais ! Après avoir désamorcé deux pièges qui nous étaient destinés en chemin, tempête Bolduc en passant devant lui.

Toujours soutenu par madame St-Laurent, le gardien blessé crache aux pieds de Karl.

Même si au fond de lui, il sait très bien qu'il le mérite, leur prisonnier n'apprécie guère le traitement qui lui est réservé depuis qu'il a été débusqué. Et il ne se gêne pas pour le démontrer.

— Le toit est immense ! De quel côté on descend ? demande Carole après avoir passé la porte à son tour.

La réponse de son aîné est instantanée.

— En avant. Ça va nous amener dans le stationnement. On va pouvoir regagner nos chars plus vite.

Pour la première fois depuis qu'ils ont quitté la pièce secrète de Karl, Carole abandonne son emprise sur ses deux plus jeunes et se met à fouiller nerveusement ses poches.

— C'est pas grave si vous avez pas vos clefs. Y'a d'autres façons de démarrer un char. On doit plutôt concentrer nos efforts à trouver après quoi on va attacher nos draps.

— On s'en occupe ! annonce Anik.

Pendant que son père et elle s'éloignent, Bolduc s'interroge à propos de la tour de garde à leur droite, en périphérie du mur donnant sur la cour.

— Y'a de la lumière en haut de la tour. Vous avez pas peur que les gardes nous tirent dessus en nous voyant nous évader ?

— Je m'en ferais pas avec ça si j'étais à votre place. J'ai mis un p'tit quelque chose dans leurs thermos, tout à l'heure. Y devraient pas se réveiller de sitôt.

— Le salaud a vraiment pensé à tout, ne peut s'empêcher de commenter Carole.

— À tout sauf à Alex, la corrige Bolduc. On serait morts dix fois chacun si ça avait pas été de lui.

Le principal intéressé accueille avec indifférence cette louange inattendue. Il préfère garder ses yeux rivés sur Jocelyn et Anik plutôt que d'avoir à croiser les regards qu'il sent posés sur lui.

— Je pense qu'ils ont trouvé quelque chose. On devrait aller les rejoindre. Envoie, avance, sac à marde.

Karl se fait à nouveau rudoyer par l'adolescent. Depuis qu'il est à l'extérieur, complètement à découvert, il ne cesse de scruter les environs.

Son assurance et son arrogance diminuent chaque seconde. Il n'a donc pas besoin de se faire prier pour se déplacer dans la hâte.

— Bonne nouvelle, leur annonce Jocelyn à leur arrivée. Anik a trouvé une trappe d'aération. Elle est pas ben grande, mais elle dépasse juste assez pour qu'on puisse s'en servir comme point d'ancrage. Par contre, on aura pas l'choix de descendre un à la fois.

— C'est bon. On a pas d'temps à perdre.

Alex ordonne aux autres d'ajouter leurs draps à la petite pile formée par ceux qu'ont transportés le père et la fille. Tout le monde met ensuite la main à la pâte et noue aussi solidement qu'il le peut l'extrémité d'un drap à celle d'un autre.

— Ça irait plus vite si je vous aidais. Faudrait juste m'enlever les menottes avant, par contre.

— Écrase, Karl.

En s'emparant de l'un des draps, Carole fronce les sourcils. Elle remarque que celui-ci est taché d'un large cercle vermeil. Alarmée, elle fait part de sa troublante découverte aux autres.

— Oh, mon Dieu ! s'exclame madame St-Laurent avant d'appliquer une main devant sa bouche.

— C'est quoi, ça ? Du sang ?

— Regardez ! Le mien aussi est taché !

Malgré l'air frais qui engourdit leurs facultés olfactives, Anik et Carole approchent leur drap de leur nez, cherchant à y déceler une odeur quelconque.

— De la peinture, déclare l'adolescente, étonnée par sa propre découverte.

Le visage sévère, Alex se redresse. Il se déplace de quelques pas de reculons, puis de côté, examinant la surface du toit sous plusieurs angles.

— Dès que la corde est prête, commencez à descendre. Assurez-vous que les jeunes passent en premier. Je reviens.

— *I don't think it's such a great idea to lea...*

— Pis toi le déchet, tu viens avec moi.

Une fois de plus, Karl se fait malmener, tandis qu'on l'oblige à avancer.

— Attends, Alex ! Si tu vas dans la tour, tu vas avoir besoin de ça !

Bolduc détache et lui lance sa carte magnétique. Alex l'attrape d'une seule main et continue son chemin sans le remercier. Karl et lui s'éloignent en direction de la porte donnant accès à la tour, sans que personne ne conteste la décision du jeune homme, ni ne cherche à connaître ses motivations.

— Je sais pas ce qu'Alex a découvert, mais j'ai l'impression que ça regarde mal pour Karl. Si c'est le cas, ce sera bien fait pour lui !

— P'pa, arrête de parler pis aide-moi avec les nœuds, s'te plaît !

Jocelyn s'excuse et se remet au boulot.

Une fois leur liane improvisée solidement nouée à la trappe, l'autre extrémité est jetée dans le vide.

La longueur semble parfaite.

— Ça a l'air solide ! annonce Jocelyn en tirant sur la corde. Allez-y ! Toi en premier !

D'un mouvement de la main, il fait signe à Geneviève de s'approcher. La petite n'effectue qu'un seul pas avant d'être freinée par sa mère.

— Attendez ! Je sais pas... D'un coup qu'un des draps est mal serré pis qu'il se défait pendant qu'elle descend...

— Madame Papineau, y faut qu'on se grouille ! La chose peut débarquer d'une seconde à l'autre, on n'a pas de temps à perdre ! On les a serrés du mieux qu'on pouvait !

— Anik, s'te plaît. Y'a pas de problème, Carole. Je vais descendre en premier pour m'assurer que tout est sécuritaire. Si ça tient pas, mieux vaut que ce soit un vieux bonhomme qui s'écrase, cherche à la rassurer Jocelyn.

— Merci ! Merci beaucoup !

— Et comment comptez-vous faire, avec votre blessure ? demande la directrice.

— J'ai pas besoin de mes jambes pour descendre, ma p'tite madame ! J'ai les bras d'Arnold Schwarzenegger dans son *prime* ! blague-t-il afin d'apaiser la nervosité qu'il sent croître chez sa fille.

Il embrasse ensuite celle-ci sur le front.

— On se retrouve en bas, ma cocotte.

Jocelyn s'assied sur le rebord du toit et s'agrippe fermement au premier drap, qui lui semble suffisamment solide pour entreprendre sa descente sous plusieurs regards anxieux.

Les premiers mètres ne posent aucun problème. Jocelyn a beau avoir blagué sur la taille de ses bras, ces derniers ne démontrent aucun signe de faiblesse ni de fatigue. Du moins, jusqu'à ce que le vent ne se réveille brusquement et ne prenne d'assaut le bâtiment ainsi que ses occupants. Le grimpeur est rapidement transformé en pendule, se berçant au gré des bourrasques. Au moins, se dit-il, il lui sera possible d'utiliser son poids, une fois en bas, pour stabiliser la corde et faciliter la descente de sa fille.

Lorsqu'il atteint le stationnement, Jocelyn prend quelques secondes pour réchauffer ses mains gelées en les glissant sous ses bras.

— Vas-y, ma chouette ! Aie pas peur, je suis là !

Encouragée par les incitations de son père, l'adolescente fait fi du vent et du froid. Elle se lance à son tour.

Let's go, Anik, s'encourage-t-elle. Tu peux faire ça ! T'es capable !

Mais à peine est-elle arrivée au troisième nœud que le vent lui souffle les cris de panique poussés en provenance du toit.

Ils lui font presque lâcher prise.

Annick ne devine que trop bien la raison de leur détresse...

• • •

— T'es certain que tu veux venir ici ? D'après moi, t'aimeras pas ce que tu vas trouver.

La porte se referme d'elle-même une fois les deux visiteurs entrés.

— C'est drôle, j'ai plus l'impression que c'est toi qui aimeras pas c'que j'vais découvrir ici.

La réplique amuse Karl.

— On verra bien.

Une fois à l'intérieur de la tour, c'est à peine si Alex prend le temps de regarder autour de lui. Ce qui l'intéresse ne se trouve pas ici, de toute façon.

Comme s'il connaissait déjà les motivations ayant poussé Alex à venir à cet endroit, Karl dirige ses pas vers l'escalier étroit à leur droite et y grimpe nonchalamment. Jusqu'à présent, le concierge semble avoir dit vrai à propos des gardiens soi-disant neutralisés, puisque personne ne les interpelle à leur arrivée. En fait, l'endroit donne carrément l'impression d'être abandonné.

— Fait que tu comptes faire quoi si tu survis à ta nuit ? Prendre des vacances dans le Sud ? T'acheter une p'tite terre pis te faire construire sur le bord d'un lac, ben pénard ? J'imagine que c'est pas les faces pis les cris de ceux qui sont morts à ta place qui vont t'empêcher de dormir la nuit...

— *Nope*. En fait, y'a même encore de la place pour une couple de faces de plus. Ça t'intéresse ?

Comme Alex marche derrière lui, Karl ne peut voir l'expression qu'affiche l'adolescent, mais son silence lui suffit amplement. Silence qui est presque aussitôt brisé par la sonnerie d'alarme qu'émet la montre au poignet du concierge, dont les lèvres s'étirent de satisfaction.

— Déjà vingt-trois heures. Encore soixante petites minutes et le cauchemar se termine une fois pour toutes !

— Je m'exciterais pas le poil du cul trop vite, si j'étais à ta place ; y peut se passer ben des affaires en soixante minutes...

— Oui. Je suis bien d'accord avec toi.

Ce qui frappe d'abord Alex à son arrivée au sommet sont les deux gardiens inconscients par terre. Chacun d'eux est armé d'un fusil à longue portée, attaché à une sangle qui passe par-dessus leur épaule droite. Dans un contexte différent, Alex se serait peut-être soucié du fait que non seulement aucun d'eux ne respire, mais qu'en plus, leur peau a déjà commencé à pâlir à cause de l'absence prolongée d'afflux sanguin. Des détails insignifiants, lorsque comparés aux informations qu'il est venu chercher.

Il enjambe le cadavre du garde à sa gauche et va coller son nez contre la fenêtre.

— Tu dois te demander ce que ça signifie, pas vrai ? Jamais j'aurais pensé que quelqu'un le découvrirait. *Hats off* !

En contrebas, de larges traits de peinture rouge forment un triangle, dont la base s'étire de chaque côté sur toute la largeur du toit. Le symbole qu'ils forment en couvre la surface sur presque toute sa superficie.

— Sauce tes compliments dans moutarde de Dijon pis enfonce-toi-les dans l'cul, McKenzie. C'est quoi, c'te symbole-là ?

Alex ne laisse rien paraître, mais il est soudainement pris d'un léger malaise. La voix dans sa tête lui répète que Karl a raison : venir ici était une mauvaise idée. Mais Alex est entêté. Hors de question qu'il parte sans avoir eu ses explications.

— Ça, c'est la rune de Thurisaz, explique Karl. Elle représente le chaos et la destruction. Elle active nos instincts les plus bas. Les amplifie. Elle réveille les forces de notre subconscient. Souvent, elle nous force même à agir contre notre gré. *Of course*, le Krampus est le seul que la rune affecte. Et comme tu peux le voir, son symbole recouvre pas juste une pièce, une salle, mais le centre au complet. Tant que le monstre va s'y trouver, son désir de punir va être incontrôlable. C'est pour ça qu'il tue des jeunes qui sont pas sur sa liste. C'est pour ça aussi qu'il tue ceux qui lui nuisent. *He can't help it...* C'est une petite précaution supplémentaire que j'ai prise pour

être certain qu'il m'oublie aussi souvent que possible. Je pense que ça m'a bien servi jusqu'ici.

Chaque mot que Karl prononce lui insuffle une partie de l'assurance qu'il avait perdue jusqu'ici. À moins que tout ceci n'ait fait partie de son plan depuis le tout début...

— *It may come as a surprise*, mais à la base, le Krampus est pas une créature barbare et sans cervelle. Oui, c'est un démon. Oui, il a un penchant pour le sadisme. Et oui, ça lui arrive à l'occasion de manger un ou deux p'tits crisses. Mais jamais de façon aussi intense que ce que vous avez vu cette nuit. Est-ce que je vous ai dit que je l'ai même déjà entendu parler, quelques fois ? Quand y'est pas en *frenzy mode*, bien sûr.

Mais Alex ne l'écoute déjà plus. Dehors, un détail lui saute aux yeux et lui fait oublier tout le reste. Plus qu'agacé, il tourne les talons et force son prisonnier à faire de même.

— On redescend, pis t'as d'affaire à te grouiller, parce qu'à la seconde où t'avances pas à mon goût, j'te pousse en bas des marches.

Karl acquiesce, son sourire narquois lui pendant toujours sous le nez. L'irritation d'Alex ne l'affecte pas le moins du monde.

— J'leur ai dit de faire descendre Nico et Gen en premier... me semble que c'est pas compliqué, fulmine l'adolescent en songeant déjà à ce qu'il allait dire à sa mère lorsqu'il aurait rejoint les autres.

Dès qu'il atteint la dernière marche, Alex bouscule Karl et passe devant lui pour atteindre la porte le plus rapidement possible. Alors qu'il s'apprête à utiliser la carte magnétique de Bolduc, Karl s'adresse à lui :

— Attends, Alex ! Sors pas tout de suite ; t'as oublié quelque chose !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai...

Au moment où il fait volte-face, Alex, à bout de patience, aperçoit Karl lui agripper l'épaule. Les yeux du concierge sont habités d'une démente qui déstabilise le jeune homme, au point d'abaisser sa garde. Karl profite de

l'opportunité. À quatre reprises, il enfonce l'objet pointu qu'il tient de l'autre main dans l'abdomen de son rival.

Alex sent ses entrailles s'enflammer. La douleur s'intensifie chacune des fois où le poignard artisanal perce sa chair, au point où elle l'oblige à s'écrouler au sol et à se recroqueviller. Il sent la chaleur de son propre sang qui enrobe ses mains engourdies par la fraîcheur de la nuit, alors qu'il cherche instinctivement à limiter le saignement.

L'image de Jacques lui apparaît brièvement en tête, agonisant dans l'ascenseur, le ventre troué.

— Un gars intelligent comme toi devrait savoir qu'en prison, t'as besoin de deux choses pour survivre : une clef de menottes, pis un bon *shiv* !

Alex réalise qu'effectivement, les menottes de Bolduc ornent toujours le poignet gauche de Karl, mais que le second bracelet pendouille au bout de la chaîne, ouvert.

— *Of course*, c'est pas trois ou quatre *pokes* qui devraient réussir à te tuer ; ma lame est trop fine pour faire des dommages sérieux. Mais c'est parfait comme ça. Je pense que j'aurais été déçu si j'avais été obligé de te tuer *one shot*. Tu peux pas savoir tout le plaisir que ça m'a procuré de te...

Les deux adversaires tressaillent. Près d'eux, la porte de la tour se fend sur toute sa longueur après avoir encaissé une solide charge. De longues griffes réduisent en lambeaux ce qui a refusé de céder. L'irruption est accompagnée de cris en provenance du toit.

— *OH, FUCK* !

— On dirait... que ta séquence d'années chanceuses va s'arrêter à cinquante, mon Karl..., parvient malgré tout à articuler Alex.

Lorsque le monstre pénètre finalement dans la tour, Karl s'est déjà rué dans l'escalier, dont il gravit les marches à coups de trois. Sans se presser, le démon se met à sa poursuite, ignorant complètement la présence d'Alex, pourtant vulnérable et à portée. La simple idée d'apposer un trait sur le nom

qui le hante depuis les cinquante dernières années – le seul nom sur sa liste qui n’a toujours pas été rayé – le fait frémir d’extase.

Dès qu’il se retrouve seul, Alex n’a qu’une idée en tête : retrouver sa famille. Il tente une première manœuvre pour se remettre sur pieds, mais la douleur lui cloue aussitôt les genoux au sol.

— Alex !

C’est au tour de madame St-Laurent de faire irruption dans la tour. Le visage de celle-ci blêmit au moment où elle aperçoit le sang qui s’accumule au niveau de l’abdomen d’Alex.

— Oh, Seigneur ! Attends, laisse-moi voir !

La directrice s’empresse de détacher l’uniforme souillé afin de vérifier la gravité de la blessure.

— J’ai vu suffisamment de détenus poignardés dans la prison où j’ai été infirmière pour pouvoir affirmer que ta vie n’est pas en danger. Ça doit être extrêmement souffrant, par contre. Mieux vaut limiter tes mouvements. Le plus important est de stopper l’hémorragie.

Seulement, les ressources manquent et le temps presse. Bientôt, le monstre aura rattrapé sa cible tant convoitée. Chaque pas qu’il effectue résonne dans leurs crânes comme les grains d’un sablier géant. Chaque pas qu’il effectue les rapproche un peu plus de leurs morts.

À présent, les rôles sont inversés ; Alex et ses compagnons ont le champ libre pour agir, tant et aussi longtemps que la chose demeurera aux trousses de Karl. Par contre, si elle devait lui mettre le grappin dessus et lui régler son cas, comment savoir si elle ne va pas s’en prendre au groupe ensuite ? Impossible de prévoir.

— S... sacre ton camp, Julie. Va aider ma famille, formule Alex de peine et de misère.

— Ton frère et ta sœur sont pétrifiés. Ils sont morts de trouille. Ta mère n’arrive pas à les faire bouger. Je viens te sauver *toi* pour que tu puisses les sauver *eux*, explique la directrice en retirant sa veste avec empressement.

Les yeux d’Alex s’ouvrent bien grands.

Avant que madame St-Laurent ne puisse l’en dissuader, le jeune homme se met sur pieds d’un trait.

— On va aller les aider dans cinq secondes. Laisse-moi juste le temps de panser la plaie.

Elle enroule la chemise dont elle vient de se départir autour de la taille du blessé, dont elle noue les manches au niveau du nombril en guise de garrot. Les dents d’Alex se serrent en même temps que le nœud.

— C’est pas parfait, mais ça devrait être suf...

Une puissante détonation éclate et fait vibrer leurs tympans.

Un coup de feu.

Un coup de feu qui provient du sommet de la tour.

Par réflexe, Alex et Julie lèvent la tête, quelques secondes seulement avant qu’une pluie de sang, de chair, d’entrailles et d’os ne s’abatte sur eux, accompagnée d’un cri déchirant qui semble s’étirer à l’infini.

Les bras dressés pour protéger leurs corps de toute la bouillie humaine dont ils sont arrosés, ils quittent la tour aussi vite qu’ils le peuvent. Dès l’instant où il en passe la porte, Alex peut voir sa mère en pleurs, cherchant désespérément à éloigner ses deux plus jeunes du danger. L’un comme l’autre refuse de bouger. La peur, qui domine jusqu’au dernier de leurs sens, le leur interdit. Bolduc fait du mieux qu’il peut pour aider, mais il est à peine capable de tenir debout.

Vu l’état des jeunes, l’option d’utiliser la corde de draps pour fuir n’est plus du tout envisageable. Retourner à l’intérieur du centre peut sembler risqué, mais Carole est convaincue qu’il s’agit de leur meilleure option. Il ne s’y trouve peut-être aucune autre issue, mais ils n’auraient qu’à y survivre jusqu’à minuit, qui doit sonner dans moins d’une heure.

Si seulement elle avait écouté Alex. Nicolas et Geneviève seraient sains et saufs en bas à la place de Jocelyn et de sa fille.

Pendant qu'il claudique aussi vite qu'il le peut, Alex sent quelque chose lui chauffer la poitrine.

Le cylindre...

La chaleur que dégage l'objet s'intensifie rapidement. Avant qu'il ne lui occasionne de sérieuses brûlures, Alex l'attrape et s'en débarrasse. L'étui métallique tinte et rebondit au contact du sol, avant de s'immobiliser pour de bon. Une fumée grise et ocreuse s'échappe par l'entremise de minuscules fentes, à proximité du bouchon. Le parchemin qu'il contient s'est enflammé.

Le dernier nom sur la liste a été rayé.

Lorsque Alex se retourne, son cœur en fait tout autant dans sa poitrine. Comme un boulet de canon tiré en pleine nuit, le monstre fend l'air dans le ciel et atterrit à trois mètres tout juste devant Alex et Julie. Un cratère se forme à l'impact, fissurant le béton jusque sous leurs pieds. Il pousse ensuite un rugissement bestial, dans lequel il laisse transparaître toute sa supériorité.

Ça y est... J'ai pu de place où me cacher, ni la force de courir. Encore moins d'me défendre...

Au grand étonnement d'Alex, non seulement le monstre ne démontre-t-il aucune hostilité à son égard, il ne daigne même pas se retourner dans sa direction, ne serait-ce que pour lui jeter un regard désintéressé. Impossible qu'il n'ait pas remarqué la présence de l'adolescent, qu'il traque pourtant depuis son arrivée.

De toute évidence, la créature a une nouvelle cible. Ou plutôt, deux nouvelles cibles. Au moment où Alex s'en rend compte, il ne peut déjà plus les rejoindre à temps.

— GEN ! NICO ! SAUVEZ-VOUS ! COUREZ ! s'époumone-t-il.

Mais aucun des deux ne bouge. La peur leur cimente les chevilles et dilue leur courage.

La chose se rapproche d'eux.

Carole s'interpose, mais elle est repoussée sans effort.

Bolduc, bien trop mal en point, ne tente rien.

— GEN ! NICO !

Alex se défait de Julie, qui le soutient toujours, pour courir jusqu'à eux. La blessure qui lui incendie le ventre le rappelle cependant à l'ordre. La douleur que sa témérité lui occasionne le force à courber l'échine et à serrer ses bras devant son abdomen. Il est rapidement rattrapé par la directrice, qu'il repousse aussitôt.

Alors qu'Alex lutte pour seulement conserver son équilibre, le monstre saisit Geneviève entre ses griffes et la soulève de terre. La petite ne cherche ni à se sauver, ni à se débattre une fois prisonnière. Elle ne fait que sangloter. Le démon la laisse pendre un moment, à la hauteur de ses cornes. Il incline ensuite la tête vers la droite, puis balance Geneviève au fond du large panier en osier qu'il a d'accroché à son dos. Dès l'instant où elle y est jetée, ses pleurs et ses plaintes s'éteignent d'un seul coup, comme si elle avait été avalée par le contenant.

— GEN !

— Geneviève !

Affalée sur le sol, Carole est incapable de se relever lorsque son plus jeune fils est emporté à son tour et rejoint sa sœur au fond du panier. La pauvre femme sent son âme se rompre, tandis qu'elle assiste, impuissante, à l'enlèvement de deux de ses enfants. Elle tend les bras vers la chose venue d'ailleurs, l'implorant d'être emportée à leur place et d'épargner ces derniers.

Le monstre ne lui accorde pas la moindre attention.

— Hey ! HEY ! s'écrie Alex, chancelant mais furieux.

Témoin de cette scène déchirante, madame St-Laurent sent gonfler le sentiment de culpabilité qui la hante depuis les aveux de Karl. C'est elle qui avait laissé entrer cette ignoble vipère dans son centre. Parmi tous les candidats possibles, elle l'avait choisi *lui*. Et à cause de cette unique

décision, en apparence anodine, des dizaines d'innocents sont morts aujourd'hui. Elle arrive presque à sentir leur sang sur ses mains.

Si elle ne pouvait sauver que ces deux-là, elle se devait d'essayer. Coûte que coûte.

À peine le monstre vient-il de capturer sa plus récente proie qu'il retrouve la directrice devant lui, alors que celle-ci lui barre la route.

— Rends-nous les enfants, grosse vache monstrueuse ! Tous les noms sur ta liste ont été rayés ! Et ces deux-là n'en font même pas partie ! Tu n'as plus rien à faire ici, alors rends-les-n...

D'un geste vif, le démon cornu attrape la directrice d'une main, ses doigts enroulés autour de son torse. Il approche la femme à quelques centimètres de son visage infâme. Ses yeux, nimbés de frimas, posent sur elle un regard vindicatif. S'il cherche à lui faire comprendre qu'il n'a pas apprécié le ton qu'elle a employé, c'est réussi.

Sans lui laisser la chance d'ajouter quoi que ce soit, le monstre plaque Julie face au sol et l'y retient par la tignasse. Tout en appliquant une intense pression, il effectue de longs mouvements de va-et-vient, comme un étudiant frotte une gomme à effacer sur un test pour y corriger une erreur.

Contre le gravier, la peau du visage de Julie n'a aucune chance ; elle est instantanément écorchée, sous les regards épouvantés de Carole et de Richard. Madame St-Laurent n'a le temps que de pousser un seul cri, avant que sa mâchoire ne se disloque et ne se disjoigne entièrement, alors que les os de son visage se font sabler, puis râper.

Le fait que sa victime soit déjà passée dans l'autre monde ne refroidit aucunement les ardeurs de la chose, qui continue de s'acharner sur la dépouille jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des vêtements en lambeaux, souillés de compote humaine. Et alors qu'Alex se dit qu'un sort similaire l'attend s'il continue d'avancer et qu'il devrait peut-être revoir son plan, le Krampus vient de lui-même à sa rencontre.

Alex sent la fin approcher.

Il peut de ses yeux la voir approcher.

Derrière le monstre, il aperçoit sa mère hurler sa colère et son chagrin, mais il n'entend pas ses cris. Son esprit devient aussi faible que son corps. Lorsqu'il est soulevé de terre à son tour, Alex est incapable de lutter. Et dès l'instant où il atterrit dans le panier en osier, ses sens flanchent d'un seul coup.

Tout s'éteint.

Il n'est nulle part.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Sur le toit du centre de détention, le vent sévit avec plus de fureur que jamais. C'est d'ailleurs grâce à ce dernier que Carole parvient à repérer la carte magnétique de Bolduc, alors que celle-ci vibronne sur le gravier, animée par la colère d'Éole. La mère de famille réussit à mettre le grappin sur le précieux objet, tout juste avant qu'il n'atteigne la bordure et ne dégringole jusqu'en bas.

La main de Carole resserre ses doigts autour, comme si sa vie en dépendait. Ou plutôt, la vie de ses enfants. Si elle veut les retrouver à l'intérieur, cet outil lui sera indispensable.

— C'est du suicide, Carole. Si la chose sent que t'essaies de contrecarrer ses plans, elle va te tuer. Sans hésitation, pis sans difficulté, affirme Bolduc, toujours incapable de se relever par lui-même.

— Justement ! Il s'est poussé avec mes enfants. Probablement dans le but de les manger. C'est ça, son plan ! Penses-tu vraiment que je vais rester ici sans agir ?

Bolduc n'a pas besoin de réfléchir bien longtemps pour lui fournir une réponse.

— Non... je sais ben.

— De toute façon, mourir est mille fois moins pire que vivre sans eux. Cette chose-là m'a déjà enlevé mon Jacques. Elle me prendra pas mes enfants en plus ! Elle va voir que je suis prête à tout pour les sauver. À TOUT ! TU M'ENTENDS ?

Bolduc acquiesce en silence. Il admire le courage de la femme qui se tient devant lui. Seulement, tout le courage du monde lui semble être une

arme bien insuffisante face à ce monstre. Carole ne sortira jamais vivante du centre de détention. Ses enfants non plus, d'ailleurs.

Il en est convaincu.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Le sous-sol.

Ou plus précisément, la buanderie. Voilà où les pas de Carole l'ont amenée, alors qu'elle s'est donné comme mission de suivre la trace du démon lui ayant ravi ses enfants. Son cœur de mère est maintes fois passé près de flancher en apercevant les dizaines de cadavres mutilés, éparpillés sur son chemin, la plupart appartenant à des adolescents du même âge que les siens. Carole s'est d'ailleurs efforcée de maintenir une vitesse aussi rapide que possible, afin d'éviter que ses progénitures ne subissent un sort identique à celui des victimes qu'elle a croisées.

L'éclairage de la buanderie est défaillant. Pour cette raison, Carole éprouve énormément de difficulté à s'y mouvoir. L'endroit pullule également de tuyaux, suspendus aux murs et au plafond. Sournois et dissimulés par la pénombre, ces serpents de métal crachent sporadiquement leur venin de vapeur, passant près de brûler le visage de la femme à plus d'une reprise. Malgré la chaleur qu'ils dégagent, l'endroit baigne dans une froideur qui s'intensifie au fur et à mesure que Carole progresse. Elle se rapproche de son but. Elle en est persuadée.

La quête de Carole finit par la mener tout au fond de la pièce ; la seule partie de la buanderie qu'elle n'a toujours pas explorée. Quelque chose d'étrange attire alors son attention : une sorte de cercle, très large, aux reflets bleu foncé, s'étendant sur le mur entre deux énormes sècheuses industrielles. De curieux ondoiements circulaires sont produits en son centre, et s'éloignent doucement, par intervalles irréguliers.

Bien qu'elle ne soit pas amatrice de science-fiction, Carole songe à la téléserie *La porte des étoiles*, dans laquelle il lui semble que les personnages utilisent un portail similaire afin de se déplacer d'un univers à un autre.

La peur de l'inconnu lui darde les tripes, mais elle continue d'avancer. Plus elle se rapproche, plus elle est en mesure de détailler l'étrange composition du cercle. Elle peut à la fois y observer son propre reflet, et le début d'une sombre galerie se profilant de l'autre côté. Carole est aussi effrayée que fascinée par le mystérieux cercle. Tellement fascinée, en fait, qu'elle oublie totalement de regarder où elle met les pieds. Le bout de ses orteils heurte une masse d'origine inconnue, que le contact déplace légèrement. La femme, elle, perd l'équilibre et trébuche. Ses genoux frappent durement contre le béton, mais heureusement, ses mains se positionnent à temps pour amortir une partie du choc que subissent sa poitrine et son menton.

Péniblement, Carole roule sur le côté. Elle se retrouve alors face à face avec une jeune fille, dont le regard semble cristallisé et dépourvu de toute lumière. Aucun doute possible ; la pauvre est morte. C'est contre son corps, abandonné dans cet endroit sombre et humide, que son pied s'est heurté.

En fait, il ne reste plutôt qu'une moitié de corps...

— Oh, mon Dieu..., murmure Carole en fermant les yeux, chérissant l'espoir vain que le frottement de ses paupières suffira à déloger cette nouvelle image horrifique de sur ses rétines.

Rien à faire.

Ces visions de l'adolescente à demi dévorée, dont il ne reste que la partie supérieure, se scarifient de façon permanente dans sa mémoire. La cage thoracique de la pauvre a été entièrement vidée.

À ce moment, une douce et sombre mélodie se fraye un chemin jusqu'aux oreilles de Carole. Elle provient d'un des écouteurs de la jeune fille, qu'elle a dû perdre au moment où elle se faisait bouffer.

I'm drowning here, please ! Anyone ? I don't think I can save myself...

Carole reprend finalement sur elle. Après s'être essuyé les yeux, où se sont formées quelques larmes, elle s'assure de clore ceux de la jeune fille. Son attention tout entière retourne vers le cercle. Elle effectue les quelques pas qui l'en séparent, plus déterminée que jamais à retrouver ses enfants.

Pas question que ceux-ci subissent le même sort que celle qu'elle vient de croiser.

Doucement, Carole lève les mains et approche ses paumes de la surface bleutée. Même à cette distance, elle peut ressentir tout le froid qui s'en dégage. Puis, elle y plonge un doigt. Davantage liquide que consistante, la texture lui fait penser à celle du savon à lessive. Mais glacé. Son doigt pénètre sans problème. Elle n'a plus aucun doute ; il s'agit bien d'un passage.

Qui mène où ?

Ses théories sont plus terrifiantes les unes que les autres...

La montre à son poignet indique qu'elle ne dispose que de peu de temps pour retrouver ses enfants et les ramener sains et saufs. Le passage se sera inexorablement refermé une fois ce délai excédé.

— J'arrive, mes chéris...

Carole inspire, retient son souffle, ferme les yeux et s'enfonce dans l'étrange substance.

• • •

Dès qu'elle passe de l'autre côté, Carole sent la température chuter davantage. Pour l'instant, elle n'arrive pas à voir quoi que ce soit autour d'elle, mais elle ressent la présence hostile d'un mal ubiquiste. Ses pieds risquent quelques pas sur le sol rocailleux, jusqu'à ce qu'elle mette la main sur une paroi sur laquelle prendre appui. Au toucher, il lui est impossible de deviner si celle-ci est faite de roc ou de glace.

L'image d'une grotte lui vient en tête. Se trouve-t-elle sous terre ? N'ayant pas le moindre point de repère, ni d'indice quant à la direction qu'elle devrait emprunter, Carole choisit de s'aventurer vers la gauche.

Le temps presse.

À plusieurs reprises, elle écrase et botte de petits objets jonchant le sol, qui craquent sous son poids ou rebondissent plus loin. Même si elle n'y voit rien, elle s' imagine facilement des ossements.

La chose qui réside en ces lieux ne peut provenir que de l'enfer. Et pourtant, ce froid...

Au bout de plusieurs mètres, la galerie où elle se trouve semble bifurquer vers la droite. Carole remarque que des ombres commencent à apparaître et à se mouvoir tout autour d'elle. Un peu plus loin, les parois se font de plus en plus visibles, éclairées par les rayons d'une source lumineuse rougeoyante.

Un feu, songe Carole.

Sa déduction s'avère exacte. Le chemin qu'elle suit la mène jusqu'à une salle si immense que la lumière fournie par l'imposant brasier, dans une cheminée sur le mur de gauche, n'arrive qu'à en éclairer une partie.

Les jambes de Carole ramollissent. Sa gorge se noue.

Geneviève...

Alex...

Nicolas...

Ses trois enfants sont là, adossés au mur, près du foyer. Leurs bras sont tirés vers le haut, retenus aux poignets par de solides chaînes. L'écho de leurs sanglots étouffés se rend jusqu'à elle.

Ses enfants sont en vie. Ils sont tout près.

Carole sent son pouls s'accélérer. Le fait que le monstre puisse se trouver tout près d'eux est à présent le dernier de ses soucis. Idem en ce qui concerne la clef des chaînes, qu'elle ne possède pas. À partir de cet instant,

toute forme de raisonnement rationnel l'abandonne. Elle se jette sur ses enfants.

— MAMAN ! s'écrit sa fille, la première à remarquer sa présence.

Cette apparition inespérée chasse le désespoir dans les yeux des jeunes captifs. Même Alex donne l'impression d'être soulagé. Du moins, au début.

— Faut que tu sortes d'ici, m'man ! Ces chaînes-là sont ben trop solides, pis c'est le monstre qui a la clef. On est condamnés, lui explique-t-il à voix basse.

— J'vais les lui arracher des mains si y faut, mais je pars pas d'ici sans vous ! Ça, je vous le promets.

— M'man ! Sors-nous d'ici ! s'exclame Nicolas en agitant ses chaînes.

— Chhht ! Pas si fort, mon grand. Faut pas qu'il nous entende. Je suis là. Je suis avec vous, le rassure-t-elle en l'étreignant.

Pendant qu'elle le serre dans ses bras, Carole ne peut s'empêcher de détailler l'endroit sinistre où elle vient d'atterrir.

Tout autour du foyer, sur le seul mur visible, sont accrochés quelques crânes, tous d'origine humaine en apparence. Sur le bord de la cheminée, elle remarque plusieurs chandelles, grasses, tordues et toutes éteintes, dont la cire dégoulinante s'est accumulée avant de figer sur la brique, pour ainsi former une épaisse croûte goudronneuse.

— Donc c'est lui qui a la clef pour vous libérer... Dites-moi où il est !

En provenance de partout et de nulle part à la fois, une voix caverneuse et rêche lui répond :

— Ici...

Avec une rapidité de félin, Carole pivote sur elle-même et tend les bras de chaque côté afin de protéger ses enfants, maintenant derrière elle. Son rythme cardiaque grimpe en flèche en l'espace d'un claquement de doigts.

Un craquement plus tard, une longue allumette s'enflamme et repousse une partie des ténèbres dont s'est enveloppé le Krampus. Le flambeau modèle réduit est ensuite porté à deux monstrueux cierges, qui s'illuminent

à leur tour, bien ancrés sur chacun des appuie-bras du monstrueux trône de pierre sur lequel siège le maître des lieux.

L'air mauvais qu'affiche le monstre est le même qu'avant. Par contre, la folie meurtrière qui habitait son regard s'est incontestablement estompée. Détail qui n'échappe pas à Carole, mais qui se veut bien insuffisant pour lui faire baisser sa garde. Après tout, elle sait qu'elle a affaire à un démon. Rien ne lui prouve qu'il ne s'agisse pas d'une ruse de sa part.

— *Soyez la bienvenue... dans mon antre.*

Le monstre a ponctué sa phrase d'une brève pause. Il semble exténué. Sa respiration est laborieuse. Carole s'imagine un taureau de corrida, percé de toute part, haletant au sol après une longue lutte, attendant, résigné, que le matador ne vienne l'achever d'un ultime coup d'épée.

— Je viens chercher mes enfants, déclare Carole, donnant à sa voix toute la hardiesse qu'elle est capable de puiser en elle. Donnez-moi la clef !

Le monstre la considère longuement. À un point où les coins de ses lèvres finissent par friser. Carole est incapable d'interpréter le rictus. Le démon se moque-t-il d'elle ? Admire-t-il son audace ?

— *Non. Ils sont à moi, à présent. Mon règne tire à sa fin. J'estime avoir droit à un repas de roi, avant de quitter ce monde. Ces trois-là seront parfaits.*

— Quoi ? ! Vous voulez les manger même en sachant que vous êtes sur le bord de mourir ? s'indigne Carole.

Le sourire du monstre s'efface tranquillement.

— *Voilà mille ans que je voyage entre les différents mondes. Mille ans que j'y administre ma justice, et les purge de leurs mauvaises graines. Ce dernier repas est amplement mérité.*

Carole sent des larmes naître au creux de ses yeux, alors que, malgré elle, des images de la créature dévorant ses enfants assaillent son esprit.

— Prenez... prenez-moi. Laissez-les...

Un grognement agacé suffit à lui faire comprendre qu'un tel échange est impossible à envisager.

— *Épargnez-moi vos âneries ! Je n'ai point d'appétit pour la vieille dinde séchée que vous êtes ! Vos enfants vont mourir ce soir. Sous vos yeux, si vous ne quittez pas immédiatement mon domaine. Il n'y a rien que vous puissiez y faire.*

À chaque seconde qui passe, les pleurs émis par ses enfants effritent les défenses de Carole et accentuent son désir de fondre en larmes à son tour. Elle doit trouver un moyen de les sauver. Il doit forcément en exister un.

— Vous vous approcherez pas d'eux tant que je serai là ! Je vais vous retenir jusqu'à ce que minuit sonne, même si je dois en crever !

Le Krampus serre les dents.

— *Cela pourrait se produire plus tôt que vous ne semblez le penser*, lui répond-il.

Le monstre la toise avec une telle intensité, avec un tel mépris, que Carole a l'impression qu'elle va perdre connaissance. Toutefois, elle refuse de broncher. Mais alors qu'elle se sent sur le point de flancher, le regard glacé qu'elle soutient l'abandonne, et va plutôt se poser sur les trois jeunes captifs, que la chose détaille à tour de rôle.

S'en suit et s'étire un second grognement. Beaucoup moins agressif, comme s'il accompagnait une sérieuse analyse.

— *Jusqu'où, dites-moi, seriez-vous prête à aller...pour les sauver ?*

— Je ferais n'importe quoi ! s'exclame Carole.

La spontanéité de la femme semble plaire au démon. Comme s'il ne s'attendait à aucune autre réponse de sa part.

— *N'importe quoi ? Vraiment ? Hummm... Voilà qui peut s'avérer intéressant.*

Le Krampus, sa langue frétilante fraîchement libérée de sa gueule, laisse languir l'intruse quelque temps avant de reprendre la parole.

— *La seule chose qui arriverait à surclasser un bon repas... serait d'être divertì.*

D'où elle se situe, Carole n'arrive pas à voir ce que trame le monstre, toujours partiellement dissimulé dans l'ombre. Son visage demeure impassible, mais elle a l'impression que l'un de ses bras se meut sous le halo de clarté créé par les cierges. Elle entend ensuite un objet, clairement d'origine métallique, rebondir sur le sol rocheux et s'arrêter contre son pied.

— *Ramasse-le...*

Consciente que ses options sont plus que limitées, Carole se penche et obéit. L'objet qu'elle cueille, une sorte de serpe artisanale munie de trois lames auxquelles ont été soudées des pointes de clous, lui donne instantanément froid dans le dos. Sans aucun doute confectionnée voilà de cela plusieurs centaines d'années, l'arme rappelle les serres ouvertes d'un oiseau de proie. Son manche, dont l'extrémité est aussi pointue que les crocs d'une vipère du Gabon, est enroulé d'une mince couche de fourrure que retiennent trois bandelettes de cuir.

Carole déglutit. Pouvait-elle réellement s'attendre à un autre type de divertissement ?

— *Si je ne peux ni déguster leur chair ni m'abreuver de leur sang, alors ma fidèle Gartenmesser aura droit à ce privilège à ma place. Comme je suis bon prince, je vais vous laisser décider lequel des trois aura droit à ses enivrantes caresses.*

Ces mots se répercutent dans la tête de Carole avec tant de lourdeur que la pauvre femme en est littéralement étourdie. Un seul regard vers ses enfants suffit à faire exploser sa détresse. Elle fond en larmes l'instant suivant.

— Mais... pourquoi ? Pourquoi ? Je pourrai jamais faire ça...

— *Vraiment ? Il m'a pourtant semblé vous avoir entendue dire, il y a une minute à peine, que vous seriez prête à tout...*

— À tout, mais pas à ça... Je pourrai pas... tuer un de mes propres enfants... Je pourrai pas...

Pendant un moment, le monstre donne l'impression qu'il s'apprête à se lever de son trône. Après s'être confortablement positionné, il s'adresse à l'intruse, plus amusé par la tournure des événements que jamais. De sa voix sépulcrale, il reprend :

— *Tuer un de vos enfants, dites-vous ? Votre perspective de la situation est fortement erronée. Il y a quelques instants à peine, tous les trois étaient condamnés à mourir. D'une mort lente. Douloureuse. Violente. Si vous n'agissez pas, ce destin sera le leur. Mais je vous offre une chance exceptionnelle, Carole. Inespérée. Celle d'en sauver deux sur les trois. Tout ce que vous avez à faire est de choisir.*

Les yeux de Carole se tournent vers l'arme primitive qu'elle tient toujours. Pendant ce temps, le Krampus s'empare d'une nouvelle allumette, qu'il craque contre son siège. Le bâtonnet s'embrase.

— *Lorsque la flamme s'éteindra, mon divertissement aura débuté. Dans le cas contraire, je me mettrai à table. Je vous préviens, j'ai depuis longtemps oublié toutes les règles de bienséance ; le spectacle risque de vous répugner. Alors... dépêchez-vous. Qui, pour le salut des deux autres, devra périr ?*

Déjà, la tige de bois enflammée est au quart consumée. Le temps file. À partir de cet instant, les lamentations et les pleurs qu'émettent les deux plus jeunes prisonniers se transforment en cris. Des cris hystériques.

— ALEX ! TU DOIS CHOISIR ALEX ! s'empresse de réclamer Geneviève.

— OUI, ALEX ! C'EST UN CRIMINEL ! Y'EST DANGEREUX ! renchérit Nicolas sans hésiter.

— MAMAN ! MAMAN, ÉCOUTE-NOUS ! TUE-NOUS PAS, PLEASE ! ALEX EST UN MEURTRIER ! Y MÉRITE DÉJÀ LA MORT !

— Y'AURAIT FINI PAR NOUS FAIRE DU MAL SI Y'AVAIT PAS ÉTÉ EN PRISON !

Le cœur d'Alex, qui n'était pas préparé à subir une si perfide attaque, se flétrit et se carbonise plus rapidement qu'une boule de papier de soie que l'on enfonce dans un amas de braises ardentes. Même si elle ne saigne pas, la blessure lui occasionne une douleur inimaginable. Mille fois plus intense que les coups de poignard de Karl.

Le monde d'Alex s'écroule autour de lui et sur lui.

— Y'EST EN TRAIN DE DEVENIR COMME SON PÈRE !

— C'EST VRAI ! TU DIS TOUT LE TEMPS QUE C'EST SON PORTRAIT TOUT CRACHÉ QUAND Y'EST PAS LÀ !

Alex aurait voulu éclater en sanglots, lui aussi, mais une partie de lui venait de mourir : celle qui ressent.

Face à lui, Carole le fixe de ses yeux inondés. N'importe quelle autre mère, dans une situation identique, aurait hurlé à s'en fendre les poumons. Aurait protesté avec rage.

Carole, elle, pleure. Non pas parce qu'elle doit faire face au plus immoral des dilemmes auquel un parent puisse être confronté, mais parce qu'elle a honte. Honte d'elle. Alors, Alex sait. Il sait que dès le départ, sa mère avait fait son choix.

Lui.

Les larmes que Carole verse ne sont pas pour lui. Elles sont pour elle-même. Pour la mère indigne qui n'hésite pas une seule seconde à choisir auquel de ses enfants elle ôtera la vie afin de sauver celles des autres.

Dans le ventre des ténèbres, la flamme de l'allumette courtise dangereusement les griffes du monstre. Alex n'a le temps que de prononcer un seul mot.

— Maman...

Carole s'élance de toutes ses forces. Les lames cloutées atteignent Alex à la joue, près de l'œil, broyant au passage toute la peau avec laquelle elles

entrent en contact. L'intense jet de sang qui en résulte vient éclabousser le visage de la mère, qui ne se laisse toutefois pas démonter. Elle frappe à nouveau, cette fois, en poussant un cri rageur. Puis elle frappe encore. Et encore. Et encore...

Le sang fuse dans toutes les directions. Chaque fois, les lames mordent dans la chair avec une aisance terrifiante. Chaque cri de douleur que pousse Alex ne fait qu'attiser la fureur de celle qui l'a pourtant mis au monde.

— J'AI FINI D'AVOIR PEUR DE TOI !

Après s'être chargée de crever l'œil gauche de l'adolescent, la serpe lui déracine brutalement le nez, ne laissant pendre au centre de son visage que quelques bouts de chair rouge. Son menton est une falaise d'où se précipite une rivière de sang.

— J'AI FINI !

Deux élans plus tard, c'est au tour d'une oreille d'être déchiquetée. Malgré la douleur insupportable, Alex demeure conscient. Les quelques geignements qu'il arrive à produire se perdent dans les hurlements démentiels de sa mère.

— JE TE LAISSERAI PU JAMAIS ME POURRIR LA VIE, ANDRÉ !
PU JAMAIS !

Déterminée à en finir, Carole s'acharne maintenant sur le dessus du crâne de son fils, qu'elle espère percer pour atteindre le cerveau. Seulement, les os sont particulièrement résistants à cet endroit ; elle n'arrive qu'à arracher de longs filaments d'épiderme capillaire.

À ce stade-ci, Alex ne voit plus rien, son seul œil toujours valide englué par son propre sang, qui ruisselle avec abondance de ses incalculables blessures.

— *Bien... très bien*, intervient le monstre sur un ton de voix visiblement satisfait.

Carole, entièrement recouverte du sang de son aîné, cesse alors de frapper. Son torse se gonfle et ses épaules se soulèvent à chacune de ses

respirations intenses.

— *Il est maintenant temps d'en finir. Le pieu, au bout du manche... utilise-le.*

Le pieu...

Oui, Carole se souvient l'avoir aperçu avant le début de sa frénésie meurtrière. Dans sa main, elle fait pivoter l'arme. Les lueurs du feu se reflètent alors sur la pointe.

Trop tard pour reculer, à présent. Plus qu'une dernière étape à franchir, et elle sauve la vie de Geneviève et de Nicolas. Une dernière étape, et elle aura réussi. Tous les trois pourront quitter cet endroit maudit sains et saufs.

Au moment où elle sort de ses pensées, Carole s'aperçoit qu'elle a déjà appuyé la pointe de l'arme contre la poitrine du fils qu'elle vient de défigurer. Ses mains tremblent. Non pas de frayeur ou d'hésitation, mais bien d'une haine secrète, inavouable, qu'elle entretenait depuis longtemps, bien enfouie.

Sans poser les yeux une dernière fois sur le condamné, sans lui adresser de dernières paroles, ne serait-ce qu'un banal « adieu », Carole terrasse ce qui reste d'Alex. Le pieu de métal traverse d'abord le sternum du garçon, puis le cœur, qui, même s'il bat toujours à cet instant, est déjà mort depuis un bon moment.

Lorsque l'âme d'Alex est finalement libérée de sa vie de misère, au moment où sa tête décline doucement, aucune émotion ne peut-être décodée sur les restes ravagés de ce qui fut autrefois son visage.

Il quitte ce monde seul, sans une dernière dose d'amour.

Au bout d'une interminable pause, où Carole, la tête penchée vers l'avant, regarde la mare de sang s'élargir à vue d'œil à ses pieds, le silence dans lequel tous se massèrent est finalement rompu par un rugissement approbateur.

— *Sublime ! C'était... sublime !*

Carole ne réagit pas tout de suite. Elle peine à assimiler les derniers évènements ; à se faire à l'idée qu'ils se sont réellement produits. Jusqu'à ce qu'elle sente une présence derrière elle.

— *Votre divertissement a été... à la hauteur de mes attentes.*

Lorsque Carole se retourne enfin, le Krampus a alors quitté son trône et se tient devant elle. Son dos voûté trahit une accablante fatigue, mais la femme ne se leurre pas : même grandement diminuée, la force physique du démon surpasse largement la sienne.

— *Ce qui s'est produit aujourd'hui... a dû être terrible, pour vous...*

Le monstre approche son énorme main refermée du visage de Carole.

— *Mais si vous enterrez ces récents souvenirs... au même endroit, dans votre esprit, où vous avez enterré votre fils, il y a fort longtemps...*

Un à un, les longs doigts de la chose se soulèvent, tels les pétales d'une fleur putrescente qui fleurit.

— *Alors je ne m'inquiète pas pour vous...*

Au creux de sa paume, repose une large clef métallique.

— *Vous oublierez rapidement...*

Chapitre 19

Au loin, dans le noir, les pas de Carole et de ses deux enfants peuvent toujours être entendus que déjà, le monstre semble avoir vieilli d'un millénaire supplémentaire. La cuirasse qui sert de peau à son visage s'est ternie au point où elle donne l'impression d'être faite de la même pierre dont est constitué le siège sur lequel il est retourné s'asseoir. Sa respiration est presque éteinte. À quelques mètres de lui, les dernières gouttes de sang du corps d'Alex sont crachées dans le lac écarlate à ses pieds.

La fin approche. Après avoir été au service de la mort pendant si longtemps, ce sera finalement pour lui que la Faucheuse effectuera un arrêt supplémentaire, cette nuit. Destin fatidique qui échoue cependant à faner le sourire qu'il affiche depuis le spectacle qu'on lui a offert, prestation ayant coûté la vie du jeune Alex.

Dong !

Minuit sonne son premier coup. Les yeux du monstre s'écarquillent légèrement, puis reviennent à la normale.

Dong !

Le démon fixe toujours la dépouille d'Alex. Le souffle court, il prononce ses dernières paroles :

Dong !

Courez, courez, bourgeons gangrénés

Goûtez au fouet, goûtez au bâton...

Dong !

Alors votre sang lavera vos péchés

Pour tout un millénaire de malédiction...

Dong !

Lorsque les pécheurs souffleront la flamme pure

Qui naquit jadis, un jour de Krampusnacht...

Dong !

Lorsque sévira la plus virulente blessure

Les ombres anciennes scelleront un nouveau pacte...

Dong !

Et lorsque s'effriteront les cornes de l'Animal

Débutera le règne du plus récent vassal...

Dong !

Les rides sur le visage du démon se creusent.

Dong !

— Plus ils sont odieux, plus tu les sentiras de loin...

Dong !

La fourrure sur son corps se met à pâlir à vue d'œil.

Dong !

Ses cornes s'assèchent et craquellent. Elles s'émiettent ensuite, puis sont soufflées par une brise invisible. Un sort identique est réservé à sa serpe, toujours logée dans le cœur d'Alex.

Dong !

Le cœur du Krampus cesse de battre, et ses poumons, d'inspirer. Sa dépouille fossilisée demeure bien droite sur son siège, telle une statue datant d'une ère ancienne.

Puis, plus rien. Si ce n'était du feu qui danse dans la cheminée, on pourrait jurer que le temps s'est arrêté, lui aussi.

C'est alors que d'étranges tentacules, verdâtres et vaporeux, émergent lentement de la bouche entrouverte de la bête. Ils viennent doucement prendre appui contre ses joues et son menton, et poussent pour extirper le corps lumineux de même nature auquel ils sont rattachés. Une fois libérée, la masse gazeuse flotte et tourbillonne dans l'air. Dans leur façon de se

tortiller, les appendices filamenteux ne sont pas sans rappeler la langue du monstre à l'intérieur duquel ils vivaient.

Le poulpe spectral ne met que quelques secondes pour atteindre son objectif : le corps d'Alex. Il se pose avec aisance sur la poitrine du défunt, puis s'insinue en lui par l'ouverture créée plus tôt par la lame. Dès l'instant où l'âme maudite s'est entièrement infiltrée, la peau du mort se referme et se cicatrise. Le temps marque une nouvelle pause.

Quand soudain...

Le cœur d'Alex émet un battement si puissant, si bruyant, qu'il produit une onde de choc qui projette roches et poussière aux quatre coins de la salle. Même le feu dans la cheminée passe bien près d'être soufflé. Les yeux d'Alex s'ouvrent, exorbités. La douleur, tant physique qu'émotionnelle, qu'il a subie avant son trépas y est toujours inscrite. Un silement aigu accompagne une interminable inspiration, alors que ses poumons gonflent au maximum de leur capacité.

Alex renaît.

Tandis qu'il respire furieusement, l'adolescent se débat un instant, comme s'il avait oublié qu'il était toujours enchaîné au mur. Graduellement, il retrouve son calme et ses moyens. Sa respiration haletante se stabilise. Ce dernier segment de son existence n'était-il qu'un horrible cauchemar ? Incertain de bien différencier le rêve de la réalité, il met à l'épreuve la solidité des liens métalliques qui le retiennent. Il n'a le temps que de tirer quelques coups qu'une nouvelle douleur, bien pire que toutes celles endurées au cours de sa vie, vient lui carboniser l'intérieur de la poitrine. Alex a l'impression que son cœur repose dans une cuve de métal en fusion.

En un éclair, la sensation de brûlure se propage dans tout son corps. De la pointe de ses orteils à la racine de ses cheveux. Non seulement sa mâchoire refuse-t-elle de s'ouvrir afin de libérer le cri d'agonie qui se forme dans sa gorge, mais elle se resserre au point où les dents qu'elle

renferme se mettent à éclater l'une après l'autre. Ses lèvres sont rapidement enduites de sang. Il sent ses os se mouvoir sous sa peau. Il les sent croître. Soudainement habité d'une vigueur démesurée, Alex fait éclater d'un seul élan la chaîne qui retient ses mains prisonnières. En venant placer celles-ci devant son visage, il remarque que l'épiderme qui recouvre ses bras s'épaissit à vue d'œil, puis se couvre d'une fourrure sombre. Ses dix doigts se tordent et se tortillent, comme autant de vers au bout d'un hameçon. Des entailles se forment au bout de chacun d'entre eux, d'où saillent de longues griffes tranchantes. Ses vertèbres se déchirent successivement afin de permettre à son dos, ses épaules et son cou de s'élargir, puis se ressoudent. Les muscles de ses jambes subissent un traitement identique. Incapable de contenir cette masse croissante qu'elle recouvre, son uniforme se déchire de partout et donne mollement sur le sol. De nouvelles dents, tranchantes et tordues, percent ses gencives et viennent prendre la place des anciennes, fraîchement cassées. Finalement, d'horribles cornes recourbées lui traversent la peau du front et viennent orner son crâne.

Une couronne d'ossements pour le nouveau maître châtelier.

Uniquement à ce moment, la douleur s'estompe-t-elle. Ou du moins, *lui* a cessé de la ressentir. Une fois la transformation complétée, Alex n'a aucune difficulté à s'adapter à son nouveau corps. Il se sent comme s'il lui avait toujours appartenu.

Se matérialise alors devant lui, flottant dans l'air, un objet cylindrique sur lequel naît une panoplie de symboles anciens. Le nouveau Krampus cueille le parchemin vierge qu'il renferme. Il se penche ensuite, puis vient tremper la pointe de la griffe au bout de son index dans la mare de sang à ses pieds. À l'aide de cette plume improvisée, il inscrit sur la feuille les noms qui formeront sa toute première liste :

2023 – Geneviève Papineau

2023 – Nicolas Papineau

Dans un grognement de ressentiment, il range ensuite le précieux document à l'intérieur de l'étui métallique, dont il prend du même coup possession.

364 jours.

Tel est le temps qu'il aura à patienter avant de pouvoir se faire justice.

En attendant de rompre ses premiers cous, la chose qui fut autrefois Alex s'éloigne du feu et disparaît progressivement dans l'ombre, accompagné de ses lourds bruits de pas. Sur la paroi rocheuse à laquelle il était adossé lorsque sa forme humaine était retenue prisonnière, la rune de Berkanan s'efface graduellement. Symbolisant la renaissance, elle y avait été peinte plutôt par le Krampus précédant, lui qui n'avait jamais eu l'intention de dévorer qui que ce soit avant de quitter ce monde.

Par terre, près des chaînes rompues, arrachées au mur, gisent les restes de l'uniforme déchiré, abandonné après la transformation du détenu. Parmi les lambeaux de tissu orangé, une feuille de papier chiffonnée repose, ouverte. Il semblerait qu'après plusieurs tentatives, elle ait finalement réussi à s'échapper une fois pour toutes de la poche où elle était conservée.

La feuille en question se trouve entièrement barbouillée, recto comme verso, d'une écriture maladroite.

Il s'agit, en fait, d'une lettre...

Chapitre 20

Salut, m'man.

Je t'écis cette lettre-là en sachant très bien qu'y'a de fortes chances que tu la lises jamais. Mais, je sais pas... j'ai l'impression que j'dois le faire pareil.

Premièrement, je t'écis pas pour m'excuser de quoi que ce soit. En tout cas, pas vraiment. Tout c'que j'ai fait dans vie, je l'ai toujours fait dans le but de vous protéger, Geneviève, Nicolas et toi. Vous êtes les seules personnes qui comptent. Ça a toujours été comme ça.

J'ai pas beaucoup de souvenirs de p'pa d'André. Pis ceux que j'ai sont pas full agréables. Dès que sa face apparaît dans mon esprit, j'le vois en train d'me battre. À coups d'claques. À coups de poing. À coups d'ceinture. Mais mes pires souvenirs ont toujours été ceux où il te battait toi. Ma mère.

Pour un kid de cinq ans, de voir sa mère se faire taper dessus, de l'entendre crier, de l'entendre supplier, jour après jour, semaine après semaine, sans pouvoir l'aider, sans pouvoir agir... y'a rien de plus décriissant comme sentiment. Même les soirs où André rentrait pas coucher, ou quand y s'endormait de bonne heure sur le divan, soul mort, j'pouvais t'entendre pleurer. Seule. Dans ta chambre. Le salaud avait même pu besoin de te cogner pour te faire mal ; tu souffrais en permanence.

Après qu'il se soit ramassé en d'dans, les hommes qui ont suivi étaient pas tant mieux. Comme s'ils étaient tous sortis du même moule pourri. Quand le premier d'entre eux a levé la main sur Gen, qui était plus un bébé, là, j'ai pété une coche. J'fallait que j'trouve une façon de vous défendre. C'est pas mal là que j'ai commencé à m'battre à l'école. Pendant la récré. Pendant les cours. J'essayais toujours de m'pogner avec le plus gros pis le plus tough que j'pouvais trouver. J'avais peur de personne. Un moment donné, savoir se battre, c'était pu assez. J'voulais que les gens sachent qui j'étais. J'voulais faire peur. J'voulais enlever le goût à qui que ce soit de s'en prendre à vous. Pis la seule chose qui pouvait m'aider à accomplir ça, c'était d'me monter une réputation. Si tout l'monde pouvait s'imaginer que le gars à Carole Papineau était un crisse de dangereux, personne allait s'en prendre à elle. Ni à Gen et à Nico. À partir de là, j'ai tout fait pour qu'on sache de quoi j'étais capable. Plus on avait peur de moi, plus vous étiez protégés.

J'a eu une période, qui a duré quelques mois, où t'as arrêté de sortir avec des trous d'cul. Une période où t'as décidé que là, t'en avais assez de vivre de même. Pour la première fois de notre vie, on était ensemble. Juste les quatre. On était bien. On était heureux.

Jusqu'au jour où t'as rencontré Jacques. Là, fais-toi pas d'idées ; j'dis pas qu'il est dans la même catégorie que les autres déchets que t'as fréquentés. Cinq minutes après l'avoir rencontré, je savais déjà qu'il lèverait jamais la main sur toi. Ou sur nous. C'était pas ce genre de gars là. Malgré ça, j'me disais que tôt ou tard, malgré sa gentillesse, malgré les cadeaux qu'il aimait nous faire sans raison, il allait finir par sacrer son camp. Comme tous les autres avant lui. Il allait te briser l'coeur. Pis ça, y'en était pas question. J'ai tout fait... tout fait pour qu'il parte le plus tôt possible. Pour que ta peine soit moins grande. Mais, contre toute attente... y'est resté. Même si je faisais tout pour que sa vie soit un enfer, y'est resté avec nous. Parce qu'il nous aime. Il nous aime pour vrai.

En gros, c'est pour ça que je t'écris. Pour te dire que si j'agis encore de même avec lui, uniquement par orgueil, j'ai compris que Jacques est là pour rester. Pis que je l'accepte. Un jour, je sais pas encore quand, j'vais lui dire. J'vais attendre qu'on soit juste les deux, pis j'vais m'excuser. Pour tout c'que j'lui ai fait endurer. J'vais lui dire à quel point c'est un bon père, et qu'il a sa place avec nous. Ça sera pas facile de lui avouer, mais j'te promets que j'vais le faire. Quitte à lui murmurer à l'oreille, de peur d'être entendu par quelqu'un d'autre.

Je m'ennuie de vous. J'ai hâte de vous voir. J'espère vous voir pour ma fête.

Je t'aime, maman.

Alex

Chapitre 21

5 décembre 1022

Troia, Italie

Malgré l'heure avancée, Edmund tarde à trouver le sommeil. Lorsqu'il ferme les yeux et se concentre, il arrive à entendre les cris de la guerre qui fait rage, même s'il se trouve à bonne distance du champ de bataille.

Originaires de Würzburg, son père et lui portaient jusqu'à tout récemment les couleurs de l'armée du Saint Empire, qui, en soutien au pape Benoît VIII, cherchait à prendre le contrôle de l'Italie. Après avoir longé la côte tyrrhénienne sous la commande de l'archevêque Pilgrim de Cologne, les vingt-mille hommes que comptait leur contingent à leur arrivée à Troia sont arrivés en renfort à l'armée impériale, qui assiégeait déjà l'endroit depuis plus de trois mois.

Blessés tous deux dès leur première journée au combat, Edmund et son père ont dû passer les deux semaines qui ont suivi sous une tente médicale afin d'y guérir leurs lésions. Pendant ce temps, la chaleur de l'été faisait rage, et les soldats du Nord, peu habitués à des températures aussi torrides, tombaient comme des mouches face aux ravages de la dysenterie. Déterminés à ne pas être les prochains à en subir les effets néfastes, ils ont saisi la première opportunité qu'ils ont eue de désertre le camp et de fuir ensemble vers le nord.

— Tu devrais aller dormir, mon fils. J'ai entendu dire que l'armée migrera plus au sud, dès demain. Si les routes se libèrent, nous tenterons

notre chance. Nous ne pouvons pas rester cachés ici pour toujours.

— Je sais, lui répond piteusement Edmund sans cesser de fixer l'impénétrable noirceur qui règne par-delà la fenêtre de sa chambre. C'est juste que... je me sens mal d'abandonner Maria. Elle a tellement été bonne pour nous.

— Et c'est justement pourquoi nous devons partir dès que l'occasion se présentera. Si nous nous faisons prendre ici, elle sera accusée d'avoir abrité l'ennemi. Nous ne pouvons lui faire courir ce risque plus longtemps. Elle en a déjà fait beaucoup trop pour nous.

Edmund sait que son père dit vrai. Dans un monde aussi cruel que le leur, les gens possédant une telle bonté d'âme ne courent pas les rues. Non seulement Maria avait-elle consenti à les héberger et à les nourrir, elle avait même eu, ce soir même, la gentillesse de préparer un gâteau pour célébrer son seizième anniversaire de naissance.

Mais alors qu'Edmund s'apprête à suivre les conseils de son paternel et à se glisser sous ses couvertures, la porte de leur modeste habitation est sauvagement enfoncée.

Les deux soldats tressaillent.

— Vous trois, fouillez la pièce du fond. Vous deux, celle d'en face. Franz et moi, on garde la porte, beugle une voix lourde dans la langue maternelle des déserteurs. Personne ne réussira à sortir d'ici !

Une panique épouvantable s'empare d'Edmund. Par réflexe, son père pose sa main à sa hanche, mais en vain : son épée se trouve dans l'autre chambre.

— Attrape !

Edmund lui lance la sienne, qu'il garde enfouraillée, près de son lit. En combattant expérimenté qu'il est, Hermann Bauer empale le premier soldat à faire irruption dans la chambre. Il n'a cependant pas le temps de retirer sa lame de sa victime qu'il est habilement maîtrisé par ses deux acolytes. Conscient que la vie de son fils et de celle de Maria dépendent

vraisemblablement de lui, Hermann se débat comme un véritable forcené. Au point où le soldat format géant – celui gardant l’entrée de la maison après en avoir défoncé la porte – ressent le besoin d’intervenir.

Dans un lourd tintement métallique, l’extrémité de l’énorme chaîne qu’il traîne sur son épaule frappe le plancher de bois. Un grognement agacé plus tard, le colosse en fait ployer les planches sous chacun de ses pas.

— Alors... c’est donc ici que tu te planquais tout ce temps, Bauer !

Juste avant que son traître de compatriote ne parvienne à se libérer, il lui passe son énorme chaîne sous le menton et se met à tirer. Pris par surprise, et loin de pouvoir rivaliser avec la force du matamore, Hermann échappe l’épée de son fils et cherche à libérer sa gorge. Son visage passe rapidement au violet. En voyant son père en si mauvaise posture, Edmund charge ses ennemis, qui ont cependant rapidement le dessus sur lui. Après quelques bons coups reçus au visage, il est ligoté et poussé par terre, comme s’il ne constituait pas la moindre menace.

— Regarde un peu ce qu’on a trouvé, Nicklas ! s’écrie un autre soldat, amusé, en projetant contre la table de la cuisine la propriétaire de la maison.

Mais Nicklas ne l’écoute pas. Il continue d’accentuer la pression sur la gorge du vieux Hermann.

Lorsqu’Edmund ouvre à nouveau les yeux, on lui agrippe les cheveux et on le force à regarder son père se faire étrangler. Pendant que les deux bras de ce dernier cessent de lutter et retombent de chaque côté de son corps, les autres soldats allemands ont déjà arraché le pyjama de Maria, après l’avoir obligée à s’étendre sur la table.

— Dommage que tu nous aies tourné le dos, p’tit gars ! Tu aurais pu y goûter toi aussi ! Ha ! Ha ! Ha ! s’esclaffe un des soldats en détachant sa ceinture.

Les joues d’Edmund se couvrent de larmes. Il découvre que les pires horreurs de la guerre n’ont pas lieu que sur les champs de bataille. À moins d’un mètre de lui, son père a rendu l’âme depuis plusieurs secondes, mais

Nicklas refuse de lâcher prise tellement il y prend plaisir. Son corps mou se balance au rythme des rires saccadés de son bourreau, contre lequel il est appuyé.

— Dépêche-toi, Nick ! Viens t’amuser avec nous !

Nicklas tourne la tête et considère l’offre que lui fait son compagnon qui vient d’insérer son sexe en érection dans la bouche de la pauvre italienne qui se fait déjà prendre de force.

— C’est bon, j’arrive.

Le soldat format géant abandonne sa monstrueuse chaîne et, par conséquent, le cadavre d’Hermann qu’elle retient, dont la tête frappe durement le sol en tombant, et dont les yeux exorbités fixent le plafond. À ce stade-ci, Edmund ne souhaite plus qu’une chose : qu’on se dépêche à en finir avec lui. Malheureusement pour lui, les soldats allemands sont tout sauf pressés.

Lorsqu’on tranche finalement la tête de Maria, la moitié des soldats sont passés sur elle une seconde fois. De baiser un corps décapité ne refroidit même pas les ardeurs de celui qui s’amuse présentement avec elle. Nicklas, qui n’a enfilé que son pantalon, retourne tourmenter le dernier Bauer toujours en vie.

— Tu ne t’en rends peut-être pas compte, mon grand, mais dans cette histoire, les méchants, c’est vous !

Edmund remarque alors la hache que l’homme garde appuyée contre son épaule. Son heure est venue, il en est persuadé.

— En ce qui nous concerne, tout ce que nous avons fait, c’est d’appliquer la sentence que méritait votre crime. Être soldat pour l’armée impériale est un honneur. Vous aviez un devoir à accomplir. Les déserteurs tels que vous ne peuvent qu’aller en enfer.

Des rires narquois éclatent un peu partout dans la pièce.

— J’espère que dans ta prochaine vie, tu feras davantage preuve de rigueur envers tes engagements. Tu salueras ton père de notre part...

Sans ajouter quoi que ce soit, Nicklas brandit la hache et en plante la lame circulaire dans le crâne de l'adolescent, qui s'écroule raide mort. Hilares, les soldats finissent de se rhabiller et quittent les lieux, maintenant dépourvus de toute forme d'amusement.

Le calme a à peine repris ses droits sur la petite maison que de nouveaux bruits de pas se font entendre, lourds et lents. Chacun d'entre eux entraîne la chute d'un filet poussiéreux en provenance des planches qui forment le plafond, comme si quelque chose d'énorme circulait sur le toit. Une large silhouette cornue apparaît alors dans l'embrasure de la porte, dont seule n'est parfaitement perceptible que la paire d'yeux ardents au centre de la tête.

Au bout de quelques secondes d'observation, l'ombre pénètre dans la maisonnette, ses lourds sabots mettant à leur tour la solidité du plancher à l'épreuve. Graduellement, la faible flamme d'une lampe à l'huile abandonnée sur la table jette une pâle lumière sur la longue barbe grisonnante qui recouvre le visage aussi craquelé qu'horifique de la chose. Ses jambes lasses contournent paresseusement le cadavre d'Hermann, dont l'énorme chaîne demeure enroulée autour de son cou, pour finalement s'arrêter devant le corps sans vie d'Edmund, que la chose contemple avec satisfaction. Dans la même langue que les soldats qui viennent de massacrer tout le monde, la créature sinistre s'adresse à lui de sa voix caverneuse et usée :

— *Joyeux anniversaire, Edmund...*

Dong !

Épilogue

1^{er} juillet, Lavaltrie

— Pourquoi tu fais ça ? Il va se réveiller !

— Laisse-moi faire, je sais ce que je fais.

Bien décidée à ne pas s'en laisser imposer, Geneviève replonge l'épaisse branche de bois qu'elle vient de trouver entre les côtes du clochard, afin de s'assurer que ce dernier est profondément endormi. Les coups suivants ne parviennent même pas à soutirer un simple râlement à l'homme.

— Regarde tout ce qu'il a bu ! Y'a aucune chance qu'il se réveille, explique-t-elle en faisant référence aux nombreuses bouteilles de bière vides entourant l'épave humaine roupillant sur leur terrain.

— Et tu... tu l'as emmené ? demande Nicolas, une soudaine lueur de malice faisant étinceler ses yeux.

Malice qu'exprime Geneviève à son tour, par l'entremise d'un sourire. Elle ne laisse toutefois pas sa fébrilité prendre le contrôle. Du moins, pas tout de suite. Prudente, elle sonde les environs, s'assurant que ni leur mère ni Jacques n'y rôdent. Ce n'est que lorsqu'elle en est tout à fait convaincue qu'elle dévoile à son frère le couteau papillon qu'elle gardait caché dans l'un de ses souliers de course.

Au tour des lèvres de Nicolas de s'étirer.

Peu habituée de manipuler ce type d'arme, Geneviève utilise ses deux mains pour ouvrir le manche et en faire ressortir la lame.

Frère et sœur s'échangent un regard complice. L'un comme l'autre brûle de l'envie irrépressible d'en faire usage. Ils ont longtemps songé à attirer le petit Bissonnette dans les bois pour en faire leur premier cobaye. Mais tôt ou tard, on se serait inquiété de son absence, et ses parents auraient fini par envoyer la police à sa recherche. Les chances pour que les forces de l'ordre ne finissent par venir ratisser leur terrain et de retrouver le corps étaient bien trop élevées.

Avec un sans-abri dont personne ne se soucie, par contre...

La respiration de Geneviève s'intensifie, tandis qu'elle fixe la pointe de la lame. Ses doigts tremblent d'énervement. Sans plus attendre, elle s'agenouille aux côtés de l'intrus, toujours inconscient. Elle fait faire une rotation de cent quatre-vingts degrés à la lame, afin que celle-ci pointe vers le bas, pendant au-dessus du miséreux, prête à s'abattre, telle une épée de Damoclès.

— Vas-y... Vas-y, fais-le, l'incite Nicolas d'une voix presque étouffée, tellement l'excitation lui serre la gorge.

Geneviève sent l'intérieur de ses mains devenir moite et son front se couvrir d'une sueur qui n'a rien à voir avec les chaudes températures de juillet. Elle ressert sa prise sur son arme et se concentre sur le thorax de l'homme.

Elle frappe.

La lame ne fait qu'une bouchée du chandail en polyester défraîchi dont est vêtu le sans-abri et des chairs qu'il recouvre. Un frisson d'extase parcourt le corps de Geneviève et la fait frémir, alors qu'à travers le manche qu'elle tient, elle ressent la pointe se frayer un chemin entre les côtes de l'homme.

Alors que les adolescents anticipaient une réaction vive et instantanée de la part de leur victime, ils n'ont qu'une horrible grimace de douleur et un long râlement à se mettre sous la dent. Ils devinent que l'autre n'a pas seulement consommé de l'alcool pour être à ce point léthargique. Un détail

qui, aux yeux de Geneviève, devient rapidement futile. Il s'agit même, en y pensant bien, d'une bénédiction. Dans un tel état, aucune chance que leur victime ne réussisse à fuir, à survivre, et à les dénoncer.

Geneviève frappe à nouveau.

Le couteau s'enfonce pratiquement au même endroit. Cette fois, la plainte qui suit ressemble davantage à un cri que la précédente. Les yeux de l'homme cherchent à s'ouvrir. Son corps bombarde son cerveau de signaux d'alerte, que son esprit apathique ne déchiffre que trop tard.

Lorsque Geneviève sévit pour la troisième fois, Nicolas s'empresse de prendre place en face d'elle, de l'autre côté du blessé.

— À moi ! Passe-le-moi ! lui ordonne-t-il en tendant la main.

Haletante de plaisir, Geneviève cède à la demande de son jeune frère, satisfaite de voir que ce dernier ne se dégonfle pas.

Contrairement à sa sœur, Nicolas ne perd pas de temps à laisser ses pulsions sauvages prendre le contrôle. Dès qu'il en a possession, il plonge le couteau dans l'abdomen du mendiant avec empressement. Moment qu'il savoure cependant de longues secondes. Comme si la vie qui s'échappait du corps de sa victime rassérénait le sien.

Lentement mais sûrement, la douleur finit par avoir raison de l'état végétatif du sans-abri, dont le corps se met à balloter, et les bras à s'agiter mollement. La scène grotesque n'est pas sans amuser les deux adolescents.

— C'est bon, tranche-lui la gorge qu'on en finisse, jubile Geneviève.

Nicolas acquiesce.

Il se déplace ensuite sur sa gauche afin de se donner un angle qui lui permettra d'éviter d'être frappé par les bras affolés de leur victime. Il applique le tranchant de la lame contre la pomme d'Adam de l'homme et entaille celle-ci d'un mouvement vif. L'épiderme crasseux et velu se fissure, libérant de longs jets sanglants, expulsés au rythme des battements cardiaques du pauvre diable, dont le regain d'énergie n'aura été que passager. L'homme tente en vain d'envelopper l'entaille de ses mains. Dès

l'instant où les giclées s'affaiblissent, ses paupières subissent le même sort, et finissent par se clore, sous les regards contemplatifs de Geneviève et de Nicolas.

C'est alors qu'une voix les surprend et les arrache à leur transe.

— HEY !

Le frère et la sœur sursautent. Nicolas en échappe même le couteau. À quelques mètres d'eux, ils aperçoivent Alex, leur grand frère, émerger d'entre deux larges érables et fondre sur eux. Jamais ils ne l'ont entendu s'approcher. Et surtout, jamais de toute leur vie ils n'ont perçu autant de furie dans ses yeux. Même pas lorsqu'il s'engueule avec Jacques.

— CRISSE, ÊTES-VOUS TOMBÉS SU'À TÊTE ? ! C'EST QUOI, VOTRE HOSTIE D'PROBLÈME ? !

Leur grand frère est dans tous ses états. L'idée de porter secours à la victime ne lui traverse l'esprit qu'une seule seconde ; Alex se rend bien compte qu'il est trop tard.

— POUR VRAI ? *STABBER* UN SANS-ABRI ? C'EST LA MEILLEURE IDÉE QUE VOUS AVEZ EUE POUR PASSER L'TEMPS PENDANT LES VACANCES ? *FUCK* !

Toute l'excitation ressentie pendant leur acte abominable disparaît alors, remplacée par une crainte maladive d'être dénoncés, ainsi que de toutes les répercussions que cela engendrerait.

Geneviève prend la parole sans réfléchir :

— On... on l'a trouvé comme ça...

— Tu peux mentir à qui tu veux, Geneviève Papineau... mais mens-moi pas à moi ! la met en garde Alex en la pointant du bout de l'index.

— On voulait juste protéger notre famille ! se risque Nicolas.

Alex ressent une petite décharge électrique lui pincer le cœur. Il a pourtant aperçu l'expression d'enivrement sur le visage de son frère au moment où il commettait l'impensable. Il a vu toute l'euphorie que cet acte immonde lui a fait ressentir.

A-t-il imaginé tout ça ?

Était-ce préférable d'agir comme si c'était le cas ?

Un rire féminin se propage alors jusqu'à eux, à travers le mur de feuilles qui les entoure.

— C'est m'man ! s'alarme Geneviève.

— Ah, *shit* ! On est morts ! On est pas mieux que morts ! renchérit Nicolas en empoignant sa chevelure à deux mains.

Alex ferme les yeux et pousse un long soupir, avant de donner ses nouvelles directives, et ultimement, sans même le savoir, de sceller son propre destin.

— Nico ! Le couteau ! réclame-t-il, la main tendue.

Une fois l'arme en sa possession, Alex poursuit :

— Asteure, sacrez votre camp ! Allez vous cacher dans le bois, pis vous dites pas un mot à personne de c'qui s'est passé aujourd'hui ! C'est-tu clair ? À partir de maintenant, gardez un profil bas. Fondez-vous dans masse. Faites-vous pas remarquer ! *Let's go ! Scrammez !*

Son frère et sa sœur s'éclipsent aussi vite qu'une famille de coquerelles que l'on expose à la lumière, sans jamais le remercier. Pendant qu'il les regarde s'enfuir, Alex glisse le couteau ensanglanté dans sa poche de pantalon, cherchant à se convaincre qu'un jour ou l'autre, ses agissements de plus en plus séditieux auraient fini par le pousser à commettre ce crime monstrueux.

FIN

OceanofPDF.com

Remerciements

Comme le roman lui est déjà dédié, je remercierai pas Simon ici en plus, même si je lui suis hyper reconnaissant d'avoir la chance de revivre l'expérience géniale d'écrire un Conte Interdit ! Y'a toujours ben des maudites limites.

Pas le choix de remercier encore une fois Mathieu qui, grâce à son talent incroyable, façonne littéralement un visage et une personnalité à nos œuvres. Tes couvertures sont géniales et on est chanceux de t'avoir !

Merci Catherine Bélisle, avec qui je ne communique que par messages électroniques, mais dont la contribution n'en demeure pas moins primordiale et extrêmement appréciée !

À ma famille et à ma blonde, merci ! La première me supporte de tout son cœur dans chacun de mes projets. La deuxième en fait autant, en plus d'avoir à m'endurer cinquante-deux semaines par année. Je vous aime fort ! Un jour, j'vais réussir à vous traumatiser avec une de mes histoires. Si c'est pas elle, ce sera la prochaine...

Merci à mon fils Louis, pour tout le soleil et la bave qu'il met dans ma vie. Toutes les journées sont merveilleuses parce que je suis avec lui. Un jour, tu pourras lire des Contes Interdits toi aussi, mais ça serait cool que tu commences par Héros Fusion, mettons :D.

Finalement, la cerise sur le pogo, merci à vos tous, fidèles lectrices et lecteurs, pour l'intérêt et l'amour que vous vouez à nos histoires. À tous ceux que je rencontre pour la première fois et qui s'adressent à moi comme si je faisais partie de leur vie depuis toujours, à ceux qui se déplacent (parfois sur une distance ridicule) pour assister aux différents événements

littéraires, à ceux qui m'écrivent personnellement ou qui laissent des commentaires sur internet pour me faire part de leurs appréciations, vous faites réellement une différence dans ma vie. Une grosse différence ! Encore une fois, du fond du cœur, un immense merci !

Dave

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR, AU GROUPE ADA

Minerun T1 : L'enquête, Collection Panache, 2018

Minerun T2 : La disparition, Collection Panache, 2019

Héros Fusion : Fourmi McCool, Éditions Scarab, 2020

DEAD : Le plus nul des pirates, Éditions Scarab, 2020

Les fils d'Adam, Éditions Corbeau, 2021

Les Contes Interdits : Aladin, Éditions ADA, 2021

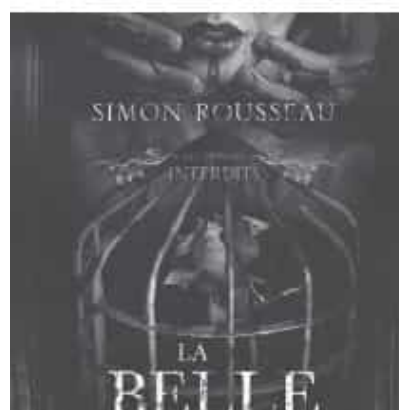
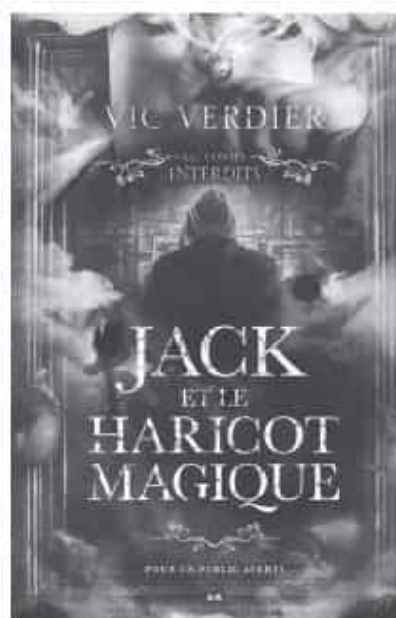
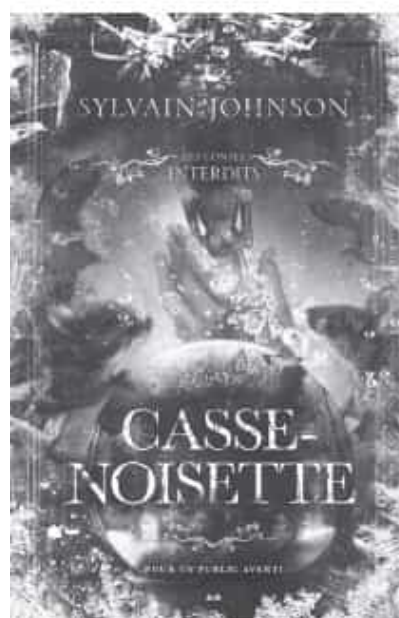
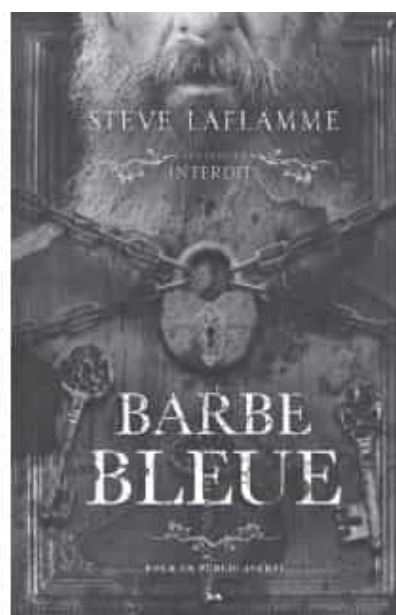
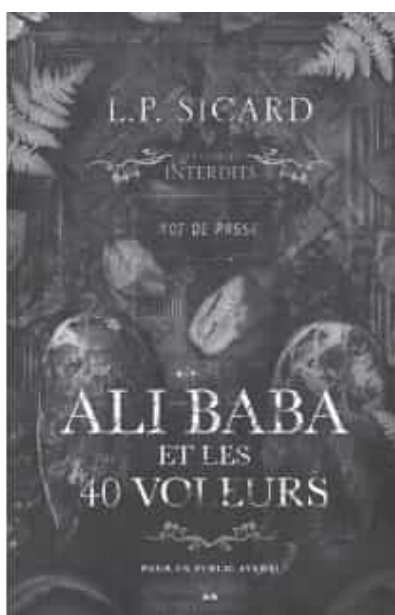
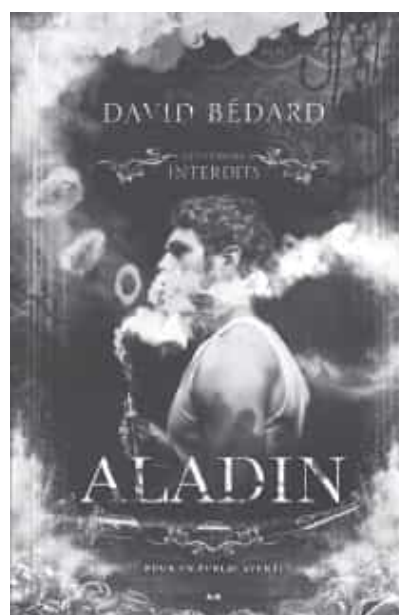
Minerun T3 : Les représailles, Éditions Scarab, 2021

DEAD : Le plus nul des vampires, Éditions Scarab, 2022

Héros Fusion : Abra-Crab-Dabra, Éditions Scarab, 2022

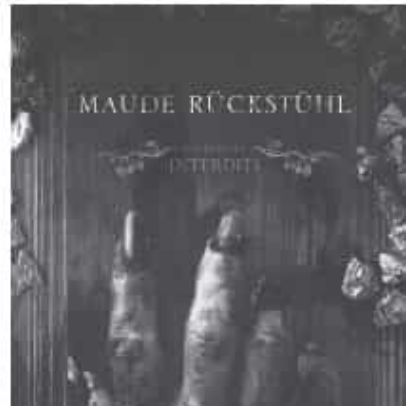
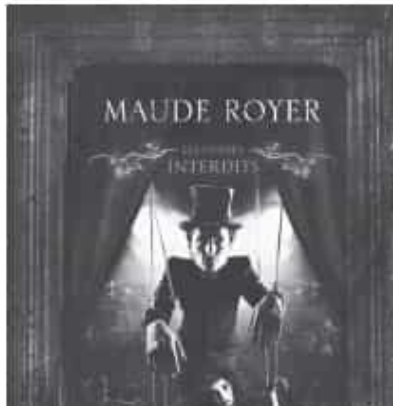
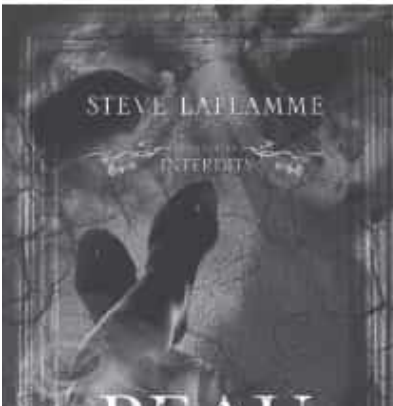
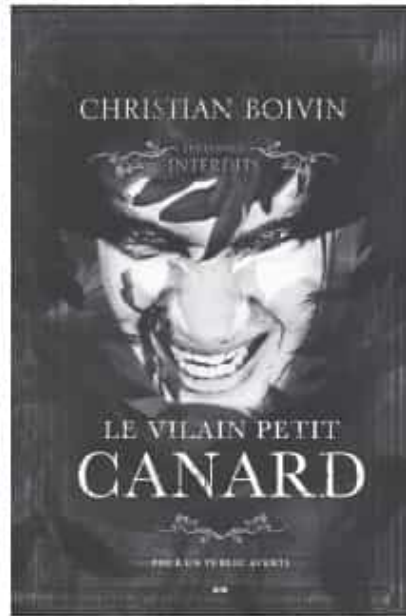
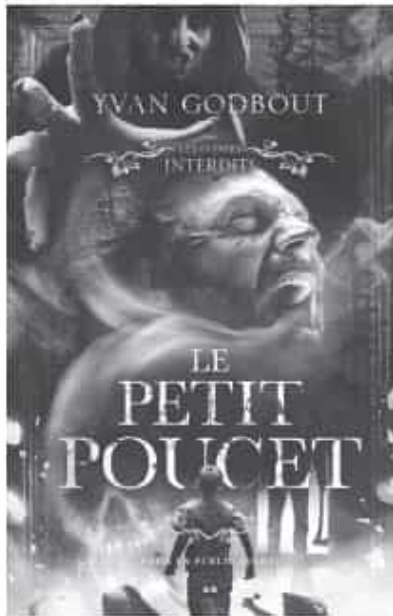
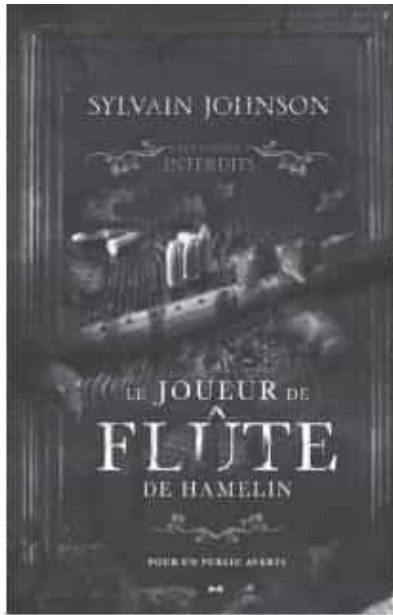
Les Contes Interdits : Krampus, Éditions ADA, 2022

OceanofPDF.com



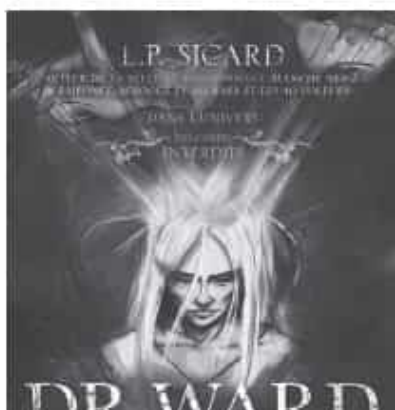
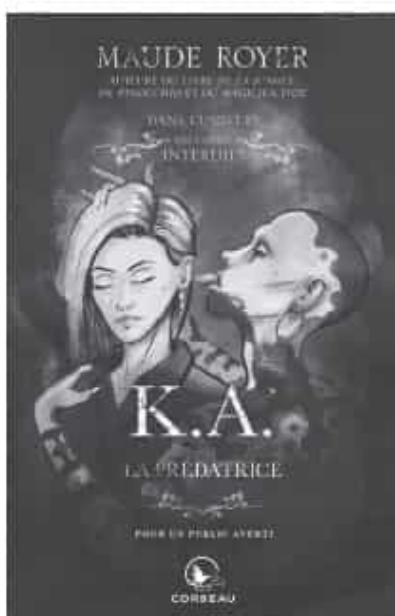
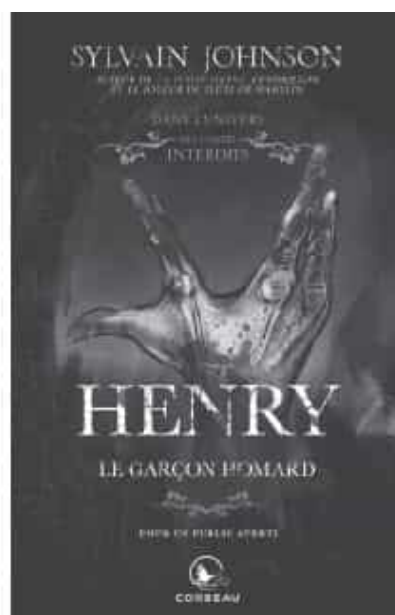
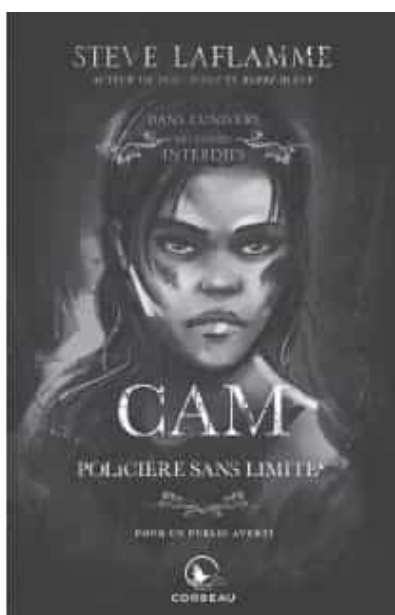


OceanofPDF.com





OceanofPDF.com





OceanofPDF.com



www.ada-inc.com
info@ada-inc.com

www.facebook.com/EditionsAdA • www.twitter.com/EditionsAdA

OceanofPDF.com